

LA

VÉRITÉ HISTORIQUE

REVUE MENSUELLE

DESTINÉE A RÉTABLIR LES FAITS ALTÉRÉS PAR L'IGNORANCE
OU LA MAUVAISE FOI.

Publiée sous la direction de

Ph. VAN DER HAEGHEN.

X

Second Semestre, 1862

TOURNAI

TYPOGRAPHIE DE H. CASTERMAN.

LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1862



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2008.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LE PAGANISME ANCIEN

ET LE PAGANISME MODERNE

DISCOURS PAR LE R. P. CURCI.

Traduction de la *Civiltà Cattolica*.

Ce travail parut si actuel, si approprié aux conditions de notre époque et de l'Italie de nos jours, qu'on a jugé devoir livrer ces discours à l'impression, dans un but d'utilité publique, tout en ne se dissimulant point que leur lecture ne trouverait probablement pas l'indulgence avec laquelle on les a écoutés.

Quant à l'opportunité du sujet pour notre pays, tous ceux qui en connaissent la situation présente, sous le poids de la terrible leçon que Dieu lui donne, en jugeront aisément, rien qu'en parcourant de l'œil les sommaires de ces huit discours. On verra tout de suite que tous, ils tendent à combattre la pratique, — nous ne disons pas la doctrine, — qui est la source secrète des calamités graves qui affligent notre patrie, et de celles, plus graves encore, dont elle est menacée. On a appelé cette pratique *christianisme civil, naturalisme, rationalisme social* ou *individuel*; que savons-nous encore? Mais ce n'est là, toujours, que l'audacieuse prétention de former l'homme public et l'homme privé avec les éléments seuls que nous fournit la nature. C'était la base unique du paganisme ancien : elle commence à être la seule condition du paganisme moderne, qui est d'autant plus coupable et abominable qu'il ne marche pas, comme le premier, à la rencontre du Réparateur futur, mais, au contraire, il repousse et répudie le Réparateur arrivé. Vaste sujet, on le voit, qui embrasse l'homme tout entier comme individu et comme partie du corps civil et domestique, sous le double rapport naturel et surnaturel. Aussi, on n'a pu

aborder, dans une matière si étendue, si variée, que quelques points principaux ; et l'on a choisi ceux qui répondaient le plus aux besoins du moment et au caractère sacré de discours prononcés, non dans une enceinte académique, mais dans le temple du Seigneur.

En publiant ces discours, on leur a donné peut-être une forme moins incomplète, plus remplie, assurément, que lorsqu'on les a prononcés dans l'église de Saint-André-de-la-Valle. Celui qui les récitait s'était fait une loi de ne parler chaque fois que pendant une heure ; et si l'improvisation l'entraînait dans le développement d'un passage, il était forcé de supprimer d'autant le passage suivant. En les imprimant, les discours ont été donnés dans leur intégrité : tout ce qui a été dit en chaire s'y trouve ; tout ce que l'espace d'une heure n'a pas laissé dire s'y trouve aussi.

Nous ferons observer enfin, qu'en composant ce petit travail, l'auteur n'a jamais pensé qu'il serait un jour livré à la publicité. Il s'était borné à ne citer que des autorités authentiques, sans trouver nécessaire d'indiquer la page précise d'un passage invoqué : on cita très-souvent de mémoire. Il eût peut-être été nécessaire de vérifier ces citations ; mais le temps a manqué, et quelques inexactitudes pourraient bien être signalées : que le bienveillant lecteur nous les pardonne : il s'apercevra bien, en lisant, que ce ne sera pas à cet égard seulement que son indulgence sera mise à l'épreuve.

I

L'idée de l'Épiphanie (1) est éminemment opportune pour la chrétienté sortie du paganisme : pour la société moderne qui tend aux pensées et aux amours païennes, et principalement pour Rome, qui a été le centre du paganisme ancien.

I. Les Mages, — ces rois, ou ces sages, — qui, dans toute la pompe splendide de l'orient, accompagnés d'une longue suite de serfs, de dromadaires et de chameaux, vont à la recherche d'un roi qui vient de naître ; une étoile resplendissante qui embrase le firmament de clartés nouvelles et leur montre le chemin ; une ville royale qui, à l'annonce de cette royale naissance, se trouble ;

(1) Ces discours furent prononcés dans l'octave de l'Épiphanie, 1862.

un autre roi que les soupçons et la jalousie agitent et tourmentent, qui, pour raffermir sur sa tête sa couronne vacillante, a recours aux ruses, aux subtilités de la politique la plus astucieuse, et dont la politique échoue : ce sont là, mes révérends auditeurs, des sujets bien dignes de toutes vos réflexions, et qui pourraient, certes, vous charmer par tout ce qu'ils renferment de grandiose, d'extraordinaire, d'inattendu. Mais, dans les mystères de notre foi, on doit prendre en sérieuse considération la vérité du fond, bien plus encore que la superficielle et apparente beauté de la forme ; le sens mystérieux des faits, bien plus que ces faits eux-mêmes, tout simples souvent et tout naturels, mais qui n'en sont toujours que la figure ou l'enveloppe ; d'où il résulte que ce sens caché mérite bien le nom de mystère, car il renferme quelque chose d'arcané, de profond, voilé par des apparences sensibles. Léon-le-Grand a dit, en parlant précisément de ce mystère de l'Épiphanie, que ce qui arriverait en dehors de tout usage naturel et humain, ne pouvait qu'être rempli de profonds enseignements : *Ut confestim advertatur, non esse otiosum, quod tam insolitum videbatur* (1). Cette splendide solennité de l'Épiphanie est donc insigne, plus encore que par elle-même, par la signification cachée de ce grand mystère, et il vous sera d'autant plus spirituellement utile d'y assister, qu'il me sera bien doux de contribuer à votre utilité spirituelle par le ministère de ma faible parole.

Et cette utilité pour vos âmes que je tâcherai de tirer des considérations que je ferai sur l'Épiphanie, ne sera pas, je l'espère, cette utilité générale qui découle plus ou moins de tous et de chacun des mystères de notre foi. L'Épiphanie renferme un enseignement tout spécial pour notre christianisme, qui est sorti de la fausse croyance des gentils : cet enseignement est plus opportun encore pour notre société moderne, dont les inclinations fort peu déguisées, tendent vers un *naturalisme* absolu et font présager un retour aux pensées et aux affections des païens ; et enfin, cette opportunité est bien plus évidente que jamais pour notre Rome, qui a été jadis le centre de cette gentilité, et, pour ainsi dire, son acropole et sa citadelle. Cette opportunité toute particulière a été, je crois, la cause pour laquelle ce Mystère fut spécialement choisi pour être célébré tous les ans, avec une pompe si solennelle dans son

(1) Serm. 1, in Epiphan.

octave, par ce prêtre apostolique et pieux (1) dont la mémoire, ô Romains, est toujours vivante dans vos cœurs, et qui, avant de mourir, vous légua une famille qui lui ressemblait pour le zèle et pour la piété ; et ce legs, vous l'avez pieusement et généreusement accepté ! — Oui, messieurs : parmi tous les mystères du Rédempteur, il n'y en a pas un, j'en suis sûr, plus approprié aux circonstances présentes de notre époque et de notre cité, que le mystère de l'Épiphanie : et si ce fût là le motif qui porta à solenniser cette fête avec tant d'apparat, que ce soit aussi pour vous une raison pour y assister avec assiduité, avec recueillement et dans la ferme intention d'en faire votre profit. Permettez-moi de me borner aujourd'hui à vous démontrer l'opportunité de l'Épiphanie dans notre temps, avec nos hommes et pour notre ville, et de vous dire, en terminant, comment je me propose de développer mon sujet dans les discours qui vont suivre. N'étant appelé à prêcher, ni par état, ni par obligation ; chargé, au contraire, de soins tout à fait étrangers à ce ministère ; je sens, à mon très-grand regret, que je contribuerai bien faiblement par ma parole à la splendeur de cette cérémonie et à la courtoisie de votre attente. Néanmoins, je prends quelque assurance en pensant que la franchise de mes raisonnements et mon désir de votre salut, que vous avez bien voulu reconnaître et apprécier déjà dans une autre circonstance, pourront aujourd'hui encore, vous tenir lieu du mérite que, malheureusement, je n'ai pas.

Je commence.

II. **EPIPHANIE** est un mot grec qui signifie, à proprement parler, **MANIFESTATION** : ce mot indique, rappelle et consacre la longanimité avec laquelle le Verbe Incarné daigna dès sa venue se manifester aux gentils. On appelle *gentils*, de *gentes*, nations, les peuples que les Hébreux appelaient *goïm*, et les Grecs *ethnici*, et qu'on nomma ensuite *païens*, lorsque, chassée des villes, l'idolâtrie se réfugia dans les lieux écartés, les villages, que les Latins appelaient *pagi*, d'où sont venus les mots *païen*, *paganisme*, et les autres dérivés. Tous les peuples en dehors du peuple de Juda, furent nommés

(1) L'abbé Vincent Pallotti, de pieuse mémoire, mort en 1850, est le fondateur de la fête solennelle de l'octave en l'honneur de l'Épiphanie, pendant laquelle ces discours ont été prononcés ; la congrégation des prêtres qu'il a fondée donne tous ses soins à cette solennité.

Païens ou Gentils, noms donnés alors à presque tout le genre humain, dont le peuple juif était une bien petite parcelle, peu connue, et encore moins appréciée dans le monde, à l'époque de la naissance du Sauveur, surtout en Occident. Mais si la race de Jacob était peu considérée alors des autres populations de la terre, ces populations elles-mêmes étaient à leur tour avilies, méprisées, tenues en abomination par la race de Jacob, qui appelait les gentils, barbares, les regardant comme exclus des divines promesses, puisqu'elle les voyait séparés d'elle dans le culte de Dieu. La vocation des gentils pour la foi avait, il est vrai, été prophétisée dans plus de cent passages des Ecritures; Isaïe surtout, l'avait hautement annoncée et décrite dans ses moindres particularités. Il est vrai aussi que Noé lui-même, en maudissant l'irrévérencieuse audace de son fils Cham, avait néanmoins prédit que la descendance de Japhet serait la co-héritière de la race de Sem; ce qui voulait dire : la gentilité et le peuple juif; mais il avait en outre figuré la réprobation de celui-ci et l'élection de celle-là par cette parole symbolique : que Japhet s'étendrait et habiterait les tabernacles, sous les tentes de Sem : *Dilatet Dominus Japhet et habitet in tabernacula Sem* (1). Mais ce ne fut pas en cette occasion seulement que l'outrecuidance du peuple juif ne comprit pas, ou comprit fort mal les oracles divins; et lorsque, par une grâce spéciale, ce peuple avait été élu pour être le premier, il voulut s'arroger audacieusement le privilège d'être le seul, et mérita par-là de ne pas même être le dernier, du moins jusqu'à ce jour, en tant que peuple. En attendant, ce *dilatet* de Noë commença à se vérifier; les nations couvrirent la face de la terre et formèrent la presque totalité du genre humain, sans s'en douter et sans qu'on leur attribuât ce salut qui devait devenir universel, et que les Saintes Ecritures leur avaient promis par tant de prophéties.

Pourriez-vous maintenant me dire où sont et quels sont les héritiers légitimes de ce salut manifesté aux nations? Me direz-vous quel a été le commencement de cette heureuse manifestation? Oh! messieurs, je ne puis y penser sans que mes yeux se remplissent de larmes! Et vous, qui êtes chrétiens et sensibles, si vous y pensez, vous en ferez autant, j'en suis assuré. Oh! oui, les héritiers du paganisme, c'est nous, nous-mêmes; nous, peuple de

(1) Genèse, IX, 27.

Japhet, nous qui peuplons l'Europe civilisée, nous qui, dépassant les colonnes d'Hercule et la vaste mer Atlantique, envoyâmes avec le soleil tant d'émigrants sur les plages occidentales des deux Amériques ; nous sommes la race de Japhet, les arrière-neveux des générations aveugles et idolâtres. Si nous n'avons pas hérité d'elles l'aveuglement de l'esprit et l'idolâtrie, nous le devons à la charitable vocation de Jésus-Christ. Oui, nos aïeux ont entendu la grande parole de saint Léon : « Oh ! que la plénitude des nations entre dans la famille des patriarches, et que les enfants de la promesse reçoivent cette bénédiction dans la semence d'Abraham, que les enfants de la chair ont répudiée. *Intret, intret in patriarcharum familiam gentium plenitudo ; et benedictionem in semine Abrahæ, qua se filii carnis abdicant, filii promissionis accipiant* (1). »

Oui, messieurs ! et, sachez-le bien ; ceci est un point très-capital. Si, au lieu d'adorer stupidement des divinités impures et impitoyables, nous connaissons et nous adorons en esprit et vérité la très-sainte Trinité en un seul Dieu ; si, au lieu de l'orgueil féroce, de l'impudicité sans frein et de la force despotique, nous connaissons et nous pratiquons l'humilité tranquille, la chaste tempérance, le saint empire de la raison et du droit, nous le devons à l'ineffable vocation de Dieu, *qui eripuit nos de potestate tenebrarum et transtulit in regnum filii dilectionis suæ* (2). Et l'apôtre l'a bien dit : *Eripuit*, IL ARRACHA ; car, vraiment, ce ne fut pas nous, non, certes, qui nous séparâmes de cette orgie stupide et sanglante qui a duré quarante siècles, et qu'on appelait le paganisme : Celui qui nous en arracha de vive force, ce fut Dieu : *eripuit nos*. Ce ne fut pas nous qui, par notre propre choix, nous engageâmes dans ce royaume bienheureux de dilection, d'honneur, de paix et d'espérance, qui se nomme le christianisme : ce fut Dieu qui nous y transféra sans même que nous en eussions conscience, et je dirai presque malgré notre opposition : *Transtulit nos*. L'Épiphanie du Rédempteur fut précisément le moment fortuné dans lequel cette heureuse vocation prit pour nous un commencement.

Déjà saint Jean Chrysostôme avait dit, que Jésus-Christ avait ouvert la porte aux païens dès les commencements : *Ab ipsis statim initiis ostium gentibus aperuit* (3) ; mais saint Thomas a remarqué ensuite que les Mages furent les véritables initiateurs du paganisme,

(1) Serm. 33.

(2) Coloss., I, 12.

(3) Homelia VI. in Matth.

et que la manifestation qui leur fut donnée fut comme un essai de celle plus entière qui devait venir par la suite : *Quædam prælibatio plenæ manifestationis, quæ erat futura* (1). Je dirai même que dans ce fait saint Léon voit réunie, comme en abrégé, toute l'économie de la conversion du paganisme, sans qu'il y manque les traces de la grâce éclairante sous la figure de l'étoile, et des persécutions des païens dans l'impiété d'Hérode, non plus que le martyr dans la mort des innocents. Voici ses paroles les plus précises : *In stellæ fulgore Dei gratia, et in rege impio crudelitas paganorum, et in occisione infantium cunctorum martyrum forma præcessit* (2). Donc, si nous sommes le christianisme descendu de la gentilité, c'est-à-dire des nations païennes ; si tous nos biens temporels et éternels dérivent de ce que nous avons été élus et appelés ; si l'initiative, l'actualité ou la figure de cette élection et de cet appel se sont accomplies dans l'Épiphanie, ô mes bien-aimés frères, avec quel respect ne devons-nous pas célébrer cette fête ! avec quelles marques d'amour ne devons-nous pas la choisir entre toutes ! avec quels soins ne devons-nous pas nous appliquer à pénétrer ses significations cachées, peser les promesses ineffables et les espérances immortelles qu'elle doit nous inspirer !

III. Eh bien ! à quoi bon se le dissimuler ? J'ai grande peur que quelques prétendus savants de notre temps n'aient de la peine à comprendre pourquoi je fais un si grand cas de cette vocation du paganisme à l'Évangile, et qu'ils ne comprennent même pas comment et pourquoi les saints Pères l'ont si grandement louée. Habités depuis leur enfance à une admiration imprévoyante et exagérée de la grandeur païenne ; ayant étudié dans leur jeunesse une histoire qui est une conspiration factieuse contre la vérité, et une philosophie qui repousse toute autorité et toute tradition ; gonflés, je ne sais trop bien si c'est dans leur tête ou dans leur cœur, d'un orgueil démesuré à l'égard *des forces de l'humanité* (c'est leur propre expression)..., ils ne savent pas comprendre le besoin de cette transformation du paganisme ; il leur semble que la *perfectibilité naturelle* de l'homme lui aurait suffi pour lui faire comprendre ce qui est acceptable dans l'Évangile ; et ils iraient même jusqu'à dire, en blasphémant, que Jésus-Christ aurait mieux fait de laisser les choses comme il les avait trouvées en venant au monde. D'un autre

(1) III part, q. 36, a. 4.

(2) Hom. VIII, in Epiph.

côté, en juges prévenus et injustes de la grandeur chrétienne, ils n'y trouvent rien qui les satisfasse : pour eux, le héros païen est de beaucoup supérieur à l'Évangile, et ils n'aperçoivent pas, dans tous les fastes chrétiens, ce qui pourrait se comparer au *bouffon attique*, comme Arnobe appelait Socrate, et au *soumis du roi de Bythinie*, nom que la soldatesque licencieuse avait donné à Jules-César. En somme, si le bienfait de la vocation du paganisme à la foi est très-problématique pour ces esprits mal tournés, ils ne doivent pas faire grand cas du mystère de l'Épiphanie qui rappelle précisément ce bienfait aux fidèles, dont il sollicite la reconnaissance. Tout ceci démontre clairement combien la considération de l'Épiphanie est appropriée à notre époque, tout aussi bien que la grande signification dont elle a été en même temps le symbole et l'initiative. Tout ce discours, devenu désormais commun à plusieurs, si ce n'est en théorie, du moins dans la pratique, démontre que la société moderne retourne à grands pas vers le paganisme, et que, sans en ressusciter la grossière idolâtrie, elle y revient par les pensées, par les amours, par les inclinations, par les œuvres, par les paroles. Tant il y a que si, du sein de cet immense sépulcre, qui est le sol romain, le peuple contemporain des Scipion et des Coriolan surgissait tout à coup sans prendre garde à nos églises et à notre culte, s'il ne faisait attention qu'aux pensées, aux aspirations, au langage de plusieurs, hélas ! je ne crois pas qu'il s'aperçût d'une grande différence entre lui et ceux qui vivent sur la terre, si ce n'est dans la prostration des âmes et dans la faiblesse du raisonnement. De notre temps un grand nombre de personnes méconnaissent radicalement l'insigne bienfait de la vocation du paganisme à la foi, le méconnaissent au point de soupirer après le retour de cette grandeur mensongère qui n'est plus ! Oh ! que pourrait-on faire aujourd'hui de mieux que de démontrer et faire sentir ce qu'a été en réalité le paganisme dans lequel languissait le monde ancien, ce qu'est en réalité le christianisme qui l'a remplacé, et faire une juste appréciation de celui-ci à celui-là ? et quelle meilleure occasion pouvons-nous trouver pour la faire qu'en nous occupant du mystère de l'Épiphanie qui est, nous l'avons dit, l'initiative de cette vocation, son inauguration bienheureuse !

Oh ! oui, cela est bien vrai ; quoiqu'il soit bien pénible d'en convenir, il n'y aurait pas de remède suffisant pour guérir le mal en le cachant ! Dans notre monde, peut-être encore pis aujourd'hui

en Italie que partout ailleurs, on voit la foi s'affaiblir, les mauvaises mœurs prendre le dessus et réveiller des pensées, des affections, des désirs bien semblables, hélas, à ceux de l'ancien paganisme ! Oh ! ne pensez pas, messieurs, que pour en revenir là, il soit nécessaire d'adorer des idoles : non, absolument.

Le paganisme, dans sa partie constitutive, ou, pour mieux dire, dans sa raison d'être formelle, n'a jamais été autre chose que le *naturalisme*, ainsi que je le démontrerai dans les discours qui vont suivre. Or, si vous considérez la chose publique et la chose privée, si vous prêtez votre attention aux discours qui se croisent, si vous lisez les livres et les éphémérides que l'on imprime, si vous avez égard aux inclinations qui se manifestent, vous ne trouverez autre chose dans ceux-ci et dans ceux-là, que la nature, la nature seule, la nature toujours. Dans cette société qui professe les idées nouvelles du siècle, quelle est la branche de littérature ou de philosophie, des sciences économiques et des sciences sociales ; quel est le trait d'histoire ou l'esthétique des beaux arts, quelle est la coutume domestique, civile ou politique qui garde un lien d'attiance avec la révélation ? Je dirai même que je ne saurais nommer la personne qui n'a pas accompli un divorce absolu avec la révélation elle-même, pour tirer toutes les conséquences philosophiques morales et civiles du pauvre fond de l'humaine intelligence, qui, pourtant, ne saurait valoir quelque chose, sans avoir conscience de sa faiblesse, et sans confesser modestement cette faiblesse à lui-même et à autrui. Si l'on garde encore quelque chose de la foi, en théorie comme en pratique, c'est seulement le peu, mais bien peu qui s'arrange avec nos habitudes désordonnées, qui n'incommode nullement, qui favorise même, nos passions, nos intérêts, et qui, principalement, ne s'élève pas au-dessus de ce qu'il plaît à notre raison troublée de tenir pour vrai. Ce gâchis de quelques pensées, de quelques sentiments tirés de l'Évangile mêlés et manipulés avec les pensées et les sentiments de la nature corrompue, forme précisément ce *christianisme civil* qu'on a mis à la mode, il y a une quinzaine d'années, et que beaucoup de personnes prétendent professer. Je ne sais trop si ce christianisme est civil ; mais je sais parfaitement qu'il n'est pas *chrétien*. Grâce à cette nouvelle découverte, incapables que nous sommes, et peu soucieux de nous élever à la brillante hauteur de la foi, nous pensons avoir beaucoup obtenu en faisant descendre la foi jusqu'à notre bassesse, la déna-

turant, la privant de son caractère le plus splendide ; car elle est bien trop haute pour nous, pauvres petits hommes qui ne savons pas la comprendre.

Ce *naturalisme*, introduit et impatronisé dans le monde moderne, n'est autre chose que le paganisme pur et simple ; un paganisme qui est d'autant plus coupable et condamnable que plus que l'ancien, il est l'effet d'une apostasie de cette foi que le premier avait embrassée avec ferveur et dévouement. Ce paganisme ressuscité, qui conserve toute la servilité, toutes les abominations de l'autre, sans en avoir gardé l'originalité et la grandeur ; car la grandeur païenne ne peut être ressuscitée, et ceux qui l'ont tentée n'ont fait que d'ignobles singeries qui seraient ridicules si elles n'étaient pas atroces. Paganisme désespéré, car aucun Balaam ne lui a promis l'étoile de Jacob, comme à l'ancien, qui attendait toujours un appel, tandis que le nôtre, né de la corruption du christianisme, ou, pour mieux dire, d'une civilisation décrépite et gangrénée, n'attend d'autre appel que celui du Juge éternel, qui le condamnera pour avoir abusé de toutes ses miséricordes. Oh ! mes chers frères ! si le moindre souffle de ce paganisme vous avait atteints, permettez-moi d'en douter, par l'amour que je vous porte ; permettez-moi de le craindre aussi, et, dans ce cas, de vous offrir le meilleur remède ; la considération dévote et raisonnée de la sainte Epiphanie.

IV. Outre la raison générale et commune à toute la gentilité convertie, c'est-à-dire, à tout le christianisme, outre celle moins commune qui appartient aux inclinations de la société moderne, il y a, dans les conditions particulières de la ville où nous sommes, une raison spéciale d'offrir un tribut de respect très-distingué à ce mystère de l'Epiphanie. Qui êtes-vous, chrétiens qui m'écoutez ? Dans quel lieu sommes-nous pour raisonner de choses pareilles ? Oui, vous êtes les héritiers, les descendants de ces Romains antiques, lesquels, ayant concentré en eux-mêmes la grandeur et la puissance païenne, les offrirent au triomphe de la croix, lorsque vos pères furent conquis par la croix. Nous sommes sur les ruines de cette Rome qui fut, comme l'a dit le grand Léon, la citadelle de l'idolâtrie, et qui crut posséder une religion splendide, puisqu'elle n'avait refusé aucune superstitieuse folie : *Magnam sibi videbatur assumpsisse religionem, quia nullam respuerat falsitatem* (1). Nous

(1) Serm. in natt. app. Petri et Pauli.

habitons cette Rome qui éleva des temples et des autels aux plus hideuses divinités, qui offrit des holocaustes et brûla de l'encens devant tout autre dieu que ce Dieu grand et bon qui en est seul digne, ainsi qu'Arnohe le lui jeta au visage.

Comment avez-vous été changés en tout autre chose que ce que furent nos ancêtres ? Comment pour cette Rome a-t-il été fatal d'être, non pas la ville capitale d'un royaume mort-né, mais une reine, et toujours reine du monde ? elle qui, après avoir régné sur les populations par la toute-puissance des armes, règne sur l'univers bien plus noblement encore par l'auguste sainteté de la religion ! *Quidquid non possidet armis religione tenet* (1). Qui ne voit le doigt de Dieu dans cette transformation prodigieuse d'une grandeur en une autre, considérant que la grandeur profane qui, par elle-même, est toujours un obstacle insurmontable à la grandeur sacrée, fut pour Rome son fondement providentiel et divin ? Qui ne voit pas que l'unité du monde romain, œuvre de huit siècles, est la plus admirable des œuvres humaines, et fut ordonnée pour servir de base à l'unité plus grande et plus durable du monde chrétien ? O mes frères ! pénétrez-vous bien de cette pensée qui, plus que toute autre, peut vous faire comprendre, à vous, qui êtes romain, le grand mystère de l'Épiphanie, mystère qui peut seul vous préserver des séductions rusées qui, sous le nom d'italiennes, ne sont que païennes !

Voyez ! nous errons dans ces forums où se rassemblaient les fils de Quirinus pour entendre les discours de vos plus grands orateurs ; pour y délibérer sur les assassinats des peuples qu'on appelait alors, et que les païens ressuscités appellent encore aujourd'hui *peuples conquis*. Nous foulons la poussière de ces cirques et de ces amphithéâtres qui retentirent autrefois du bruit des joies tempétueuses et lascives d'une populace ivre de sang, qui était heureuse en voyant l'agonie et les tortures des hommes, voués à la mort pour la distraire et l'amuser. Nous marchons à côté des ruines de ces thermes, de ces temples, de ces lupanars ; et ces temples et ces lupanars n'étaient, en vérité, qu'une seule et même chose : oui, chacune des divinités païennes aurait été condamnée par nos tribunaux pour le moins aux galères et chaque temple n'était en somme, qu'un mauvais lieu public :

(1) PRUDENT., *Carmina*.

Minutius Félix avait dit : *Frequentius in ædituorum cellulis quam in ipsis lupanaribus flagrans libido defungitur* (1).

Or, dans ces lieux obscènes où la force qui foule aux pieds tous les droits, où la férocité jouit dans le sang, où la luxure est monstrueuse, où l'on adore et on a confiance dans ces divinités, prostituées : sur ce sol, dis-je, qui fut le rempart crénelé de tout le paganisme de Rome l'ancienne, que voyez-vous aujourd'hui? vous n'y voyez triompher que la croix, la croix avec ses chastes pensées, la croix avec ses aspirations célestes, la croix avec son humilité résignée et ses espérances. Sur l'arène silencieuse de l'amphithéâtre de Flavius, humide encore du sang de tant d'esclaves et de tant de martyrs, marche dévotement de nos jours une phalange pieuse qui, la tête voilée et les pieds nus, précédée de la croix, humilie son cœur et pleure sur les douleurs de Dieu fait homme, là même où tant de douleurs passèrent inaperçues sous les yeux des générations qui vous ont précédés. Sur la roche capitoline où jadis s'asseyait le Capitole, cette ambition superstitieuse et démesurée du vieux peuple roi, s'assied aujourd'hui la nombreuse famille de l'humble et pauvre François d'Assise, qui, dans la pauvreté de la croix, sut et sait encore élever sur la terre des Séraphins pour le ciel. Dans le palais de César, qui fut le réceptacle infâme de la plus impure iniquité, un chœur élu de vierges consacrées à Dieu fait fleurir aujourd'hui, comme dans un jardin de paradis, les lis sans tache de la pureté immaculée, et pendant que le monde assoupi se repose mollement, les saintes filles du Seigneur, réveillées par le son si connu de la cloche, marchent au milieu de la nuit pour demander à leur divin Epoux amour et pardon. Que dirai-je encore? Le temple dans lequel Agrippa brûlait l'encens devant toutes les honteuses divinités du paganisme, le voilà purifié par les rites chrétiens, consacré à la Rome du ciel et à tous les saints. Je dirai plus; comme si cela ne suffisait pas encore, ce même temple, reproduit dans ses vastes proportions, vous le voyez formant, par un audacieux effort de l'art chrétien, une simple partie de cet ensemble immense qui s'élève dans les nues pour servir de couvercle à la tombe du précheur galiléen, si méprisé, si pauvre, si abject!... Ces transformations dont je parle n'ont pas été les seules qui aient

(1) OCTAVIUS, cap. XXV.

eu lieu : je les rappelle ici pour qu'elles puissent servir d'exemple, car elles sont les premières, et les principales. Au reste, dans cette ville, qui est la vôtre, il n'y a pas une pierre, pas une motte de terre, pas le moindre fragment de monument antique, qui ne vous parle dans son muet langage de l'ambition démesurée, de la grandeur trompeuse du peuple que vous avez été ; et, vous en parlant, tous ces débris, toute cette poussière vous font sentir l'immense bienfait du Rédempteur qui vous a appelés à devenir le peuple que vous êtes à présent.

Disons la vérité tout entière ! Romains, vous avez donné dans ces derniers temps, et vous donnez encore des marques éclatantes qui prouvent que vous l'avez senti ! De l'aveu même de ceux qui avaient intérêt à vous peindre bien différents de ce que vous êtes, vous avez montré au monde stupéfait, je dirai même, à la vraie catholicité, que la fidélité du sujet s'accouple ici à la piété du catholique ; qu'elles vous rendent non-seulement contents, mais heureux, mais noblement fiers de savoir que vos destinées civiles sont unies aux destinées de Rome chrétienne, car vous avez pour souverain le vicaire de Jésus-Christ. Je ne sais pas s'il y a eu un temps passé pendant lequel les Romains se soient montrés plus dévoués à leurs pontifes ; mais il est hors de doute qu'à aucune autre époque ils n'ont donné de preuves si affectueuses, si retentissantes, si universelles que celles que vous donnez depuis deux ans déjà. Et vous avez bien raison de le faire ! Pour cette Rome sous les pieds de laquelle Dieu voulut que l'on mit, comme pour servir d'escabeau, les ruines majestueuses du grand empire, du plus grand que les étoiles aient éclairé, toute autre couronne serait au-dessous de sa grandeur ! Celle qui ceint sa tête auguste lui sied à merveille : elle la porte depuis douze siècles, pendant la durée desquels tant de trônes se sont écroulés, tant de dynasties ont disparu, tant de sceptres ont été réduits en poussière ! Cette couronne qui est de la ville sainte la patrie spirituelle de tous les croyants, la capitale du monde, la mère et la maîtresse de l'univers !

V. Vous voyez, messieurs, à quels titres, grands et nombreux, la solennité et la considération de l'Épiphanie doit être considérée comme très-appropriée à tous les chrétiens qui furent, dans les générations qui les ont précédés, appelés et attirés du sein du Paganisme. Vous voyez comme elle se conforme à la

condition présente de la société qui s'enorgueillit dans ses progrès et qui revient malheureusement aux pensées, aux amours, aux tendances du paganisme que la croix avait renversé. Vous voyez, enfin, comment cette solennité s'approprie à vous, Romains, qui avez été le centre, la vive expression du paganisme triomphant ; qui l'avez reçu au milieu de vous, et qui êtes aujourd'hui le cœur de ce grand corps qui s'appelle l'Église universelle. J'ai dit *solennité et considération* de l'Épiphanie, car il me semble que l'on peut partager en ces deux points tout ce que l'on doit faire dans cette mémorable octave. La *solennité* atteste la reconnaissance ; elle est recommandée aux âmes zélées qui y prennent part par l'onction et par l'offrande. La *considération* qui excite, elle aussi, la reconnaissance sera le fruit de la parole divine qui, sous des formes variées, va vous être abondamment administrée dans les jours suivants. La bien faible partie de cette parole qu'il m'a été donné de vous offrir, ne s'écartera point du sujet dont je viens de poser les jalons : Je vous parlerai du *paganisme ancien et du paganisme moderne* : de celui dont Dieu vous a tirés par sa miséricorde ; de celui vers lequel le monde d'aujourd'hui marche à grands pas par sa faute et pour son malheur.

On ne comprendra ni cette faute ni ce malheur, ni même la grâce de la vocation des païens, si l'on n'apprécie point ce que fut véritablement la gentilité. Oui ; à cette société, si admirée pour ses poètes, ses orateurs, ses artistes, et plus encore pour ses hommes d'état, dans la paix et dans la guerre ; à cette société, dis-je, il faut arracher le voile splendide qui l'entoure, pour qu'on en voie toutes les abominations, toutes les hideuses souillures. Sans cela, comment pourrait-on bien comprendre l'immense transformation accomplie par l'Évangile ? Comment, sans savoir ce que nous avons été, sentirions-nous convenablement la grâce, le don, le privilège d'être devenus ce que nous sommes ? Je tâcherai, selon mes faibles moyens, de vous le faire comprendre. Demain je vous démontrerai quelle fut la racine du paganisme que je crois reconnaître principalement dans la séparation de l'homme et de Dieu. Deux germes funestes ont poussé de cette malheureuse racine : l'homme s'est méconnu ; il s'est altéré dans ses relations avec l'univers extérieur. Ces deux points seront le sujet du troisième et du quatrième discours. Cette altération, qui devait, dans l'intention de celui qui l'a permise, donner à l'homme sa

pleine indépendance de tout ce qui n'était pas lui, apporta au contraire, à l'homme païen un triple esclavage : esclavage, par les forces de la nature ; esclavage, par les séductions des sens ; esclavage, enfin, par le despotisme de l'Etat. Ces trois servitudes feront le sujet des trois discours suivants. Le dernier sera une conclusion pratique de ceux qui l'ont précédé ; conclusion tirée de l'admirable moyen dont la Providence s'est servi pour accomplir la transformation ; et, dans ces huit discours, je chercherai à ne vous laisser à désirer aucune application morale de notre temps et de notre condition.

II

Pourquoi la venue du Rédempteur fut retardée. De ce retard, le paganisme ancien fut constitué, et l'homme, tant public que privé, se sépara entièrement de Dieu. La société moderne tend de nouveau à cette séparation, et commence à en recueillir les fruits.

I. La longue attente qui fatigua et fit languir le genre humain après la venue du RÉPARATEUR promis au monde, fut, à première vue, un des effets de la volonté divine, impénétrable à l'œil débile des mortels. On eût trouvé parfaitement convenable et tout à fait rationnel que le contre-poison suivît de près le toxique, que le baume fût immédiatement appliqué sur la blessure béante : et vous le savez, pourtant ! pendant plus de quarante siècles le Réparateur si ardemment attendu, fut annoncé par les promesses, les types, les prophéties, les figures plus ou moins clairement exprimées, et par les espérances ; mais le FAIT n'arriva qu'après que cent cinquante générations eurent successivement passé sur la terre durant une longue suite de siècles écoulés ! — En attendant, les ténèbres s'amoncelaient sur les ténèbres ; les infamies s'entassaient sur les infamies ; l'idolâtrie débordait de toutes parts, stupide ou féroce ; la lumière naturelle de la raison s'obscurcissait par degrés et à mesure du pervertissement de la volonté. On eût dit que la famille humaine, à l'exception d'une faible peuplade bien obscure et bien méprisée, se livrait tout entière à l'étreinte de la main de fer d'une aveugle destinée, n'ayant pour tout héritage en deçà de la tombe que l'iniquité et la douleur ; la condamnation et la perdi-

tion au delà. — Pourquoi donc ce remède, que Dieu lui-même, dans sa compassion avait promis à la terre, dès la perpétration de la grande faute qui nous perdait tous, hélas ! a-t-il tardé tant de siècles à nous être envoyé ?

Je ne sais, mes respectables auditeurs, si vous vous êtes jamais adressé cette grave question : mais il paraît que, dès les premiers siècles de l'Eglise, cette question fut posée aux chrétiens par les Gentils ; car nous trouvons ce doute formellement exprimé dans Arnobe et comme venant d'eux : *Cur tam sero missus est Sospitator* (1) ? Et ne soyez pas étonnés que le grand Apologiste leur ait tout simplement répondu qu'il n'en savait rien : *Non imus inficias nescire nos*. Aucun homme sensé ne trouvera dans cette ignorance, le moindre motif pour rabaisser la dignité, la force de nos croyances. Dieu aurait pu, sans l'ombre d'injustice, ne jamais envoyer ce Sauveur : qui osera donc lui demander raison de l'avoir envoyé si tard ? D'autant plus, que pendant cette longue suite de siècles, que nous appellerons siècles d'attente, la foi dans ce futur Sauveur, pouvait servir, et servit en effet, à la justification de plusieurs, comme leur sert aujourd'hui, la foi dans le Sauveur arrivé.

D'autre part, les divins décrets étant justifiés en eux-mêmes par la Sagesse infinie dont ils émanent, lorsque l'on se borne à considérer comment Dieu fit advenir le Verbe fait Homme dans un temps plutôt que dans un autre, cela seul doit suffire à nous faire reconnaître que cette même époque fut la plus favorable pour un si grand avènement et que son opportunité ne doit être considérée qu'au point de vue du salut des élus.

Toutefois, saint Thomas l'Angélique, avec la perspicacité et l'humilité pleines de foi avec lesquelles il sonda tant de mystères et y découvrit tant de raisons, tant d'applications aussi solides qu'instructives ; l'Angélique, disons-nous, proposa dans sa Somme ce même doute sur le retard que le Sauveur mit dans sa venue sur la terre, et en donna une raison bien apte, assurément, à vous faire comprendre cette racine du paganisme dont je vous ai promis de vous parler dans ce discours, et qui fut la *séparation de l'homme d'avec Dieu*. Partant donc de cette raison de retard, je vous expliquerai cette racine du paganisme ancien, pour vous la faire paraître

(1) ARNOB., II, 74.

ensuite, par des signes manifestes, se reproduisant, pour notre grand malheur dans le paganisme nouveau.

Je commence.

II. Après s'être proposé le doute(1) saint Thomas d'Aquin se répond net et ferme : Dieu a laissé pendant bien des siècles la famille humaine avec la seule loi naturelle gravée dans l'esprit et son libre arbitre, qui est une faculté inséparable de la volonté intelligente, pour que les hommes fissent l'essai de leurs propres forces et connussent de quoi était capable leur nature livrée à elle-même et sans autre guide venu d'en haut : *Reliquit Deus prius hominem in libertate arbitrii, ut sic vires naturæ cognosceret*. Comme s'il voulait dire que si l'antidote avait suivi de près le poison, et si le baume avait été immédiatement appliqué sur la blessure, l'homme, ingrat et orgueilleux, eût pu penser, que, même sans le remède, il se fût, peut-être bien, guéri tout seul ! Et pourquoi pas ? Mais en supposant que le mal eût été, par l'expérience, reconnu très-grave, incurable même ; et cela, non à cause du défaut de la loi naturelle ou de la loi écrite, mais grâce à l'imbécillité de la nature infirme, exténuée ; alors le secours arrivait après avoir été désiré, invoqué, soupiré, jugé et reconnu indispensable ; et ce secours était alors escorté par ce sentiment d'humilité que Dieu recherche et apprécie par-dessus tout, dans notre pauvre argile si présomptueuse : *Invaluit morbus non legis, sed naturæ vitio, ut ita (homo), cognita sua infirmitate, clamaret ad medium et gratiæ quæreret auxilium* (2). Et les Ecritures sont remplies de semblables clameurs qui nous disent d'une voix unanime, que les nations mettront leur espoir dans le Messie : *In eum gentes sperabunt* (3). Ce Sauveur devait, enfin, être tellement espéré par les nations, qu'on devait l'appeler par antonomase : ATTENTE ! *Expectatio gentium* (4).

Si d'aventure il vous semblait, mes respectables auditeurs, que cette expérience de quarante siècles acquise par tant de crimes, tant de corruption, tant de douleurs et par tant d'innombrables damnations, ait été trop longue, je vous dirai d'abord, que pour inspirer hautement au genre humain un sentiment tout opposé à son orgueil natif, il ne fallait ni des années ni des lustres, ni

(1) 3. p. 9. 2, a. 5.

(3) Rom. XV, 12.

(2) Loc. cit.

(4) Gen. XLIX, 10.

des olympiades ; mais bientôt des siècles amoncelés par dizaines tout au moins. Je vous prierai, ensuite, de vouloir bien remarquer que : si ces quarante siècles de douloureuse expérience n'ont pas suffi pour faire universellement connaître et sentir la faiblesse de la nature humaine ; si les dix-huit siècles et demi qui se sont déjà écoulés pour nous chrétiens, n'ont pas suffi davantage, puisque depuis 5862 années d'expérience, nous nous rendons si peu compte de cette faiblesse, qu'au milieu de notre dix-neuvième siècle, pleins d'audacieuse jactance, nous rêvons je ne sais trop quels progrès humanitaires, quelles sortes de *perfectibilités indéfinies* et autres folles utopies basées, les unes et les autres, sur le déni absolu de toute révélation divine et sur cette présomption insensée, que *la nature doit se suffire à elle-même* ; les choses en étant arrivées à ce point, qui voudra affirmer que ce temps d'épreuve expérimentale a été trop long?... Mais, qu'on me permette de le dire : à mon sens, il me semble encore trop court, et, certes, il a été plus court qu'il n'aurait pu l'être ; car je crois avoir vu dans les Ecritures que Dieu a abrégé ces retards, afin d'exaucer les ardentes supplications de ses humbles serviteurs, impatients de voir descendre sur la terre le Salut éternel. Au reste, s'il avait fallu attendre que les hommes de la chair eussent consenti à reconnaître le peu de valeur de notre nature déchue, je vous assure, mes frères, que ni quarante, ni quatre cents siècles n'y eussent suffi, parce que l'homme orgueilleux est intraitable, incorrigible ; éternel, comme éternel doit être le châtement qui l'abattra et l'anéantira enfin ! Mais, en dehors de cet excès d'orgueil aveugle, la divine Providence, dans ses vues de compassion pour le commun des mortels, avait établi que l'humaine nature ferait l'essai de ses forces, et les époques qui s'écoulèrent entre Adam et le déluge, du déluge à Abraham, de celui-ci à Moïse et de Moïse à Jésus-Christ, furent précisément désignées pour cette grande expérience.

Vous pourriez, cependant, trouver étrange que pour nous convaincre d'une chose aussi facile à concevoir que notre faiblesse naturelle, il eût été nécessaire d'employer un temps si immensément long et un moyen si humiliant, si douloureux ? Eh, messieurs ! A quoi bon nous faire illusion?... Quelle que puisse être l'opinion plus ou moins bonne que chacun de nous ait de soi-même, comme individu, il est certain que tous tant que nous sommes, pauvres mortels, nous avons une sottise présomption, une superbe audace,

une arrogance intolérable à l'endroit des forces que nous attribuons à notre nature. En cela, nous sommes comparables à certains nobles déchus qui, dans leur infortune, supporteront mille dures et cruelles privations, pourvu qu'on ne touche pas à leurs titres de noblesse et qu'on n'ait pas l'air de les révoquer en doute, ou d'en contester l'authenticité. Ah! que nous voilà bien tels que nous sommes! Tout en reconnaissant chez nous-mêmes de grandes faiblesses, nous nous complaisons dans la pensée que nous avons au fond de notre propre nature ce qui suffit pour accomplir toute grande chose, quelle qu'elle puisse être et que, si nous ne le faisons pas, c'est seulement parce que nous ne voulons pas le faire. Ainsi, au moral, notre orgueil change souvent *je ne puis* en *je ne veux*; et trop souvent aussi, lorsqu'il s'agit d'aider notre prochain, notre paresse ou notre avarice traduit *je ne veux* par *je ne puis*.

Or, si quelque sentiment répugne absolument à toute l'économie de la Rédemption, c'est bien ce sentiment-là. Cette économie consiste essentiellement et se résume en une aide qui nous est venue du dehors, gracieusement, comme supplément indispensable, comme soutien de notre nature infirme et affaiblie. De plus, attendu la condition raisonnable et libre de cette même nature, un décret divin irrévocable a voulu que cette aide ne soit offerte, que ce soutien ne soit accordé qu'aux cœurs humbles qui en reconnaissent le besoin, qui les implorent ardemment : nous posons toutefois, que ces cœurs soient en position de pouvoir le faire.

Ceci, messieurs, vous fera comprendre toute l'importance de l'épreuve que le Seigneur voulut imposer au genre humain, lorsqu'il le laissa se gouverner tout seul pendant tant de siècles, et avec ses seuls moyens. Il ne s'agissait de rien moins que d'engendrer dans le monde le premier sentiment et le plus nécessaire, celui qui devait le préparer à la venue du Rédempteur et le disposer à jouir de toutes les faveurs célestes. Cette épreuve n'était pas seulement importante pour ceux qui ont précédé cette venue; mais elle l'est aussi pour nous qui sommes arrivés après elle : nous ne pouvons obtenir ses dons, nous appliquer ses mérites, recevoir ses caresses sans reconnaître humblement le besoin que nous en avons, à cause de la faiblesse et de l'infirmité de notre nature. Si Dieu a ordonné cette misérable condition du genre humain qui doit produire cette humble reconnaissance,

nous ne pouvons mieux faire, pour en obtenir les résultats, que de prendre en sérieuse considération cette même condition misérable, la considérer dans sa racine, c'est-à-dire dans l'abandon à elle-même de l'humaine nature, pour qu'elle pût à son aise, ainsi que vous l'avez entendu, faire un libre essai de ses propres forces.

III. Oui, messieurs. L'essai de ce que le genre humain peut et sait faire, lorsqu'il n'a pour guides que les seuls instincts de sa nature et qu'il manque de l'intervention spéciale du Très-Haut ; cet essai, dis-je, est fait, entièrement fait et pendant un temps beaucoup plus long que vous ne l'avez cru nécessaire, et cette épreuve a été plus humiliante et plus douloureuse que les hommes ne l'eussent voulu, à coup sûr. Ce fut là, précisément, l'ancien paganisme, cette condition universelle et commune à tout le genre humain pendant quatre mille ans, n'en exceptant (ainsi que je vous l'ai dit plusieurs fois), que quelques croyants, lesquels, simple famille d'abord, formèrent par la suite un peuple élu, qui garda dans son sein la révélation primitive. Que nous parlez-vous donc des merveilles que l'humanité sait et peut enfanter en agissant toute seule ?...

C'est une histoire bien drôle, en vérité, que celle d'un Anglais à l'étrange cervelle ! A demi athée et plus riche de guinées que de jugement, notre homme s'entoura de cinq à six cents individus des deux sexes, n'ayant ni sou ni maille, ni foi ni pain, et s'en alla avec eux en Amérique essayer, dans une contrée propice qu'il avait achetée à beaux deniers comptants, le savoir-faire de l'humanité livrée à elle-même, pour la fondation d'une société civilisée. Vous allez voir comment *madame* l'humanité se tira d'affaire ! Au bout de quelques mois de tohu-bohu babylonien, l'anglais millionnaire avait fait faillite ; et ce fut pour lui la meilleure des punitions : quant à ceux de ses bons humanitaires qui ne s'étaient pas fraternellement égorgés entre eux, on les distribua dans les *dépôts de mendicité*, dans les prisons, et l'on dit que les plus intelligents furent parqués dans des maisons de correction ! Eh bien, mes chers auditeurs, ne vous ai-je pas dit que l'essai est fait, et d'une manière bien plus splendide, bien plus solennelle que ces parodies d'apostats excommuniés, qui ne sont que ridiculement sacrilèges !

Nous vous parlerons particulièrement par la suite des résultats de l'expérimentation que fit la gentilité de ses propres forces : pour le moment, je dois m'arrêter à sa source ; et cette source n'a été autre chose que la nature, la nature toute seule, séparée et arra-

chée de Dieu. Et ne croyez pas, je vous prie, que Dieu ait refusé à cette nature les lumières de la raison : les païens avaient cette lumière tout aussi bien que les plus éclairés parmi nous : on soutient même qu'ils l'avaient bien plus brillante, bien plus intense qu'il ne nous est donné de la posséder. Ils ne manquaient pas d'éléments traditionnels : pour être moins abondants et moins précis que les nôtres, ils n'en étaient pas moins, par la proximité des origines et naturellement parlant, que plus impérieux, plus révéés. — Et pourtant, à quoi cette lumière a-t-elle servi? qu'ont produit ces éléments? Le genre humain, récemment sauvé des eaux exterminatrices du déluge par la main du Tout-Puissant, oublia ce bienfait, le méconnut, le renia : les traditions les plus saintes, que les patriarches avaient léguées, héritage précieux, aux générations nouvelles qui s'éparpillaient, furent en partie laissées dans l'oubli, en partie altérées et dénaturées tout à fait. Privé des secours surnaturels, l'homme dut se faire une science, s'instituer une justice, trouver en lui-même le bonheur, comme si le Dieu créateur et ordonnateur de l'univers avait cessé d'exister. — Voilà la source du paganisme ; c'est-à-dire, la séparation totale de la créature d'avec son Créateur, tant dans l'ordre spéculatif que dans l'ordre pratique : de là, le genre humain fut réduit à chercher dans son propre fonds, et rien que dans son fonds, tout ce qui était nécessaire pour ses connaissances, pour ses vertus, pour son bien personnel, domestique et civil.

On ne se tromperait guère en pensant qu'un pareil état d'isolement, créé à dessein par l'orgueil, fut la reproduction, pour ainsi dire, ou plutôt, la suite de la grande révolte d'Adam contre le Seigneur ; avec cette différence seulement que ce fut une faute chez Adam et pour le paganisme une peine qui devint la source malheureuse de nouvelles fautes. Le fait est tel ! Notre premier parent ambitionna une science indépendante de Dieu, qu'il eût trouvée à lui seul, dont il pût jouir à sa volonté et en devenir un autre Dieu, sans plus avoir rien de commun avec son auteur : *Eritis scientes... eritis sicut Di* (1). Pour obtenir cette science indépendante, Adam ne fit pas de cas de la défense divine, et enfreignant cette défense, il crut follement qu'il trouverait le contentement et le bonheur. Je serais presque tenté de dire que cette rébellion fut une sorte de *rationalisme* et d'*égoïsme*, qui cherchaient la science et le

(1) Gen. III, 5.

bonheur en dehors de Dieu, étrangers à Dieu, en dépit de Dieu. Eh bien, ce rationalisme outrecuidant, ce superbe égoïsme qui fut le plus grand péché du premier homme, fut justement la peine de ses descendants, livrés pendant une longue suite de siècles à leurs propres impulsions, afin qu'ils cherchassent la science dans la seule raison et le bonheur au dedans d'eux-mêmes.

Or, dites-le-moi, vous qui êtes sages : quelle science, quel bonheur le paganisme a-t-il trouvé par cette voie ? Vous le verrez une autre fois : qu'il nous suffise, pour aujourd'hui, d'en considérer la condition générale, avec le grand docteur saint Jérôme qui, par une sublime pensée, reconnaît le paganisme dans l'Enfant prodigue de l'évangéliste saint Luc, comme il reconnaît dans son frère aîné le peuple hébreu : il ajoute que dans cette parabole des deux fils, est figurée la vocation des deux peuples, dont les Ecritures sont remplies : *Quod autem ait duos filios, omnes pœne scripturæ de duorum vocatione populorum plenæ sunt Sacramentis* (1). Oh, oui ! toutes les nations étaient filles du Père céleste, tout autant que la postérité d'Abraham et de Jacob, quoique celle-ci fût l'aînée, car sa religion était née presque avec le monde. Mais, hélas ! les nations ont voulu s'émanciper et se soustraire à l'autorité paternelle et, en la quittant, elles demandèrent insolemment à leur Père leur part d'héritage : *Da mihi portionem quæ me contingit* (2). Le Père ne la leur refusa point : il leur donna, comme je vous l'ai dit, la lumière de la raison, la loi naturelle gravée dans cette raison, et les éléments de la tradition primitive. Mais, comme l'enfant prodigue, qui *abiit in regionem longinquam* (3), les nations païennes s'éloignèrent de Dieu pour se gouverner toutes seules et à leur guise, pour être indépendantes de tout autre frein que celui de leurs passions et de leur volonté naturelle. Ce qu'il en advint pour le genre humain n'est nullement un mystère, encore moins un problème ; il arriva au genre humain ni plus ni moins que ce qui était arrivé à l'enfant prodigue, lequel *dissipavit substantiam vivendo luxuriose*. Oui, oui ! le genre humain, éloigné de la maison paternelle, se jeta à corps perdu dans la fange de toutes les passions bestiales, gaspilla de la sorte stupidement tout son patrimoine qu'il avait emporté avec lui, et

(1) HIERONYM., epist. 21, ad Damas., *De duobus filiis*.

(2) Luc, XV, 12.

(3) Luc, V, 13.

vous verrez à quelles misérables extrémités d'abjection et de délaissement il est parvenu. Il *dissipa* les lumières de la raison, les principes rationnels qui en découlent spontanément, élevant à la place de tout ce qui tient à la vie surhumaine, au monde des esprits et à la divinité, un amas informe d'erreurs monstrueuses qu'il nomma LA SCIENCE et dont la part meilleure n'est que doute et négation ! Il *dissipa* les principes de morale impérieusement imposés par la syndérèse, ce remords préventif de la conscience, ou il n'en garda que l'ombre qui ne fait qu'aggraver la faute de les fouler aux pieds ; et, avec ces principes, il ruina aussi les notions les plus saintes de la justice et du droit, mettant à leur place, pratiquant et propageant l'empire brutal de la force et de la violence.

Il *dissipa* les affections chastes, les suaves inspirations, les vertus pieuses, se vautrant comme un animal immonde, dans le fumier empesté des impuretés les plus révoltantes et se réjouissant des maux et des angoisses d'autrui. Il *dissipa* les éléments traditionnels, phare unique au milieu de toutes ces ténèbres, les remplaçant par un mélange indigeste de fables absurdes, de mythes stupides, du milieu desquels l'intelligence la plus sagace, la plus déliée aurait bien de la peine à débrouiller un vestige de ces traditions qui en avaient été la base première. — Quoi encore ? Il *dissipa* jusqu'au souvenir de la demeure paternelle d'où il était sorti, plus malheureux encore que l'enfant prodigue qui pût s'écrier enfin : *Surgam et ibo ad patrem* (1), tandis que le paganisme n'eût pu se lever et retourner vers son père, si celui-ci n'était pas miséricordieusement venu à sa rencontre en lui tendant la main. Incapable de chercher la lumière, à peine put-il l'entrevoir lorsqu'elle vint flamboyer devant ses yeux éblouis : *Habitantibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis* (2). » Avez-vous bien compris, mes frères ? Ce ne furent pas eux qui cherchèrent la lumière ; mais ce fut la lumière qui s'offrit à eux spontanément : *orta est eis* !

IV. Je crains fort, hélas ! que cette condition si misérable de l'ancien paganisme ne devienne, sous beaucoup de rapports, la triste condition de notre époque et de notre pays, si, d'aventure, s'accomplissaient les vœux insensés et les efforts sacrilèges de quelques prétendus savants qui n'ont que trop dominé l'opinion de beaucoup d'Italiens.

(1) Luc, XV, 48.

(2) Isa., IX, 2.

Vous avez vu, messieurs, que les sources premières de cette honte immense, de ce malheur du genre humain, qui s'appelle le paganisme, furent l'abandon de la maison paternelle, la recherche d'une science, d'une félicité en dehors de Dieu ; en un mot, l'*abiiit in regionem longinquam* de l'enfant prodigue. Qui pourrait croire que cette séparation d'avec Dieu, qui fut la plaie gangréneuse et fétide au moyen de laquelle il fut révélé à l'ancien monde qu'il avait besoin d'un Réparateur ; qui pourrait croire, disons-nous, que cette même séparation devait devenir pour notre monde actuel l'apogée de toutes les perfections et qu'on aurait, à cet effet, répudié en pratique le Réparateur.

« Soyez votre Dieu, votre fin, votre tout. » Voilà l'expression laconique de l'orgueil humain, qui fut la source, la racine de l'ancien paganisme. Depuis assez longtemps cette expression devient à la mode chez nous, par l'œuvre d'hommes que je ne sais trop si je dois appeler scélérats, ou insensés, mais qui sont à coup sûr des hommes bien pernicious.

Combien de fois n'ai-je pas considéré en moi-même et déploré le malencontreux principe de séparation, qui s'infiltré tacitement, même dans les pays catholiques et dans les familles chrétiennes ! Et vous-mêmes, messieurs, vous l'avez sans doute remarqué et déploré comme moi. La religion se retire petit à petit de nos habitudes, de nos actions, de nos pensées, de nos discours. Nous-mêmes, habitant le centre du catholicisme, ne pensons-nous pas quelquefois, ne parlons-nous pas comme si nous étions des païens ?...

« Ce gentilhomme, disons-nous : cette dame, cet artisan, sont indubitablement la crème des honnêtes gens ; pourtant ils n'ont pas l'ombre de religion ; on ne saurait dire s'ils sont athées, mahométans ou juifs ; mais ils vivent comme des brutes sur ce chapitre. »

Comme s'il pouvait y avoir de la probité vraie, du véritable honneur chez des gens qui foulent aux pieds une religion qu'ils ont juré de pratiquer, et dont ils prétendent être les sectateurs !...

Et ce système philosophique, enfanté au sein des brouillards du Nord et accoutré tant bien que mal à la mode italienne par quelque cervelle détraquée de notre pays, qui n'y a pas compris grand chose, n'est pas un grand et superbe système. Qu'il fasse le coup de poing avec toute l'économie de la révélation ; que fait cela ? La philosophie n'est plus, de nos jours, la propriété exclusive des prêtres et des moines ; une proposition peut être parfaitement vraie

en philosophie, quand même la théologie la condamnerait comme hérétique. Je pourrais vous citer des exemples par milliers, mes frères, qui vous prouveraient que cette funeste séparation est, parmi nous, non-seulement commencée, mais bien acheminée et très-avancée : séparation orgueilleuse, qui fut la racine du vieux paganisme et qui est aussi la racine du paganisme nouveau.

Et je veux vous faire observer, messieurs, que dans notre péninsule, plusieurs personnes sont poussées vers cet abîme par une secrète inclination pour le protestantisme, qu'ils appellent *l'affranchissement par la raison*, entièrement séparée de toute alliance avec le Créateur. Ce principe fondamental du protestantisme : ne crois, n'obéis qu'à la Bible, interprétée par la raison, se traduit bientôt par cet autre principe : ne crois, n'obéis qu'à toi-même. Ceci n'est autre chose, en fin de compte, qu'une auto-lâtrie, une aveugle adoration de soi-même ; c'est ne reconnaître d'autre Dieu que le moi. Fou délire de l'orgueil, dont on ne trouve nulle trace dans l'ancien paganisme, et dont peut-être vous n'en trouveriez pas même dans les cercles infernaux, chez les démons et chez les damnés ; car ceux-ci, même en blasphémant, croient et tremblent : *Credunt et contremiscunt* (1).

V. Demain, je commencerai à vous démontrer combien fut douloureux et avilissant pour le genre humain le gaspillage qu'il fit de l'héritage paternel, lorsqu'il s'en fut allé *in regionem longinquam*. Pour aujourd'hui, veuillez vous contenter, messieurs, de la démonstration que j'ai tâché de vous faire, pour votre utilité pratique, du malheur qu'il y a, pour les nations catholiques aussi dans l'abandon et le mauvais usage que l'homme fit des immenses avantages qu'il avait en main même dans l'ordre naturel, en donnant accès au principe funeste de la séparation d'avec Dieu. Oh ! oui, les nations catholiques elles-mêmes *dissipaverunt substantiam*, dans le misérable abandon qu'elles firent de tant de douces habitudes, de tant de science, de tant de dignité, de tant de salutaires institutions, de tant de consolations célestes ! Que sont devenus tous ces trésors, dans bien des pays, trésors que la charité chrétienne de nos aïeux avait amassés pendant tant d'années, pour venir en aide à tous les besoins, pour calmer toutes les douleurs, pour remédier à toutes les calamités ? Le peu qui reste encore de cet éparpille-

(1) JAC., II, 19.

ment général est devenu l'objet du monopole, de la cupidité, du vol....

Mais, je m'arrête : la plainte pourrait devenir trop amère.... Et la chaire de vérité ne doit jamais être convertie en siège du ministère public. De cette chaire doivent partir des admonitions, des enseignements, des conseils et des prières ; mais non des accusations, des récriminations violentes contre des hommes, criminels il est vrai, mais que le repentir peut sauver et que la clémence divine peut absoudre.

III

La supériorité du paganisme gréco-romain dans les arts de l'Etat et les œuvres d'imagination ne regarde pas l'homme, en tant qu'homme. Ce qu'est l'homme pour les chrétiens. Ignorance du paganisme à cet égard. Raisons de cette supériorité. L'esclavage. Confrontation avec l'époque moderne au sujet de la philosophie, des progrès matériels, du communisme. La science de Dieu a rempli le monde chrétien

I. Hier, lorsqu'à l'aide de saint Jérôme, je vous ai présenté, mes respectables auditeurs, l'ancien paganisme sous la figure de l'enfant prodigue, qui, abandonnant la maison paternelle, dissipa malheureusement son patrimoine et se plongea dans la misère la plus affreuse ; j'ai dû faire lever les épaules à plus d'un lecteur assidu de Cornelius Népos, et faire sourire de pitié les admirateurs de tous les héros de Plutarque. — Comment ? auront-ils dit et pensé les uns et les autres : comment ? l'homme grec, le vieux romain, ne sont-ils pas le type idéal de toute grandeur civilisée ? L'ancien monde romain n'a-t-il pas été le monde par excellence dans les arts de la guerre et de la paix, lui qui, d'une poignée de vagabonds et de malfaiteurs de tous les pays, sut former le plus grand empire que les rayons du soleil aient jamais éclairé ? Et ces sénateurs, ces jurisconsultes, ces consuls, ces tribuns, ces capitaines, ces orateurs qui firent et qui font encore l'admiration des savants et des hommes éclairés, on viendra nous les montrer comme une horde à demi-barbare et presque sauvage, digne à peine de notre pitié ? Et la Grèce ? Si elle fut moins hardie dans les entreprises guerrières, parce qu'elle fut troublée par trop de discordes civiles ; si elle nous montre à peine, dans Alexandre de Macédoine, ce qu'elle eût pu

faire étant plus unie et mieux dirigée ; personne ne niera que la Grèce n'ait eu la suprématie des beaux-arts et des nobles sciences ! Cette suprématie, aucun peuple ne la lui a disputée, même après l'avènement de la science chrétienne, qui, si elle arriva à l'égaliser, ne la surpassa certes jamais ! Nos peintres et nos sculpteurs, où trouveront-ils de meilleurs modèles que chez les Grecs ? Et lorsqu'un de nos historiens, un orateur, un poète, un satirique s'entend dire qu'il a atteint la beauté grecque, sa grâce, son sel attique, ne croit-il pas toucher le ciel du bout de son doigt ? N'est-ce pas la politesse, la littérature du monde gréco-romain qui.....

A quoi bon, de grâce, mes chers messieurs, à quoi bon continuer sur ce ton ? Nous savons tout cela : on l'a dit et redit à satiété : personne, et moi, encore moins que tout autre, je n'ai jamais nié, ni même mis en doute que dans le paganisme instruit, comme le fut à coup sûr le paganisme gréco-romain, on n'ait possédé d'une façon exquise le beau dans les arts ; je vous accorde aussi qu'il a connu l'art de subjuguier les peuples, d'agrandir sa puissance et celui, plus difficile, de la conserver. Mais qu'en voulez-vous conclure ? Que les hommes les plus éminents, les plus admirés de ces temps-là n'étaient pas complètement aveugles à l'égard de ce qu'il eût été le plus essentiel pour eux de voir et d'apprécier ? qu'ils n'étaient pas stupides, brutaux, dénaturés, maudits et réprouvés ? qu'ils n'étaient pas, en somme, le portrait frappant de l'enfant prodigue, *dissipavit substantiam*, qui mourait de faim et qui disputait aux pourceaux qu'il gardait, les restes des glands dont, plus heureux que lui, ces animaux immondes se gorgeaient à leur faim ? Je vous demande pardon, messieurs, de vous le dire en face : si vous pensez cela, vous vous trompez grossièrement. Posons en fait que les païens auraient pu, par une conséquence de leur condition, connaître la vérité naturelle et pratiquer quelque naturelle vertu ; mais il est de fait aussi, que ce ne fut que dans quelques cas exceptionnels et bien rares, jamais parmi le peuple : et encore, cette faible lueur s'éclipsa juste à l'apogée de leur puissance et de leur civilisation, c'est-à-dire, aux derniers temps de l'empire romain.

Si le ciel daigne m'assister, je vous prouverai que l'aveuglement des païens, qui ignoraient ce qu'il leur importait tant de connaître, se montra d'autant plus grand, d'autant plus déplorable, qu'il avait lieu au milieu d'un peuple civilisé qui, à tout autre égard, disait et faisait des choses excellentes. De cette malencontreuse racine de

la séparation de l'homme d'avec Dieu, le premier fruit fut la complète ignorance que l'homme eut de lui-même. Ce sera là une analyse utile d'une société éteinte et sur l'existence de laquelle nous n'avons d'autres témoignages que les livres et quelques débris, assez majestueux encore, de sa grandeur ; oui, il y aura là pour nous, une utilité pratique. Si la société moderne, en s'éloignant de plus en plus de Dieu, fait revivre le paganisme, vous verrez aussi, et vous en profiterez, que cette même racine commence, de nos jours, à produire le même fruit, et que l'homme désapprend à connaître sa propre valeur intrinsèque. Un sujet aussi grave se recommande assez par lui-même à votre attention pour que je l'aborde résolument. Je commence.

II. Ce n'est pas absolument parce que nous bâtissons, nous chantons, nous sculptons, nous gravons, nous peignons et nous faisons une infinité d'autres fort belles choses avec notre génie, notre imagination, notre esprit et nos cinq sens, que nous sommes des hommes. Toutes ces belles choses, la nature animale, je dirai même la nature insensée les fait par nous, avec nous, mieux que nous, sans que nul au monde ait jamais songé à les associer à la grandeur, à la dignité humaine. Les abeilles et les castors bâtissent leur demeure avec un art, avec une symétrie, avec une intelligence si remarquables, qu'ils en montreraient à nos meilleurs architectes ; et les voûtes de ces demeures ne risquent jamais de tomber sur la tête des abeilles et des castors, comme il arrive assez souvent chez nous, faute d'aplomb, de proportions, ou par suite de toute autre erreur architecturale. Un oiseau de Canarie, plus petit que mon pouce, sans avoir jamais su ce que c'était qu'une croche, un do, une pause, une gamme, une clef, une mesure, sans avoir jamais appris à filer un son, à marteler une cadence, à solfier la moindre ariette, vous défile un grand air de bravoure à grand renfort de traits, de fioritures, de roulades, avec une méthode à émerveiller, à renverser le plus habile des professeurs de nos conservatoires et de nos maîtrises ; et, ce qui est plus prodigieux encore, jamais il ne chante faux ! Qu'en disent nos ténors et nos *prime-donne*?... La simple attraction moléculaire, développée dans la matière par le principe actif qui lui donne la forme, y empâte, y symétrise, y facette et y polit un cristal d'une ténuité si grande et d'une pureté telle, qu'aucun joaillier, quelque habile, quelque expérimenté qu'il puisse être, n'osera jamais prétendre à tant de

perfection. Combien d'entre vous, mes chers auditeurs, n'ont pas, ce matin même en se réveillant, trouvé les carreaux de leurs fenêtres admirablement brodés par la glace d'arabesques et de dessins que l'aiguille de fée de la plus célèbre de nos brodeuses ne saurait imiter, y employât-elle dix mille fois plus de temps et plus d'application que cette Arachné septentrionale qui a tout fait en une seule nuit ? — Que dirai-je encore ? Maintenant que la nature, vaincue par nos industries, ne dédaigne pas de se copier elle-même ; maintenant que la lumière en personne s'amuse à voler leur métier aux peintres de paysage et aux portraitistes, vous allez voir comment cette merveilleuse artiste se tire d'affaire ! Regardez ces paysages si compliqués, examinez ces portraits si difficiles à saisir, qui eussent fait le désespoir... ou l'orgueil de nos grands mattres : la lumière les improvise dans l'espace de temps que l'on mettrait à jeter un premier coup d'œil sur le site, ou sur l'original ; ils sont parfaits, et elle peut les reproduire par cent, par mille exemplaires, pour peu que vous lui prêtiez un simple appareil photographique.

Vous voyez donc bien, que toutes les *belles choses* que nous avons mentionnées, tout en demandant l'emploi des facultés de l'homme lorsqu'elles sont accomplies par l'homme, n'ont rien de commun avec la dignité, avec l'élévation, avec la majesté propres à l'homme, comme homme, c'est-à-dire chef-d'œuvre de la création, car elles peuvent être accomplies également par des êtres placés graduellement à une distance immense de notre haute et noble nature.

Est-ce que le sens commun ne vous démontre pas cette vérité ? ne le diriez-vous pas vous-mêmes, sans y faire attention, dans vos entretiens familiers et habituels ? Vous dites qu'*un tel* est un excellent poète, celui-ci un excellent orateur, celui-là un peintre excellent ; mais, pour cela, vous ne les qualifiez pas du titre d'hommes excellents, car vous comprenez parfaitement que toutes ces *excellences* et bien d'autres encore, peuvent se rencontrer dans un homme non-seulement mauvais, mais abominable. Vous comprenez aussi très-bien que pour être un excellent homme, il faut autre chose que d'être peintre, orateur ou poète ; il vous semble même évident qu'on peut être l'un sans être l'autre, puisqu'il y a des hommes qui sont vraiment excellents et qui ne connaissent la poésie, l'art oratoire ou la peinture, pas même de nom.

Par grâce, mes très-chers frères, n'allez pas dire que j'oublie mon sujet et que je divague ! J'y navigue, au contraire, à pleines voiles, et je touche presque au port. Ne vous en apercevez-vous pas ? Le peu que j'ai dit du *sens commun* suffit pour renverser l'échafaudage que le préjugé a élevé autour du paganisme ancien, en voyant sa suprématie dans les arts du gouvernement, de la guerre, de l'imagination et des sens. Dieu a permis, a ordonné peut-être, cette suprématie précisément pour que l'avilissement de la dignité humaine dans le principe qui la constitue, apparût plus visible, plus solennel, plus ignominieux. Grands capitaines, grands politiques, grands artistes, orateurs, historiens, poètes : soit ! Mais grands hommes ?... Oh ! pour cela non. Le paganisme n'en a pas eu, d'hommes, ni grands ni petits ; par cette raison bien simple, qu'il ignora radicalement ce qu'était l'homme : aussi bien est-il impossible qu'un statuaire vous sculpte un cheval, ni *Bayard*, ni *Rossinante*, s'il n'a jamais vu de chevaux.

Et comprenez-le bien : connaître l'homme, veut dire savoir ce que c'est que cet accouplement prodigieux et unique de la matière inerte et de l'esprit intelligent qui le compose en lui donnant l'être, la vie et le sentiment : cela veut dire : savoir par qui et à quelle fin cette intelligence fut emprisonnée dans ces langes matériels : cela veut dire savoir pour quoi faire, avec quelles lois, avec quelles modifications on a envoyé en pèlerinage sur la terre, au milieu de tant de séductions qui l'attirent, de tant de douleurs qui le torturent, ce composé matériel et sensible : cela veut dire savoir comment et pourquoi l'homme, étant le plus noble de tous les êtres sur la terre, en est aussi le plus misérable, toujours accablé de maux, toujours abreuvé d'amertumes, surtout de la plus cuisante de toutes, ce qui fait que, malgré notre soif de justice, nous sommes condamnés à voir, pour la plupart du temps, la vertu malheureuse, le vice triomphant, la justice humaine presque une dérision pour celui qui l'implore et un hypocrite manteau dont s'enveloppe celui qui la promet. Connaître l'homme, signifie savoir si, après que l'âme et le corps sont séparés par la mort, après que le corps a été jeté dans la tombe où il va pourrir par la plus hideuse des putréfactions, l'âme, esprit volatilisé, survit ou non au néant du sépulcre, et quelles sont les destinées qui l'attendent dans cette sombre région mystérieuse, inexplorée, que nous considérons tous avec terreur et où, pourtant, tous nous irons tôt ou tard. — Voilà ce que veut dire,

si vous ne le saviez pas d'aventure, *connaître l'homme* : sans cette connaissance-là, on pourra bien sauter comme un écureuil, chanter comme un rossignol, se battre comme un lion, ruser comme un renard ; mais jamais on ne pourra penser, vivre, sentir et agir avec la dignité qui appartient à l'homme.

Le paganisme ancien non-seulement n'a pas eu cette connaissance, mais ne s'en est même jamais douté : il ne s'en soucia jamais, peut-être bien parce qu'il pressentait que la solution de ce problème serait pour lui tout à fait impossible. Les sages de la Grèce eurent beau imposer et recommander à leurs disciples le fameux *nosce teipsum!* Ils étudièrent tout, ils apprirent tout, excepté cela, qui eût été, pourtant, tout pour eux ! Cette ignorance était si universellement reconnue et acceptée dans le monde païen, que le grand apologiste Arnobe défia publiquement les Gentils de son temps de répondre aux questions de ce genre, autrement que par des absurdités ou des niaiseries. Il les poussait ainsi, en parlant des principes de Socrate : *Potest quispiam explicare mortalium id quod Socrates ille explicare nequit in Phædone? homo quid sit? unde sit?... in quos usus prælatus sit? cujus sit exco-gitatus ingenio? quid in mundo faciat? cur malorum tantum experiatur examina* (1)? Toute la science païenne n'eut pas la moindre pauvre petite réponse à faire à aucune de ces demandes : elle resta muette comme la tombe. Si elle avait voulu chercher à répondre, aurait-elle pu faire autre chose que de ricaner comme le cynique, douter tristement comme le sceptique, ou lever stupidement les épaules comme le fataliste ou le stoïcien qui ne font qu'un ? Ce qu'ils savaient de vrai sur ce grand sujet, comme l'a remarqué Lactance, c'était de ne rien savoir. S'ils avaient eu, au moins, le courage d'en convenir avec les autres et avec eux-mêmes ! *Numquam illi tam veridici fuerunt, quam cum sententiam de sua ignoratione dederunt* (2). »

Nous verrons à quels termes fut réduit le paganisme par cette ignorance profonde et absolue au sujet de l'homme. Qu'il nous suffise de remarquer, pour l'instant, qu'au milieu de ces épaisses ténèbres, les générations qui se succédaient sur la terre furent obligées de faire un choix entre une bestiale luxure, qui eût fait rougir les brutes, si les brutes pouvaient rougir ; un orgueil féroce

(1) ARNOB., II, 7.

(2) LACTAN., *Div. inst.*, III, 2.

qui se plut à écraser et à torturer le plus grand nombre possible d'êtres humains ; ou la désolante tristesse d'une vie sans dignité, sans récompense, sans but. Tristesse désolante et inconsolable, qui couvrit d'un voile funèbre cette grandeur mensongère ; voile qui semble s'étendre encore sur ses ruines ; désolante et inconsolable tristesse, qui dût être le lot des âmes les mieux trempées et que notre vieux Dante décrit si admirablement chez Virgile qui, lorsqu'il entend, aux enfers, parler de ce Sauveur qu'il n'avait pas connu, « baissa la tête, se tut et fut troublé. »

III. Cette ignorance absolue du paganisme au sujet de l'homme est si loin de pouvoir trouver une excuse, une compensation dans cette suprématie, politique, guerrière, scientifique, artistique, si pompeusement vantée et tant admirée, qu'elle semble, au contraire, et en raison même de cette suprématie, plus évidente et d'autant plus étonnante : cette ignorance fut peut-être bien en partie la cause de cette même suprématie. En effet, qu'une ignorance si stupide eût été le partage d'hommes incultes et sauvages, qui ne se préoccupent nullement de savoir ce qu'ils sont, pourquoi ils sont, pas plus que ce qu'ils seront, on le comprendrait, à la rigueur, et on se l'expliquerait. Mais qu'elle se soit rencontrée dans un monde si raffiné, si superlativement civilisé, et que ce monde n'ait pas su s'il avait une âme dans le corps et si leur mort n'était pas autre chose que la mort d'un chien, d'un cheval ou d'un chat ; que ces *grands hommes* de l'antiquité, comme on les appelle, qui tenaient dans leurs mains les destinées des peuples, qui avaient atteint le *nec plus ultra* de l'élégance dans la langue oratoire ou cadencée, qui avaient créé les miracles de l'art avec leur pinceau, avec leur scalpel, miracles qui restèrent d'admirables modèles pour les générations de l'avenir : cela, chers messieurs, ne serait guère croyable, si nous n'avions pas sous les yeux l'évidence du fait accompli ! Et cela doit nous faire penser que Dieu a permis cet aveuglement incroyable et monstrueux sur un point d'une importance si capitale, et chez des hommes si avancés sur d'autres points, précisément pour faire comprendre à notre monde qu'il faut bien peu compter, hélas ! sur toute cette civilisation, si l'on veut savoir quelque chose de ce qu'il faut que l'homme sache pour son bien et pour son salut.

D'autre part, cette suprématie que le paganisme atteignit dans l'esthétique naturelle, dans les affaires politiques et dans l'art de la

guerre, s'explique, en effet, suffisamment par cette cécité, cette ignorance déplorable où il rêvait sur la portion la plus intime, la plus rationnelle de l'homme. Que cette observation ne vous semble pas étrange, mes frères, parce qu'elle vous paraîtra neuve peut-être. Notre nature bornée veut qu'en éparpillant les forces de notre esprit sur différents sujets, l'analyse que nous faisons de chacun de ces sujets soit limitée et affaiblie : c'est, en d'autres termes, le vieil adage si connu :

Pluribus intentus minor est ad singula sensus.

que je me permettrai de traduire *librement* par le proverbe vulgaire :

Qui trop embrasse mal étreint.

L'action extérieure et les résultats qui en dérivent, devant nécessairement être mesurés sur la plus ou moins grande attention que l'esprit y apporte, il est hors de doute que ces effets et ces résultats seront d'autant plus grands, que l'analyse du sujet sera plus substantielle, plus juste, plus précise. Supposons maintenant que dans le monde païen tout l'ordre des esprits et de l'économie surhumaine ait été tout à fait ignoré : supposons que toutes les disputes des savants sur ce sujet, qui ne servent qu'à renverser réciproquement les décisions de chacun d'eux, n'aient produit d'assuré, que la certitude de ne rien savoir, comme Arnobe le reprocha aux Gentils : *Qui cum alter alterius labefactant decreta, cuncta incerta fecerunt, nec posse aliquid sciri ex ipsa dissensione monstrarunt* (1) ; supposons, dis-je, que les choses en fussent arrivées à ce point : il était naturel que ces malheureuses générations concentrassent toutes les réflexions sur ce monde présent, tout leur amour dans la vie des sens ; qu'elles condensassent, pour ainsi dire, tous leurs efforts dans le *beau* matériel, qui est aussi celui de la fantaisie et de l'imagination, car l'un et l'autre *beau* sont fondés sur la sensation et animés par elle. Par suite de cette centralisation de réflexions, d'affections, d'efforts sur une seule espèce d'objets, peu nobles en résumé, comment s'étonner

(1) ARNOB., I, 10.

que l'ancien monde soit parvenu à un perfectionnement de ces mêmes objets, qu'on n'avait pas su atteindre jusque-là, et qu'on n'atteignit jamais par la suite, précisément parce que l'on n'a jamais pu reproduire ces conditions spéciales? Parmi ces conditions, on ne doit pas compter pour la dernière l'espèce de virginité, — si l'on peut ainsi s'exprimer, — dans laquelle ces générations se sont maintenues de tout mélange d'éléments de science étrangère; et aussi, de ce qu'elles ont agi, étant moins éloignées des origines, avec la vigueur d'une nature fraîche, ardente et qui déployait surabondamment toute la sève de ses forces intactes et nouvelles.

Vous voyez par là, messieurs, que si ces considérations nous expliquent l'ordre providentiel, la Genèse naturelle de cette suréminence, tant admirée dans l'ancien paganisme, en fait de science gouvernementale et d'arts d'imagination, on en conclurait très-mal à propos que cette suréminence a pu lui conquérir, ne fût-ce que l'ombre, de cette bonté morale, de cette dignité, de ce contentement qui n'appartiennent qu'à l'homme raisonnable. Il n'en est rien! Un seul fait entre mille vous prouvera le contraire. Cette supériorité païenne, qui fut, en partie, l'effet de l'ignorance de la condition de l'homme, et qui fut imposée pour rendre plus évidente, plus éclatante sa déchéance, à cause de cette déchéance même, ne pouvait être acquise qu'au prix abominable d'une nature trahie, foulée aux pieds, assassinée dans des millions de créatures humaines... et c'est à ce prix qu'elle fut achetée!

Toutes les fois que, mettant de côté la destination surhumaine de l'homme, vous établirez en principe qu'il n'y a, pour lui, d'autre béatitude que celle de jouir des biens de cette vie, vous vous heurterez contre un écueil devant lequel tout le savoir humain ne peut que faire naufrage et se briser. Cet écueil, le voici : ayant tous, tant que nous sommes, la même tendance, et, admettons-le par supposition, un même droit à la jouissance de ces biens, il ne se trouve pas, dans ce monde, une quantité suffisante de biens, pour que chacun de nous puisse en avoir à ses besoins et à son désir dans cette vie. Eh! oui, messieurs! gardez-vous d'en douter! Dans le festin apprêté par la nature, les couverts sont beaucoup moins nombreux que les convives. Si vous ajoutez à cela que, parmi ceux-ci, il y en a bon nombre qui, non contents de manger à ventre déboutonné, veulent encore se remplir les poches pour les jours suivants, vous comprendrez à merveille qu'en outre des exclus, une bonne part de

ceux qui ont trouvé place à table n'y ont fait que fort maigre chair ! Que nos modernes *paganisants* voient à se tirer de là, eux qui ont remis ce festin à la mode, lorsque Jésus-Christ, par sa doctrine, l'avait presque entièrement fait tomber en désuétude. L'affaire est grave, soyez-en certains, plus grave qu'on ne saurait le croire : peut-être renferme-t-elle à elle seule la grande et terrible question qui agite le monde moderne ; question sociale, plus encore que civile et politique. Le pivot sur lequel tourne cette question est le nombre des affamés, infiniment plus considérable que celui des repus : si l'on se prenait aux cheveux, le grand nombre égorgerait à coup sûr le petit.

Il semble que le vieux paganisme ne s'embarrassait pas beaucoup de cet écueil-là ! Sans penser plus avant, il donna au problème la seule solution que la nature toute seule soit en état de donner : le philosophe (1) enseigna que *l'esclavage était nécessaire et tout naturel*. Ce même paganisme déclara qu'il n'y avait d'autres hommes que cette poignée de despotes et d'astucieux qui avaient su museler tout le reste ; et tout ce reste, qui formait bien les neuf dixièmes de la population, fut déclaré esclave, c'est-à-dire, bête de somme, machine, chose, vile marchandise ; fut condamné à former par son propre malheur et par son abjection, la base de la pyramide, l'œuvre morte, la substruction du magnifique édifice de l'élégance et de la grandeur païenne.

Ainsi, les nations païennes avant Jésus-Christ, et notamment les Grecs et les Romains qui, en eux-mêmes, idolâtrèrent, ceux-là leur perfection dans les arts, ceux-ci la puissance de leur empire ; ignorèrent radicalement ce qu'ils avaient le plus grand besoin de savoir, c'est-à-dire, ce qu'est l'homme ; ces nations possédèrent une supériorité qui fut en partie l'effet de cette ignorance et, en partie, servit à la rendre plus patente, plus déplorable : enfin, cette même ignorance conduisit le monde païen et le poussa vers la plus dénaturée des institutions, par laquelle le bien de l'existence, confisquée au profit du plus adroit ou du plus violent, réduisit la majorité du genre humain à un état de beaucoup inférieur à celui de la brute.

IV. Vous faisant connaître les qualités et les causes de la grandeur païenne, et la mettant en regard du complet aveuglement dans lequel cet ancien monde était plongé sur tout ce qui touche à

(1) ARIST., lib. II, *OEcon.*

la connaissance de l'homme, je pense pouvoir servir à détromper bien des gens induits en erreur et vous avertir, mes frères, de la résurrection de ce paganisme qui s'opère, hélas ! de jour en jour dans notre pays. Je ne chercherai pas à prouver si l'étude des auteurs classiques, grecs et latins, que l'on impose à nos enfants dans les écoles, a pu contribuer à faire naître cette immense admiration du paganisme qui est tout à fait à la mode dans le monde d'aujourd'hui : je dirai seulement en passant, que cette étude, accouplée à celle du catéchisme et à l'amour pour Dieu, a été universelle dans des siècles de beaucoup de foi, et louée par des hommes qui étaient non-seulement des chrétiens, mais des saints, sans qu'on eût à se plaindre d'aucun mauvais résultat. Or, si cette même étude portait notre jeunesse à devenir païenne, on devrait l'attribuer plutôt à la méthode avec laquelle on y procède, qu'à cette étude par elle-même. Mais que la cause en soit là ou ailleurs, l'effet n'en est pas moins incontestable. Les admirations pour la grandeur païenne sont universelles, sont excessives, ne se bornent pas à la théorie, mais elles passent à l'usage pratique et nous font presque rougir de cette vocation pour la foi qui étant, en définitive, le principe de notre bien, devrait être aussi l'objet de notre amour, notre consolation, notre saint orgueil. Voilà comment, passant d'un sophisme à un autre sophisme, raisonnent nos grands hommes de tête. Tant de vigueur, tant de stabilité, une si grande splendeur de beauté et d'élégance dans la forme, soit pour l'ordre social, soit pour les œuvres d'art, supposent un immense trésor de vertus quant au fonds : de là à conclure que l'antiquité a été le modèle le plus splendide de la vérité philosophique et de la perfection civile, il n'y eut qu'un pas. Il ne fallait plus qu'un pas encore pour affirmer que la religion chrétienne, qui nous fait penser plus au ciel qu'à la terre, nous avait rendus à demi-barbares, incultes, grossiers, ennemis de la liberté vraie et de la belle nature.

Ce discours ou, — ainsi que vous l'appellerez vous-mêmes, pour peu que vous réfléchissiez à tout ce que nous avons dit jusqu'ici, — ce tissu de paralogismes qui sautent d'une idée à l'autre, passant de la force politique et de la beauté esthétique à la bonté morale, n'est certes pas le langage d'un grand nombre de personnes, surtout dans les termes explicites et absolus dont je viens de me servir : mais la pratique ? Oh ! la pratique, mes bien aimés auditeurs, la pratique n'a que trop prévalu parmi nous, et beaucoup plus que vous ne le

pensez à première vue ! Et, à bien y réfléchir, il ne pouvait en être autrement. Supposant la même racine, que pouvions-nous espérer autre chose que les mêmes malheureux rejets ? Vous l'avez déjà vu : la séparation d'avec Dieu fut la racine de l'ancien paganisme ; cette séparation est déjà recommencée et bien avancée dans notre siècle ; il est donc bien naturel que nous en cueillions le premier fruit : l'ignorance de nous-mêmes, le reniement ou, tout au moins, l'oubli en pratique de tout ce que le christianisme nous enseigne, préférant les enseignements de la philosophie solitaire et indépendante. Nous voilà, pourtant, redevenus le misérable jouet d'autant de systèmes qu'il y a de cervelles ; systèmes parmi lesquels ceux qui se croient les plus dignes de foi, sont ceux qui osent cracher les plus exorbitantes sottises.

Tout le monde sait à quelles conditions fut réduite la philosophie séparée du christianisme, d'abord par des colères hétérodoxes ; par des méthodes scientifiques ensuite ; enfin par de petites vanités puériles et par une inconséquente manie de mode ; mais un groupe d'intelligences malades, chacune desquelles croit avoir, non-seulement le droit, mais encore l'obligation de refaire la science, tirant le tout de son propre fonds, comme l'araignée tire sa toile de ses entrailles, semble faite plutôt pour amuser les oisifs, que pour instruire les ignorants. Si, dans d'autres temps, on a douté du rôle que l'homme pouvait avoir à remplir dans ce monde, aujourd'hui l'on cherche à savoir s'il y a d'autre monde que le *moi*, s'il existe vraiment un objet autre que le sujet : et vous savez déjà quel terrible gaspillage font nos philosophes de cette trempe de l'*objectif* et du *subjectif*. Si l'on ne savait jadis où trouver la vérité, aujourd'hui l'on se demande sans rire s'il existe une vérité de fait, ou si ce n'est pas, plutôt, une illusion de notre esprit que de croire la vérité une chose possible ! Si l'on demandait autrefois à savoir si notre âme était ou n'était pas immortelle, à présent on ne voit pas pourquoi on se permettrait de penser qu'on a dans le corps une âme raisonnable, puisqu'il paraît qu'on peut, sans cela, manger, digérer, dormir et faire autre chose. Enfin, si je prenais la liberté d'adresser à ces philosophes incrédules les mêmes questions qu'Arnope adressa jadis aux Gentils, ces philosophes, après seize siècles de progrès, seraient tout aussi ignorants que les philosophes païens ; mais ils ne consentiraient pas à avouer franchement leur ignorance, comme les autres le faisaient quelquefois. La crasse

ignorance d'aujourd'hui est la juste punition d'un orgueil démesuré, car là, où les anciens ignoraient faute d'une vérité qui ne les avait pas encore visitée, les modernes, dans ce monde que Jésus-Christ a enrichi de cette vérité, l'ignorent, parce qu'ils l'ont orgueilleusement répudiée.

En nous préparant intérieurement à nos fins dernières par les seules règles du droit naturel et de la morale, nous n'en agissons pas moins en païens. Séparez ces idées de la pensée chrétienne, elles retournent aux vieilles aberrations, à la marotte éternelle de contenter les aspirations délaissées d'une âme raisonnable et immortelle à force de peinture, de musique, de danses, de bons dîners arrosés de vins superfins, de toutes les aises matérielles et de tous les plaisirs qui sont, en fin de compte, presque l'unique pensée, la seule ambition de progrès de notre époque. On y avance, on y trotte, on y galope; je le vois bien: et, au fait, il ne saurait en être autrement, puisque depuis un demi-siècle, tant d'hommes de génie n'étudient que la matière, ou les applications de la matière: c'est à un tel point que désormais, le moyen le plus prompt pour acquérir des richesses et de la renommée est celui de trouver quelque nouveau mode de charmer les loisirs bienheureux des privilégiés de la terre! Mais croyez-vous, par hasard, que si saint Thomas et le Dante s'étaient mis à étudier, à manipuler l'essor de la vapeur comprimée, l'action chimique de la lumière et l'électro-dynamique, croyez-vous, dis-je, qu'ils eussent laissé à notre siècle l'honneur d'inventer les voies ferrées, la photographie et le télégraphe électrique? Nenni, messieurs; nenni. Mais ces génies souverains s'élevaient à des hauteurs dont nous avons perdu jusqu'au souvenir, lorsqu'il nous a plu de circonscrire à la matière toutes nos pensées. Si, après tout, ces progrès sont de nature à enorgueillir un siècle... ou à le faire rougir, quand il n'a que ceux-là à mettre en avant... j'en laisserai être juges tous les hommes qui sentent quelque chose en eux-mêmes, quelque chose qui s'élève au-dessus des ignobles sensations.

Ayant méconnu l'homme, sous l'empire d'une philosophie dite naturelle; lui ayant assigné, pour but unique les jouissances de cette vie; il devait, de toute nécessité, s'ensuivre pour nous cette autre plaie de la foule, qui veut, elle aussi, prendre sa part du banquet de la nature, lorsque la nature n'a pas mis à ce banquet assez de couverts pour tout le monde; et cette plaie s'en est suivie! Le

christianisme avait aboli l'esclavage, mais non par une guerre d'extermination, ainsi qu'on prétend le faire aujourd'hui de l'autre côté de l'Atlantique : il le détruisit doucement, radicalement, en éteignant le principe, déchaussant la racine de cette dissidence entre ceux qui possèdent et ceux qui souffrent. Le christianisme seul pouvait avoir assez de force pour déchausser cette racine ; et il l'a fait, révélant et promettant aux déshérités de la terre une félicité future et éternelle, félicité dont l'espoir calme, apaise et récompense les douleurs et les privations de cette vie, en les rendant acceptables et même désirables et enviabiles. Le christianisme fit vivre et activa cet espoir dans le monde par la perfection évangélique, spécialement professée par les religieux cloîtrés. Cette doctrine plus que sublime, capable à elle seule de faire du genre humain une famille de frères, fut repoussée, lorsque la société voulut se séparer de Dieu. Alors, le banquet de la nature fut assiégé de nouveau par des millions d'affamés qui, persuadés de n'avoir d'autre félicité à attendre que les plaisirs de ce monde, voulurent à tout prix se mettre à table à la place de ceux qui depuis longtemps s'y trouvaient commodément assis, et dont les ricanements ironiques avaient trop souvent irrité leurs passions, lassé leur patience et scandalisé la piété chrétienne, qui était le seul baume capable d'adoucir leurs souffrances.

V. Isaïe avait prophétisé que la science des choses divines, prélude nécessaire pour bien comprendre les choses humaines, aurait rempli la terre à la précieuse arrivée du Sauveur : *Repleta est terra scientia Domini* (1). De nos jours, non-seulement on voit l'accomplissement de cette prophétie, mais on le touche, pour ainsi dire avec la main, vérifié dans le christianisme, grâce à la miséricordieuse et ineffable bonté du Sauveur. Permettez-moi de vous en dire un mot, car ce don de la science, comparé à l'aveuglement des gentils, vous fera, mes chers auditeurs, apprécier d'autant mieux l'appel divin par la vertu duquel nous sommes passés des ténèbres à la bienheureuse lumière de vérité qui nous éclaire dans l'Eglise.

Eh bien, donc ! les questions qu'Arnobé proposa aux païens sur Rome, sur son être, son auteur, son but dans le monde et ses destinées au-delà ; questions devant lesquelles les philosophes anciens restèrent muets et aux quelles les modernes répondent en faisant à qui

(1) Isa., X, 9.

mieux mieux des sottises, car ils n'ont pas la discrétion de se taire ; ces questions, dis-je, faites-les au plus ignare, au moins instruit, au plus grossier de nos chrétiens, pour peu qu'il ait appris son catéchisme : oui, messieurs ! adressez-les à l'enfant de huit ans qui se vautre nu-pieds et couvert de haillons dans le ruisseau de nos rues ; au petit berger illettré qui passe toutes ses journées solitaires sur le sommet de nos montagnes abruptes ; à la servante la plus sale, la plus ébouriffée ; à la pauvre petite vieille qui mendie son pain ; au dernier rebut, enfin, de notre plèbe la plus ignorante, la plus abruti, tous répondront sur-le-champ, avec clarté, avec précision, avec l'assurance de la vérité comprise, comme le ferait un mathématicien à propos de la solution d'un théorème. Et ils savent aussi ce qu'est Dieu, ce que sont les bons et les mauvais esprits, la vie future et son éternelle durée ; les saints et la Vierge bénie qui prient pour eux et qui les attendent là-haut. Ils savent tout cela parfaitement et tout aussi bien que s'ils avaient tout vu et touché du doigt.

Comparez maintenant cette plénitude de connaissances, cette sûreté intuitive, qui donne tant de paix à l'âme, tant de dignité à l'existence, tant de tranquillité et tant de contentement ; comparez-les, dis-je, à la présomptueuse ignorance, au scepticisme désolant des superbes savants du siècle, qui déclament contre la *superstition du vulgaire* et qui meurent de soif après une vérité incomprise ; qui se moquent de la *crédulité de la plèbe* et qui tâtonnent au milieu des ténèbres de l'ignorance et qui n'ont au cœur que les transes du doute ou la solitude de la négation et du néant. Faites, je le répète, cette comparaison et dites-moi ensuite si elles ne sont pas grandes, si elles ne sont pas inestimables la dignité et la grâce qui nous ont été conférées par la foi, en vertu de laquelle notre terre chrétienne est remplie de cette science dont pas même un seul rayon n'éclaira l'esprit des sages les plus renommés du paganisme : *Repleta est terra scientiæ Domini*. Et lorsque les uns comme les autres devront quitter ce monde, qui ne préférera la condition du misérable couvert de haillons, qui fut chrétien, aux suprêmes tortures de l'athée, de l'indifférent, du sceptique (qui fut peut-être bien grand homme d'Etat, grand ministre et grand érudit) ; qui se sentira traîné malgré lui vers cette immortalité à laquelle il ne crut pas, qu'il ne voudrait pas ; mais qu'il subira pour son supplice éternel ?

IV

L'homme innocent, roi des choses sensibles : sa déchéance. L'homme, faisant partie de l'univers, ne peut pas se rendre indépendant de ses lois. Le paganisme voulut s'en affranchir et devint esclave. La créature comporte dépendance; le Créateur comporte souveraineté. Loi universelle, qui rend esclaves les rebelles, avérée dans le paganisme ancien et, en partie, dans le paganisme moderne. Soumission chrétienne : Jésus-Christ en a donné l'exemple : il en sera la récompense.

I. Dieu, en créant et en organisant le grand œuvre de l'univers sensible, avait donné à l'homme une très-noble part. Je ne dirai pas que toutes les créatures corporelles, douées d'une vie des sens, n'aient été créées qu'en vue de lui être utiles d'une manière immédiate; ceci vous semblera peut-être une condition nécessaire pour des êtres qui pouvaient concourir à la manifestation de Dieu, en devenant une occasion et une invitation à cette manifestation, auprès des créatures douées de raison.

Mais, outre cette prééminence naturelle, il y en eut une autre, bien plus splendide, accordée à l'homme par une faveur précieuse et toute spéciale : ce fut la couronne de gloire et d'honneur que Dieu lui accorda, selon la sublime expression du psalmiste : *Gloria et honore coronasti eum*, EN CE QUE (c'est ce que veut dire, en hébreu, la conjonction *et*) il le constitua au-dessus de toutes les œuvres de ses mains : *Et constituit eum super opera manuum suarum* (1).

Le nombre immense et varié des animaux, dont maintenant tant d'espèces nous épouvantent par leur férocité, nous empoisonnent avec leur venin, ou nous tourmentent par leurs invasions importunes, aurait toujours été docile et obéissant à nos moindres signes; le rugissement du lion et le sifflement du serpent nous eussent charmés comme la plainte harmonieuse du rossignol, ce doux solitaire de la forêt, charme l'oreille naïve d'une innocente fillette. Cette terre qui, arrosée de nos sueurs, nous offre à peine de quoi soutenir notre existence et qui, nous refusant quelquefois le pain et la boisson, nous impose les mortelles rigueurs de la famine; cette terre nous aurait comblés, sans culture, de tous ses dons plantu-

(1) Psal. VIII, 6.

reux et nous eussions vu pousser, croître, se dorer et mûrir les blés et les avoines, sans le moindre mélange d'ivraie, comme poussent aujourd'hui dans les terres stériles, les mauvaises herbes, les ajoncs épineux, l'ortie et la sauvage bruyère. Cette foudre terrible, qui embrase l'air d'une livide lueur, déchire la nue, tombe avec un horrible fracas, portant la terreur dans nos cœurs, la destruction, l'incendie, la ruine dans nos demeures et nous tue à l'improviste ; la foudre eût été accueillie par l'innocente progéniture d'Adam innocent avec cette joie qui vous fait applaudir, ô Romains, aux magnifiques feux d'artifice de vos fêtes publiques et à la majestueuse splendeur de leur éblouissant bouquet final. — Que dirai-je encore ? La mort elle-même, cette mort qui nous attriste tant avec ses douleurs, ses affres, ses agonies et la hideuse corruption qui la suit, eût été inconnue à l'homme, que Dieu, dans sa bonté avait créé « inexterminable » comme dit le livre de la Sagesse : *Creavit hominem inexterminabilem* (1). Mais, hélas ! le péché originel a changé la scène !... Ce que l'homme est devenu après la faute, et en punition de cette faute, personne ne l'ignore, si ce n'est celui qui a perdu jusqu'au sentiment de ses propres maux !

Or, savez-vous, mes frères, où se sont incarnées et la détestable nature de la faute, et la nature lamentable de la peine qu'elle a méritée ? Je vais vous le dire. — La prééminence royale accordée à l'homme constitué souverain de toutes les créatures et leur maître absolu, avait pour condition unique que l'homme resterait, par une servitude volontaire, soumis à Dieu. Ayant brisé ce lien de suave dépendance, il a été très-naturel et très-juste que l'homme devînt dépendant de toutes les créatures et qu'il leur fût assujéti : aux brutes, qui le harcellent, l'assailent et parfois le déchirent et le dévorent, ou l'empoisonnent : à la terre, qui épuise ses forces et trahit ses espérances : à la foudre, qui, si elle ne tue pas toujours, l'épouvante souvent : à la mort, qui commence à l'attaquer au berceau et qui ne le quitte qu'après l'avoir poussé dans la tombe. Toutes les vanteries fanfaronnes, toutes les stupidités orgueilleuses au sujet de l'empire acquis sur la nature dans notre siècle, ne sont que des bourdes de charlatans. Cet empire si vanté sur la nature se réduit à peine à l'atténuation bien minime et obtenue dans quelques cas bien rares du désastreux effet de ses forces

(1) Sapiens., II, 23.

exorbitantes. Pour le reste, je ne sache pas qu'on ait trouvé jusqu'ici une machine à vapeur assez puissante pour arrêter les éruptions du Vésuve, ou des tremblements de terre aussi terribles que ceux de Melfi et de Noircia ; il ne paraît pas trop, non plus, que ceux qui tiennent furieusement à la vie, nourrissent un bien grand espoir d'arriver un jour à découvrir quelque nouvel appareil électrique qui ressuscite les morts, ou qui empêche, tout au moins, les vivants de mourir.

Cette triste condition d'indépendance et d'asservissement à l'univers sensible, se montra dans toute sa force à l'époque du paganisme, lorsque le genre humain fut séparé de Dieu et abandonné à lui-même. Dans cette condition, non-seulement la gentilité ignore l'homme ; mais elle ignore radicalement l'univers ; et, sous son empire, le genre humain, entièrement mis hors d'équilibre dans le monde, fut dominé par les éléments de ce même monde, comme le dit saint Paul, lorsqu'il eut dû les dominer : *Sub elementis mundi eramus servientes* (1).

Je dois vous parler aujourd'hui de ce malheureux effet de la séparation de l'homme et de Dieu, qui est le deuxième : ce sujet, je l'espère, vous sera d'une utilité pratique plus féconde qu'on ne le croirait, peut-être, au premier aspect.

Je commence.

1. L'indépendance ! — Voilà, chers messieurs, le grand mot qui fait tourner, de nos jours, toutes les têtes, et qui a agité les poitrines humaines de notre race mortelle presque tout entière, pendant soixante siècles. Dieu, il est vrai, nous avait donné toute l'indépendance qui était compatible avec notre nature, dont le libre arbitre peut s'exercer autant que le permettent les limites du juste et de l'honnête. Mais vouloir que l'homme, partie de l'univers, soit indépendant de l'ordre prescrit par le Créateur à cet univers, c'est vouloir détruire l'essence et la pensée de l'ordre et de la part qui est due à chaque chose. Autant vaudrait soutenir, par exemple, que dans la fabrication d'une montre, un pivot, un rouage, un ressort peuvent fonctionner tout seuls, d'une façon indépendante du mécanisme entier de la montre et même de l'intention et de la volonté de l'horloger qui l'a confectionnée. Il en est de même dans l'univers, dans la société publique, dans la famille : la créature

(1) Galat., IV, 3.

humaine étant individuellement une partie de ces différents ensembles, doit nécessairement avoir une action propre et exercer des fonctions particulières qui s'harmonisent avec les fonctions et l'action des autres parties, afin de tendre collectivement au but fixé à ce grand tout par son Auteur éternel. Comment voudriez-vous donc donner à une faible partie l'indépendance absolue de se soustraire aux immuables dispositions de Celui qui a constitué ce Tout et qui a fait de la nature humaine une part constitutive, effectuée dans les individus et réunie en liaison de société civile, ou en famille? L'homme, partie de l'univers, ne pouvant pas être indépendant de l'ordre de l'univers, ne peut pas, non plus, l'être de la loi qui, en définitive, n'est autre chose, comme le dit saint Thomas, que l'ordre de la raison : *Ordinatio rationis* (1). Nous avons emprunté cette pensée si noble dans notre langage chrétien ; car , pour nous , *ordre* et *ordonner*, signifient *prescription*, *commandement* ; *commander*, *prescrire* : je ne pense pas que ce synonyme se rencontre dans aucune des langues anciennes.

De toutes ces choses, le monde païen ne connut et, peut-être, ne put-il jamais rien connaître ! L'universalité des choses était un livre fermé à ses yeux, ou tout au moins un livre indéchiffrable dont l'*alpha* et l'*omega* lui étaient également inconnus ; Dieu et l'homme ; principe et fin ; extrêmes entre lesquels s'étend l'univers, démonstration externe de Dieu par laquelle il voulut se manifester à l'homme ; échelle à l'aide de laquelle l'homme s'élève vers Dieu. La science ancienne n'entendit rien à cette merveilleuse harmonie ; elle n'en soupçonna absolument rien. Minutius Felix l'a dit : *Quod ipsum* (la condition de la créature raisonnable dans l'univers) *explorare et eruere sine universitatis inquisitione non possunt ; quum ita cohærentia, connexa, concatenata sint, ut nisi divinitatis rationem diligenter excusseris, nescius humanitatem* (2). Pensez donc si et comment on aurait pu *examiner exactement la raison de la divinité*, lorsqu'on ne savait même pas qu'il existât une divinité ! L'homme païen réduit à ces points extrêmes, ayant perdu, n'ayant même jamais tenu le bout de cet écheveau, embrouillé qu'était pour lui, l'univers et sa propre nature, son *soi* intérieur et ce qui était en dehors de son *soi*, il se resserra, se replia, se roula, se pelotonna sur lui-même, pour ainsi dire, cherchant dans ses instincts, dans

(1) I. 2, q. 64, a. 1.

(2) OCTAV., XVII.

ses penchants, dans sa raison, si vous voulez, le bien, le beau, le vrai ; croyant s'être rendu indépendant de toute chose, il se trouva, comme l'enfant prodigue dans le désert, condamné, dans la solitude, à chercher tout seul et seulement en lui, la dignité, la science, le bonheur et le reste.

C'était là, vraiment, méconnaître, renier son être, sa qualité de partie harmonique dans l'immense concert universel ; c'était se constituer comme seul but de l'univers qui, au besoin, eût pu s'immoler pour ce but unique ! L'homme païen ne recula pas devant ce perversissement monstrueux, parce que c'était là sa seule ressource, la seule issue qu'il eût laissée ouverte dans le ténébreux cahos dans lequel la faute héréditaire et, plus encore, ses propres fautes l'avaient plongé. Il méconnut donc et renia sa qualité de part dans l'ordre physique, se donnant sa propre satisfaction pour bien suprême, lui sacrifiant toute chose sensible, y compris tous ses semblables, et il ne douta pas un instant du droit qu'il se donnait d'exécuter le sacrifice. Ainsi, en supposant qu'il éprouverait quelque agrément à voir tous les hommes s'égorger et se massacrer entr'eux, pendant qu'il ferait ripaille et que la vue du sang s'élançant de leurs veines déchirées sur son infâme banquet, pût réjouir son regard hébété par l'ivresse ; pourquoi, lui, qui dégusta avec délices la murène engraisnée à force de sang humain... pourquoi se refuserait-il ce petit plaisir ? Les païens firent des actes analogues à celui-ci à la face du monde, sans qu'il se trouvât un seul sage assez sévère pour élever, au moins, un doute sur la légitimité de ces actes ! — L'homme païen méconnut sa qualité de part dans l'ordre moral et renia en pratique la loi qui, l'attachant par des liens sacrés aux autres êtres raisonnables, aurait pu réfréner ses appétits désordonnés ; ou plutôt, il ne prit de cette loi que ce qui pouvait servir ses intérêts, qui se réduisaient tous à l'assouvissement de ces mêmes appétits immodérés. Ainsi, en supposant par exemple qu'il vint au monde un fils estropié et difforme qui, lourde charge pour ses parents, ne pouvait rendre aucun service à sa patrie ; la Loi des douze tables, non-seulement donnait au père, avec toute la solennité du langage arcadien, la faculté de l'étrangler au berceau, mais lui en faisait un devoir, une obligation et lui recommandait de se dépêcher ! Oui, messieurs, c'était au père qu'un pareil ordre était donné ; quant aux mères, on le leur eût commandé inutilement : *Pater insignem ad deformitatem filium cito necato*. Eût-elle au

moins dit *puerum*, cette loi ? mais non ; *filium cito necato !* Enfin, l'homme païen méconnut et renia sa qualité de part dans l'ordre rationnel et repoussant tout ce que les anciennes traditions auraient pourtant pu lui transmettre de sûr, il voulut refaire la science de fond en comble avec sa cervelle ; et refusant de connaître la majesté de Dieu répandue dans l'univers qui l'entourait et que Dieu avait précisément apprêté pour la lui faire connaître, il alla chercher la divinité, dont il ne put oublier ni étouffer l'instinct dans son cœur ; il alla la chercher dans ses rêves et dans les rêves des autres, délirant de la sorte, plus que ne saurait le faire l'homme atteint d'une fièvre chaude ; et ce délire servit à obscurcir de plus en plus les âmes des ignorants et des orgueilleux, comme le dit explicitement saint Paul en parlant des prétendus savants de la gentilité : *Evanuerunt in cogitationibus suis et obscuratum est insipientis cor eorum* (1).

III. Vous croyez peut-être, messieurs, que le paganisme, en devenant ainsi étranger aux harmonies de l'univers et reniant toutes les lois dont la créature raisonnable est environnée, comme partie de cet univers, dans le triple ordre, physique, moral et rationnel, lois qui renferment respectivement le beau, le bon, le vrai de la nature ; vous croyez, dis-je, que l'homme païen parvint à son grand but d'indépendance ? Pas le moins du monde, messieurs, pas le moins du monde ! Ce fut précisément par cette voie-là qu'il tomba dans la servitude la plus abjecte, sous l'empire de tout ce qui était au-dessous de lui ! Oh ! mes bien chers frères, que je voudrais donc que la vérité que je vais vous dire se gravât profondément dans vos âmes ! Ce serait la médecine la plus efficace pour guérir radicalement la fièvre chaude de l'indépendance, qui est la maladie régnante de notre époque, maladie que j'avais d'abord jugée ne devoir être qu'une forte fièvre éphémère ; mais, hélas ! je m'aperçois que c'est, malheureusement, un mal chronique et presque incurable. Mon Dieu ! quel délire que celui-là ! La créature, indépendante du Créateur ? Mais ne voyez-vous pas qu'il y a contradiction dans les termes, comme si l'on venait vous dire qu'en géométrie, on va vous montrer un cercle carré, et qu'en arithmétique, 6 est égal à 4.

Créature (le mot le dit) signifie un être ou une substance

(1) Rom., I, 21.

quelconque, qui reçoit l'existence, non par sa propre force, mais parce qu'elle lui est communiquée par cet Être subsistant et absolu, qui est Dieu. Cette essence, donnée en participation à la créature, ne peut rester indépendante de son principe, pas plus que ne le pourrait, dans les airs, le rayon de lumière, dès que le corps lumineux en aurait disparu. Si le rayon restait dans les airs, il serait lui-même le corps lumineux, comme la créature serait l'être subsistant et absolu, qui est Dieu, si elle pouvait être et demeurer permanente et séparée de l'influence de son Créateur ; idée qui répugne manifestement. La créature se trouvant donc, dans son essence, dépendante du Créateur, on ne peut pas supposer qu'elle en soit indépendante dans son action, puisque l'action n'est, en substance, qu'une émanation de l'essence ou de l'être, comme la chaleur qui procède de l'action du feu est presque l'essence même du feu, diffuse dans les objets qui l'environnent ; et cela est si vrai, que celui qui aurait en lui l'essence du feu, aurait également l'action du feu, qui est la propriété de communiquer la chaleur. Donc, les créatures sont nécessairement, absolument, essentiellement dépendantes du Créateur ; et cette dépendance s'effectue et s'exerce par l'accomplissement des lois dont le Créateur lui-même les a entourées dans le triple ordre *physique, rationnel et moral*. Ces ordres diffèrent seulement entr'eux en ceci, que dans les deux premiers, le physique et le rationnel, les lois entraînent nécessité ; dans le dernier l'ordre moral, elles sont laissées au libre arbitre : on appelle fou l'homme qui veut se soustraire aux premières et on l'envoie aux petites-maisons, ou aux galères ; celui qui transgresse les autres, on l'appelle mauvais, et lorsqu'il fait grand tort à plusieurs, on le met, ou on devrait le mettre en prison. Il est toujours déraisonnable, répugnant, impossible que la créature soit indépendante de ces lois : celui qui cherche le contentement et le bonheur dans la faute, ce qui veut dire, qu'il cherche à se perfectionner en renversant les lois que le Créateur a établies pour son perfectionnement ; celui-là est aussi raisonnable que celui qui voudrait réchauffer avec de la glace et refroidir avec du feu, comme celui qui soutiendrait qu'un carré est rond et que deux et deux font cinq. Dans des cas semblables, la déraison saute aux yeux, parce qu'il s'agit de lois physiques et rationnelles, qui imposent l'assentiment ; mais lorsqu'il est question de lois morales, abandonnées au libre arbitre, celles-ci ne sont pas moins imposantes que les autres ; l'homme, qui est libre

de les violer, a autant de mérite en les respectant, qu'il est blâmable de les enfreindre.

Si l'on considère cette indépendance, naturelle et nécessaire pour la créature, au point de vue du Créateur, elle devient une vraie soumission de sujet envers son souverain ; car la créature étant une œuvre de Dieu, Dieu doit avoir sur elle une autorité proportionnée à l'essence supérieure qu'il a daigné lui conférer. Je ne sais pas si vous y avez jamais réfléchi, mais l'observation est toute simple : il est si naturel que celui qui a fait une chose ait de préférence un droit de possession sur la chose qu'il a faite, que du mot *auteur* est venu tout naturellement son dérivé, *autorité* : *auctoritas ab auctore*. Si vous portez votre pensée sur toutes les sortes d'autorités qui vous sont connues, vous n'en trouvez aucune qui ne soit précédée ou suivie d'une façon quelconque d'auteur : le père est l'auteur de la vie de ses enfants ; le prince est l'auteur de l'unité civile dans la société ; le maître de la science forme l'élève ; le statuaire crée la statue et donne la vie au bloc de marbre ; le maître fait vivre ses serviteurs, ses domestiques, ses *familiers* (comme on les appelle chrétiennement) ; ainsi de suite, dans cent autres modes d'autorité, où, partout, il n'y a d'autorité qu'avec une espèce d'auteur qui en soit le principe. Pourquoi donc n'en serait-il pas ainsi à l'égard de Dieu envers ses créatures ? La seule différence qu'il y ait entre les autorités humaines et la divine autorité, se trouve en ce que les autorités humaines sont toujours fragiles, bornées, secondaires, ainsi que le comporte l'essence que les hommes peuvent communiquer aux êtres ou aux choses, tandis que l'autorité divine est complète et sublime, comme l'essence qu'elle transmet. Pénétrez-vous bien, je vous en prie, de cette pensée. Tout opérateur, non-seulement humain, mais créé, donne bien un *être*, mais il ne donne pas l'*être* ; son action suppose toujours un objet préexistant qui reçoit cette action et qui, par conséquent, doit *être* déjà. Ainsi : le prince suppose le peuple ; le maître, l'écoulier ; le statuaire, le marbre ; ainsi du reste, dans les œuvres du génie elles-mêmes, où la dénomination d'auteur est donnée par antonomase, et sur lesquelles l'*autorité* est fort grande, il y a beaucoup de chose à supposer qui ne dépendent pas de l'auteur ; par exemple, les principes rationnels, les choses extérieures d'où proviennent les simulacres, les soutiens matériels sans lesquels les œuvres du génie n'ont ni vie, ni essence dans le monde et ne sauraient être des objets d'autorité ou de domi-

nation. Dieu seul donne, non-seulement un *être*, mais l'*être*; il donne l'être primitif, l'être avant lequel il n'y avait rien absolument. C'est de lui seul qu'on peut dire, qu'il créa du néant, *ex nihilo*, non comme d'une matière préexistante, mais comme d'un terme tout à fait négatif. Donc, Dieu seul a une pleine autorité sur les œuvres de ses mains, une autorité vraie, entière, absolue, comme celui qui en est l'auteur absolu, entier, vrai, complet. Après cela, ne nous semble-t-il pas que j'aie raison de m'écrier encore une fois : Mon Dieu ! quel est donc ce délire ? La créature, indépendante du Créateur ? Lorsque l'idée même de créature comporte dépendance, et que celle de Créateur est la seule idée qui puisse fonder une autorité pleine et absolue ?

IV. Pardonnez-moi, chers auditeurs, je vous prie, si, entraîné peut-être par la gravité du sujet, je me suis laissé aller à une trop longue digression. Mais j'ai voulu vous parler de ces choses avec quelque étendue et avec un peu de soin, parce que, une fois ce point de notre dépendance de Dieu bien fixé, toutes les autres légitimes dépendances qui dérivent, pour nous chrétiens, de la dépendance divine, sont assurées ; et principalement, les deux qui sont les plus évidentes : je veux dire, celle du père dans la famille, celle du souverain dans la société. J'ai aussi voulu éclaircir ce point, parce que, comme je vous l'ai indiqué plus loin, cette affaire de l'indépendance est un terrible fléau de notre temps et n'est pas l'un des moindres moyens dont la société moderne fasse usage pour rétrograder malheureusement vers les idées du paganisme. Ramenant mon discours à ce point, je dis, en poursuivant, que l'homme païen, refusant de se reconnaître comme partie de l'univers, dans l'ordre physique, par l'infortune du vrai beau, dans l'ordre moral, par la perte du vrai bien et dans l'ordre rationnel, en se privant de la vérité vraie ; cette répudiation, dis-je, cette concentration en lui-même, loin de lui donner l'indépendance, fit d'une dépendance naturelle une dépendance hors nature et de spontanée qu'elle pouvait être, elle devint violente ; elle était digne et filiale, elle devint tyrannique, abjecte, servile.

C'est une loi constante de la Providence, attestée par l'histoire de tous les temps et de tous les lieux, que quiconque se refuse à une soumission juste et légitimement due, se trouve soumis, pour sa peine, à un pouvoir arbitraire, illégitime, violent. Vous pourrez trouver des applications très-fréquentes de cette loi dans des écrits

historiques, tant anciens que modernes, en commençant par Cham qui, pour avoir méprisé l'autorité paternelle, s'entendit déclarer qu'il deviendrait serf; et il est à remarquer que le mot *serf* fut employé, dans cette circonstance, pour la première fois; ce mot ne se rencontre pas avant cette époque dans le Pentateuque, qui est le plus ancien de tous les livres. Dans l'ordre domestique, nous voyons l'application de cette même loi du talion dans le jeune écervelé qui, à la première quasi-apparition du presque invisible duvet qui nuance à peine le bord de sa lèvre supérieure, se croit en droit de ne plus écouter les ordres paternels et de ne tenir aucun compte des affectueuses remontrances de sa mère, et qui devient le jouet et la victime de quelques misérables compagnons de débauche plus pervers que lui, piliers du café ou du tripot où il en a fait la triste connaissance et dont il ne sait pas même les noms.....

En vertu donc, de cette loi, le paganisme, qui s'était séparé de Dieu, avait eu la prétention de se rendre indépendant de tout lien et de ne s'asservir à personne; il fut condamné à dépendre de toute chose, à servir toute chose, excepté ce Dieu grand et bon qui avait seul tous les titres à l'obéissance et à la dépendance de l'homme. Cette assertion, je le sais, vous semblera étrange et peu croyable, mes très-chers frères, grâce aux hyperboles excessives qu'on a mises à l'ordre du jour, à propos de la sagesse et de la grandeur païennes; mais que voulez-vous que j'y fasse? Est-ce ma faute, à moi, si à force de caqueter à tort et à travers, on en est arrivé à rendre le vrai invraisemblable, et, ce qui est bien plus malheureux, à faire prendre pour vrai et certain ce qui est faux, trompeur et méprisable?

Mais, dans l'espèce, ce qui est on ne peut plus vrai, est : que la société païenne, au milieu de toutes ses vaniteuses fumées de liberté et d'indépendance, ne fut qu'un ramassis d'esclaves stupides, un rassemblement de lâches mercenaires qui, du premier jusqu'au dernier, révéraient, vénéraient, le front courbé dans la fange, adoraient toute chose, animée ou sans âme, à compter du soleil, y compris les bœufs, les loups, les chiens, les escarbots; et vous me direz, je vous prie, dans laquelle de ces espèces animalesques on pourra classer certains monstres d'empereurs que le Sénat, dans la conscience de sa libre indépendance, plaçait au rang des dieux; mais que les loups, les chiens et les escarbots eussent repoussés avec dégoût de leur société, s'ils avaient eu une ombre de jugement? Ces malheureux païens révéraient, vénéraient, ado-

raient toutes les passions et tous leurs vices ; la frénésie de l'orgueil, la fureur de la vengeance, les abominations de la luxure ; toutes les fantaisies des poètes ; Jupiter Tonnant, qui enlève un jeune garçon pour se désennuyer dans ses moments de loisirs olympiens, puis, la déesse *Cloacina* ou Cloaque, ce qui est plus français, qui présidait à la propreté des maisons et des rues, sans dispenser, toutefois, les ménagères et les boueux de balayer les unes et les autres. Je le répète, parce que c'est un point très-essentiel : ces pauvres païens révéraient, servaient, adoraient tout, à l'exception de celui qui avait seul le droit d'être révééré, servi, adoré, comme le fait observer Lactance, qui ne pouvait se défendre d'en être étonné : *Admirari soleo majestatem Dei singularis in tantam venisse oblivionem, ut quæ sola coli debeat sola potissimum negligatur* (1).

Je crois qu'Isaïe ne visait qu'à cette servitude si abjecte, si universelle dans laquelle gémissait le genre humain avant Jésus-Christ lorsqu'il exalta, dans la promesse du Messie, non-seulement la Lumière qui viendrait éclairer les intelligences, mais encore la main qui briserait les entraves de ces tristes enchaînés et ferait sortir les captifs de leurs prisons et de leurs cachots : *Dedi te* (dit le Seigneur à Jésus par la bouche de son prophète) ; *dedi te in lucem gentium, ut aperires oculos cæcorum, ut educeres de conclusione vinculum, de domo carceris sedentium in tenebris* (2).

Oui, messieurs ! il n'y a pas de quoi s'en étonner ! Voilà ce qu'était le monde païen avant le Rédempteur : un immense cachot, une géole sombre et démesurée, qui n'avait pour limites que les bornes de la terre ; et, sauf quelques exceptions excessivement rares, des esclaves, des prisonniers, des captifs. Entre esclaves et captifs, il n'y avait de différence que l'orgueil énorme de quelques-uns qui, en devenant fous, se croyaient libres, parce qu'ils appartenaient à l'ordre équestre et qu'on les appelait sénateurs, consuls, rois, empereurs ; mais qui n'en étaient pas moins esclaves, et plus encore que les autres, car ils s'abandonnaient davantage à toutes les horribles passions dont ils étaient tyranniquement dominés.

Si vous aviez le désir de connaître toute l'étendue de cette servitude, je vous la partagerai en trois articles principaux, qui seront les sujets d'autant de discours consécutifs. En général, le paganisme fut l'esclave de la force ; il ne connut d'autre moteur que la force

(1) *Div. inst.*, II, 4.(2) *ISA.*, LIX, 6.

et sur elle seule il bâtit le triste et misérable édifice de sa fausse grandeur. Il fut l'esclave des *forces naturelles* : ce fut son esclavage le plus excusable ; il fut l'esclave des *forces sensuelles* : ce fut l'esclavage le plus ignominieux ; il fut l'esclave des *forces sociales* : ce fut l'esclavage le plus lâche ; toujours esclave, et toujours esclave de la force. Nous dirons quelque chose de chacune de ces trois servitudes ces jours prochains, sans négliger les plaidoyers des avocats passionnés des Thémistocle, des Mutius, des chastes Lucreces ou des Catons d'Utique. Je passerai, pour l'instant, du paganisme ancien, mort et enterré, au paganisme nouveau, bien vivant et ressuscité, afin d'ajouter quelque observation pratique, par ce moyen aussi, à mon exposé.

L'application pratique s'offre spontanément à moi, et fort à propos, dans cet esprit d'indépendance qui a pénétré jusqu'à la moelle dans la société moderne, qui en a envahi toutes les inclinations, qui en domine tous les penchants et qui sort, j'oserais dire, par tous ses pores. Cet esprit d'indépendance, sous la fallacieuse apparence de liberté, nous fait repousser le joug si doux de Jésus-Christ (qui nous a pourtant émancipés de l'antique servitude), et nous égare dans les sentiers d'un naturalisme qui peut nous plonger, comme jadis les païens, dans les abîmes de l'esclavage le plus complet. Et ne voit-on point, à chaque pas, les effets de cet esprit d'indépendance dont l'air que nous respirons est presque infecté ? Hélas ! j'en vois les indices mêmes dans des familles chrétiennes et de bonnes mœurs, où l'on pratique désormais l'axiome qu'on ne doit exiger l'obéissance des enfants que pour les choses qui parlent clairement à leur raison et dont ils sont convaincus. Et n'est-ce plus la raison des parents qui doit naturellement suppléer à celle que leurs enfants n'ont pas encore ? Et lorsque le fils agit après avoir vu la raison de son action et s'en être persuadé, à qui obéit-il, si ce n'est à lui-même ; et quelle espèce d'égard a-t-il pour l'autorité de son père ? L'enfant n'est pas répréhensible, s'il cherche parfois à se convaincre de la raison d'un ordre paternel ; cette recherche peut servir quelquefois à rendre son obéissance plus douce, mais que cette persuasion préalable soit une condition expresse de son obéissance, c'est attaquer dans sa source le principe de l'autorité, qui ne s'appuie que sur le droit de celui qui commande et sur le devoir de celui qui obéit.

Mais il y a quelque chose de plus universel encore. Qu'on en-

freigne les lois de Dieu et, partant, celles de l'Eglise, ce n'est, malheureusement, pas nouveau dans le monde : mais que l'on veuille justifier cette infraction en disant que l'homme ne doit dépendre que de lui-même et ne doit tenir pour vrai que ce qui semble vrai à sa faible intelligence ; qu'on ne fasse d'autre distinction entre le bien et le mal que celle que nous dicte une conscience souvent trompée, malade et quelquefois même, déjà gangrénée!... qu'enfin, cette indépendance absolue de l'intelligence et de la volonté soit érigée en principe au-dessus duquel il n'y ait plus, pour nous, d'autre régulateur du vrai et du bien : tout cela est du nouveau pour un peuple de chrétiens ; c'est un privilège de notre siècle, privilège qui suffit pour nous le montrer chrétien à demi et à demi-païen, sans être tout à fait ni l'un ni l'autre. Mais, n'en portons-nous pas, néanmoins, la punition de l'esclavage, comme l'ont endurée les anciens peuples? Nous n'adorons pas les idoles d'or et d'argent des vieux païens, cela est vrai, peut-être ; mais nous nous courbons comme des esclaves sous le joug du respect humain, qui nous mène où nous ne voudrions pas aller ; nous sommes esclaves de la pensée et du langage tout modernes du journalisme, nouveau tyran qui nous empêche parfois de suivre et d'écouter la pensée et le langage de l'Eglise ; nous sommes esclaves de passions honteuses, que nous caressons par des sophismes auxquels nous ne croyons pas, et nous sacrifions à ces passions notre argent, notre santé, notre dignité, notre vie temporelle... et Dieu veuille que nous ne leur sacrifions aussi notre éternité ! Nous sommes aussi les esclaves d'une idole toute païenne : la *patrie*, comme la façonnent les fanatiques et les incrédules ; idole qui apporta au monde tant de hontes et tant de douleurs, et qui a coûté tant de larmes et tant de sang !

O mes chers frères, croyez-le bien ! L'indépendance absolue des créatures est un rêve ! Nous, êtres raisonnables, nous avons le choix entre la dépendance légitime et la dépendance illégitime ; la dépendance filiale et la dépendance servile ; la dépendance volontaire et la dépendance forcée, en un mot, entre la dépendance de Dieu et celle des créatures. La première est celle du chrétien ; l'autre fut celle des païens et sera celle aussi des chrétiens paganisants. Dans l'Épiphanie, le Christ fit passer les nations du paganisme au christianisme, et donna, dans ce mystère, l'exemple de la plus humble, de la plus entière dépendance, comme il donna

l'exemple de la récompense que Dieu accordera à cette noble vertu !

V. Voyez, mes chers auditeurs, quelle coïncidence toute particulière et qu'on pourrait appeler casuelle, si nous ne savions que rien n'échappe à la divine Providence et qu'elle a tout ordonné avec cet amour tout spécial que le Verbe incarné montra par sa vie terrestre. La Vierge bénie met au monde son divin Fruit loin de sa demeure natale, sur une terre étrangère pour elle et inhospitalière, au milieu de toutes les privations de la pauvreté, la nuit, pendant l'hiver, exposée aux intempéries contre lesquelles l'humble étable où elle se trouve avec son cher Nouveau-Né est un bien faible abri. Pourquoi donc tout cela ? Parce qu'elle et son chaste époux voulurent obéir aux ordres d'Auguste, qui exigeait que tous ses sujets se rendissent dans leurs foyers pour s'y soumettre à la loi du recensement, *ut describeretur universus orbis* (1). Mais, grand Dieu ! quelle humiliation pour votre Fils unique ? Comment nos faibles esprits ne seraient-ils pas émerveillés d'un fait qui dût remplir d'étonnement les intelligences célestes ? Il est donc vrai que pour obéir aux caprices d'un despote orgueilleux, Marie, le lis immaculé, dut s'exposer à tous les désagréments, à toutes les souffrances, ainsi que cette Fleur de Nazareth, qui fut le Christ, dès sa première entrée dans le monde ? Par combien de justes raisons le saint couple n'aurait-il pas pu se croire dispensé d'obtempérer à une injonction qui avait un caractère inconvenant pour la dignité souveraine du Roi des rois, que la Vierge sainte portait dans son sein ?

Mais à quoi bon nous étendre sur ce point ? Tout notre argument se fonde sur cette obéissance de Marie, de Joseph et de Jésus aux ordres de César ; et ils obéissaient au Père céleste, dont ils reconnaissaient et respectaient le commandement amoureux, dans les prescriptions de César. Voilà tout le grand secret de la dignité auguste acquise à la soumission, à la dépendance, à l'obéissance du chrétien ! Elle demeure dans le nouveau et sublime motif que le christianisme nous a révélé. Ne croyez pas, au moins, que ce soit-là peu de chose ! Bien au contraire, mes frères ! Dans les actions morales le motif est tout : il n'est pas nécessaire d'être théologien, pour comprendre qu'une largesse pécuniaire, qui est une insigne charité venant d'une âme compatissante, devient une

(1) Luc, II, 4.

infâme séduction, si elle émane d'un homme vicieux et corrompu, et le prix d'un assassinat, faite par un meurtrier. Le motif change substantiellement l'action. La soumission chrétienne, dérivant d'un acte si sublime, acquiert donc elle-même un degré de sublimité tellement éminent qu'ayant eu pour exemple l'Homme-Dieu, elle aura pour récompense le paradis.

Dieu a ordonné peut-être, comme le fait observer saint Jean Chrysostôme (1), que les trois Mages se prosternassent devant cet enfant qui était né si pauvrement pour obéir en apparence aux ordres d'un prince orgueilleux, et qu'ils lui offrissent humblement leurs dons mystérieux et leurs suppliques. Dieu l'a ordonné, disons-nous, pour nous révéler cette dignité souveraine, et pour nous donner un gage de sa céleste récompense. Apprenez donc, ô chrétiens, quelle gloire vous sera réservée, si vous savez obéir à vos supérieurs ; obéir en chrétiens, c'est-à-dire avec la noble pensée d'obéir à Dieu seul, dont toute juste autorité prend sa source. Alors, fussiez-vous pauvres, ignorants, méprisés, cette sublime obéissance seule vous donnera tant de gloire, que vous en auriez portant sur vos têtes la couronne des rois.... Mais non dans ce monde, oh ! non pas !... Les chrétiens respectent, mais n'envient point les grandeurs ; ils les craignent plutôt ! mais dans l'autre, assurément, dans cet autre monde où pour prix de la victoire que vous aurez remportée sur cet esprit dominateur, Jésus-Christ vous fera asseoir auprès de lui sur son propre trône. *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo* (2).

(1) Homil. VII, in Matth.

(2) Apoc., III, 21.

(*Pour être continué.*)

LE PAGANISME ANCIEN
ET LE PAGANISME MODERNE

DISCOURS PAR LE R. P. CURCI.

Traduction de la *Civiltà Cattolica*.

(SUITE ET FIN.)

V

Le spectacle de la nature subjuguait le paganisme, au lieu de lui en révéler l'Auteur. Culte voué par les païens aux forces de la nature : ridicule abjection de ce culte. Jésus-Christ ramène l'homme vers la nature sensible. Amour et, aussi, culte du chrétien pour cette nature : ce culte en domine les séductions, en accepte les douleurs, parce qu'il les comprend ; il dompte la mort.

I. L'étrange insouciance avec laquelle nous, mortels, nous nous promenons à travers un monde exubérant de forces, orné de beautés, sans daigner, je ne dirai pas les admirer, mais seulement y jeter un simple regard ; cette insouciance, on ne saurait trop l'attribuer qu'à une longue habitude, qui ôte tout prestige aux choses les plus rares, les plus surprenantes. Mais je m'arrête à penser à part moi que si, tout à coup, un homme sain, adulte, jouissant de la plénitude de toutes ses facultés, sortait de dessous terre comme par enchantement, ou tombât des nues ; et que cet homme pût embrasser l'univers d'un regard... Oh ! combien, au spectacle imprévu de tant de prodiges d'ordre, de vigueur et de beauté, combien il serait ravi, hors de lui, en extase d'admiration stupéfiante ! Voir cette terre habillée de céréales, empanachée d'arbres et d'arbustes fruitiers, ornée de fleurs ; qui soutient tant d'existences, pourvoit à

tant de besoins, nous fournit tant de jouissances et tant de richesses, renfermant dans son sein des pierres rares, des métaux précieux, d'éblouissants joyaux ! Compter cette famille innombrable et variée d'animaux dont les uns vigoureux et patients, sont nos serviteurs ; les autres, délicats et savoureux, font notre nourriture ; d'autres encore, éclatants de beautés et chantres sublimes et harmonieux, charment nos yeux et notre ouïe ! Admirer ces eaux, là réunies en immenses et tempétueux océans et contenues dans la limite que le doigt de Dieu leur imposa ; ici, resserrées en fleuves majestueux qui favorisent le commerce des nations les plus éloignées les unes des autres ; ailleurs, coulant en ruisseaux limpides ; descendant le long des pentes verdoyantes des collines ; qui viennent arroser les plaines fécondes ; puis, raréfiées en vapeur et soutenues dans l'humide atmosphère, se condensent en pluie, se durcissent en grêlons, se floconnent en neige éblouissante de blancheur... S'extasier devant ce ciel, splendide pavillon qui s'étend sur nos têtes, beau de l'éclat brillant, de la chaleur du jour ; plus beau peut-être encore, lorsque, dans sa conquête, la nuit vient, plus modeste, y régner à son tour : alors, dans cette mer d'azur sombre et tranquille, la lune au teint d'opale, aux doux rayons d'argent, d'un pas silencieux parcourt le firmament, semant dans l'infini les astres mille à mille, spectacle inoui, et, surtout, inimitable !...

Or, qui croira jamais, qu'au milieu d'une nature si admirablement splendide et féconde, l'homme, créé pour en être le roi, étant abandonné à lui-même, bien loin d'en devenir l'appréciateur, l'admirateur intelligent, en est resté le stupide spectateur, en est devenu l'esclave timide, l'adorateur abject et superstitieux ? Eh bien ; telle fut, en vérité, la condition lamentable de l'homme païen, dans ses rapports avec l'univers sensible. En se séparant de Dieu, en s'ignorant lui-même, il ne voulut pas connaître la nature sensible, qui avait été constituée précisément pour servir de degré, de voie intermédiaire entre Dieu et l'homme, ces deux termes également obscurs et inconnus pour lui. Partant, l'universalité des choses extérieures demeurant lettres-closes pour le Paganisme, il ne sut rien y lire de ce que le Créateur y avait écrit : trouvant la nature séduisante, il se laissa séduire ; la voyant inexplicable, il l'appela *fatale* ; la rencontrant despotique, il se prosterna pour l'adorer, brûlant de l'encens et offrant des sacrifices devant des objets et des forces naturelles, qui auraient dû le servir,

lui, leur seigneur et leur roi ! Quant à moi, je crois que les créatures privées de sentiment ont dû, elles-mêmes, rougir, gémir et frémir à leur manière de ce renversement monstrueux : peut-être pourra-t-on interpréter dans ce sens ces motifs si profonds de saint Paul aux Romains, lorsqu'il leur dit qu'il savait que la créature gémit et souffrit jusqu'à la venue du Christ, pour enfanter enfin cette connaissance du Créateur pour l'enfantement de laquelle cette même créature avait été préparée : *Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc* (1). Voici justement, mes chers frères, ce que je me propose de vous démontrer aujourd'hui ; c'est-à-dire : comment le Paganisme se fit l'esclave de la nature : comment Jésus-Christ nous en rendit, en quelque sorte, la domination, nous mettant à même, par sa grâce, d'en éviter les séductions, d'en supporter les peines avec résignation et même, de triompher de la mort. Je commence.

II. Beaucoup de gens mal avisés pourraient croire qu'il ne faut, pour dominer la nature sensible et corporelle, que nous en servir pour nos propres besoins ; nous nourrissant du règne végétal, du règne animal, respirant l'air, nous rafraîchissant et nous désaltérant avec l'eau, nous réchauffant au moyen du feu. Les brutes s'en servent-elles aussi de cette façon là ; et l'on ne dit pas pour cela, que les brutes dominant la nature corporelle. Si nous en obtenons des services et des profits beaucoup plus considérables que les animaux, c'est qu'en nous servant de cette nature, nous employons notre intelligence, notre entendement : cela signifie que nous sommes, par notre nature, quelque chose de plus que les choses privées de sens et de raison ; mais cela ne nous confère aucune perfection morale, aucune prééminence sur elles.

Donc, pour nous trouver, dans cette nature sensible, avec la dignité propre à l'homme et avec l'indépendance des choses qui sont si fort au-dessous de nous, il faut d'abord supposer : que nous les connaissons pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire, qu'elles proviennent du Suprême auteur de l'univers : en second lieu, que nous savons pourquoi ces choses sont, à quelle fin proche et immédiate elles ont été faites ; et que non-seulement nous le savons de telle chose ou de telle autre, science à laquelle les naturalistes atteignent souvent ; mais que nous le savons de tout l'ensemble de

(1) Rom., VIII, 22.

cette grande et surprenante machine qui se nomme l'univers. Cette double connaissance du *qu'est-ce* et du *pourquoi est-ce*, appartient si particulièrement à notre nature rationnelle et intellectuelle, qu'elle est, peut-être, le premier désir qui naît dans les jeunes âmes, avec les premières lueurs de la raison.

Et vous, ô parents, qui assistez sans vous en apercevoir au développement successif de la raison, qui grandit de jour en jour dans les chères petites âmes de vos enfants bien-aimés, vous avez pu le remarquer cent fois dans les questions qu'ils ne cessent de vous adresser à ce sujet, en tout temps, en tout lieu, au moindre objet nouveau, qui frappe leurs regards, ou dont le son parvient à leurs oreilles : alors, s'accrochant à votre bras, secouant la basque de votre habit, ils vous demandent avec insistance :

— Papa, maman, qu'est-ce que cela?... Pourquoi ceci?...

Si vous y faites bien attention, vous vous apercevrez que cette demande : *pourquoi ceci?* vient quelque temps après l'autre : *qu'est-ce que cela?* car le *pourquoi* de la seconde est postérieur à l'idée d'être de la première demande.

Après avoir su ce *qu'est* une chose et *pourquoi* est-elle, après avoir su qu'elle *est* une créature de Dieu, et que tout a été disposé par Lui *pour* notre utilité, nous avons bientôt la conscience de notre dignité, nous éprouvons le sentiment de notre très-grande prééminence sur toute la nature corporelle, dont nous sentons que nous sommes le but et les fins. Ignorez-vous peut-être, que l'objet pour lequel on fait une chose est beaucoup plus digne que la chose que l'on fait, comme votre enfant est plus digne que sa petite blouse et que le hochet, que vous lui avez acheté pour ses étrennes? Les créatures privées de raison, elles-mêmes, incapables de connaître Dieu, sont, à leur manière, comme le dit saint Augustin avec une grande profondeur, contentes et joyeuses de nous le révéler par leur beauté, de nous le faire connaître, de nous le faire aimer : *Cum noscere non possint, quasi innotescere velle videntur* (1). Or, dans cette économie, toutes les forces de la nature n'étant que les ministres de Dieu, quel que soit l'avantage, je dirai aussi quels que soient les inconvénients ou les préjudices qu'elles nous occasionnent, tout doit être considéré comme nous venant de Dieu lui-même. Je vous démontrerai tout à l'heure combien de dignité,

(1) August., *Conf.*, XI.

quelle paix, que de contentement éprouve le chrétien qui connaît et qui comprend la nature de cette manière. Pour l'instant, il me faut revenir au paganisme ancien qui, ne connaissant pas les créatures sous ce point de vue, subit des effets tout opposés à ceux qu'éprouvent les chrétiens.

Dans ces temps d'aveuglement universel, l'homme se considérant jeté sur cette terre-au hasard, sans savoir par qui, ni pourquoi, se voyait abandonné aux caprices de la folle fortune ou de la destinée aveugle, ce qui est la même chose. Toute la nature sensible était muette et misérable ; il ne sentait que le besoin des choses extérieures, la dépendance absolue qu'elles lui imposaient et, ne trouvant aucun abri contre les forces impérieuses de ces choses, il se voyait souvent leur victime et leur jouet, sans trouver moyen d'en atténuer les effets, ni même d'en connaître les causes. Nous, qui sommes nés dans la foi ; nous, qui sommes élevés et qui avons grandi dans le christianisme, nous ne pouvons jamais nous dépouiller entièrement des principes que nous avons sucés avec le lait de nos mères : nous ne saurions donc nous faire une juste idée de ce que devait être un homme, de ce qu'était une société, marchant à tâtons dans de semblables ténèbres. Des générations assaillies par tant de douleurs privées et publiques, opprimées par tant de maux naturels et artificiels, ayant sous les yeux une mort inévitable qu'elle ne savait ni ce qu'elle était, ni où elle menait et, en attendant, sans le moindre adoucissement dans ce monde ; sans une consolation, sans une espérance ; sans même une explication quelconque, absolument comme les damnés qui, *spem non habent* (1) ! Hélas ! hélas ! lorsque j'y pense, je me sens pris d'une si grande pitié et d'une telle reconnaissance que je ne saurais imaginer laquelle est plus grande, ou de ma compassion pour tant de millions de créatures humaines, passées tristes et mornes dans la vie ; ou de ma reconnaissance envers Jésus-Christ Rédempteur qui, par sa seule grâce, nous a sauvés de cette honteuse et misérable condition ! Et ici je joins à dessein à la qualification de *misérable* celle de *honteuse* : en effet ; qu'y a-t-il de plus avilissant pour un être doué d'intelligence, que de devenir le jouet et la victime des plus viles créatures, de forces aveugles, d'une inexorable fatalité ? *Fatalité* ! mot de mépris, dérivé de l'ancien *for, faris* ; parler ou dire ;

(1) Thessal., IV, 12.

justement parce que la Fatalité ne parlait jamais, et ne disait jamais rien !

Mais, l'ավիissement du genre humain parvint à son comble lorsque, abusant de l'idée de la divinité, qui germait confusément en lui, il l'appliqua, par un excès d'impénétrabilité, à ces mêmes créatures qui avaient été créées pour le servir et dont il fit autant de dieux, se prosternant devant eux avec bien plus de respect que beaucoup de chrétiens n'en auraient aujourd'hui pour la Croix et pour la très-sainte Eucharistie ! Et pourtant, ce fut là la plus excusable des idolâtries ; car elle faisait un Dieu de chaque objet dont l'homme avait peur ou besoin, comme l'a dit Minutius Félix : *Sacra facta sunt, quæ fuerunt assumpta solatia* (1). On adora le Soleil, source de chaleur et de lumière, dans Apollon ; dans Cérés, la moisson ; le feu, dans Vulcain ; dans Eole, le vent ; Bacchus représentait le vin ; ainsi des autres dieux sans nombre. On ne se contenta pas de faire des divinités de toutes les forces aveugles de la nature et des objets nécessaires ou effrayants ; de leur élever des temples et des autels ; de leur offrir des victimes en holocauste : on divinisa les actes les plus vulgaires de l'existence ; on en fit des idoles par milliers, en leur donnant les noms les plus étranges, de quoi embarrasser les antiquaires les plus érudits. Arnobe dit, sur la foi de Varron qui savait tout cela au bout du doigt, que la déesse Luperca et ses fêtes, les Lupercales, dérivait d'une louve qui avait planté là ses louveteaux, la coquine ! *Quod, abjectis infantibus, peperit Lupæ non mitis, Luperca est auctore appellata Varro* ; puis il parle « de Præstana, de Pandica ou Panda, de Pellona ; il y avait jusqu'au dieu ou génie Lateranus, qui présidait aux foyers des cheminées qui étaient construits en briques, appelés *lateres* en latin. Que dirais-je de la ridicule et lâche superstition des Augures et des Aruspices, dont nos enfants, pas plus hauts que mon genou, se moqueraient bel et bien, et qui était, pourtant, la quintessence de la science sacrée de ces grands hommes de l'antiquité païenne ? Oui, messieurs ; je ne vous conte pas des fables ! Les Fabius et les Camille ; les Scipion et les Cincinnatus ; les capitaines, les consuls, le sénat, l'armée et le peuple tremblaient de peur et suspendaient les délibérations et les batailles, si un oiseau volait de travers, si un cochon grognait mal à propos ; si dans les

(1) OCTAVIUS, cap. XX.

intestins d'un poulet, on trouvait un fœtus qui n'eût pas empêché votre cuisinier de vous en faire la plus délicieuse de toutes les fricassées ! La chose était tout à fait comme je vous le dis ; ni plus ni moins, en vérité : voilà à quelle lâche abjection, à quelle honteuse soumission pour la nature privée de raison, le paganisme en était venu ! Un de leurs sages aurait eu cent fois plus peur du dieu Caltharre ou de la déesse Fièvre, que le plus poltron des esclaves de la rigueur de son maître.

III. Jetant un regard sur la société chrétienne ; consultant vos pensées et vos moindres aspirations, vous pourrez comprendre comment la bienheureuse venue de Jésus-Christ rédempteur et sa doctrine céleste ont changé ce spectacle honteux et lamentable, en délivrant le genre humain de l'esclavage des « éléments du monde » en le replaçant au-dessus d'eux. Mais faites-y attention ; j'ai dit : « jetant un coup d'œil sur la société chrétienne. » La société, telle que l'Eglise l'a faite, non telle que voudraient la refaire nos novateurs humanitaires qui ont déjà fait un bon bout de cette mauvaise besogne. J'entends pour « vos pensées et vos moindres aspirations, » celles qu'une mère pieuse vous inspira et qu'un digne maître et une famille chrétienne ont développées et entretenues : non celles qui peuvent avoir été atrophiées par les discours des incrédules, les lectures semi-athées ! Or, si vous vous regardez vous-mêmes et cette société chrétienne, vous verrez quelle distance démesurée, quelle énorme différence il existe entre l'homme païen et l'homme chrétien dans leurs rapports avec les forces aveugles de la nature corporelle et sensible. C'est là pour le chrétien, une bien vaste empreinte de la divine bonté ; c'est un rayon éblouissant qui s'élançe du sein de ce lumineux océan de sa beauté ineffable ; et les forces, et les œuvres de la nature ne lui apparaissent plus que comme autant de bienfaits d'un Père affectueux qui l'aime et qui le pourvoit, non-seulement de l'utile et du nécessaire, mais aussi de l'agréable. Ainsi, dans le dogme de la création, non-seulement la révélation nous a-t-elle dévoilé la vérité fondamentale qui éclaire, purifie, féconde et coordonne en synthèse immense tout le chaos des consciences humaines ; mais elle nous a ouvert, dans la nature corporelle, une source intarissable de beautés et de jouissances qui, dans ce monde d'épreuves, sont un avant-goût des joies et des beautés célestes de la patrie.

Savez-vous pourquoi les chrétiens seuls comprennent bien la

créature ? parce qu'ils croient au Créateur ; et l'inappréciable variété des objets qui nous environnent s'embellissent, se parent, se raniment, pour ainsi dire, sous le reflet de cette lumière de la foi, et, dans leur langage, nous parlent des gloires de leur Auteur. Le poisson qui fend en silence le cristal liquide des flots ; le rossignol dont la cadence suspend le cours de nos sanglots : la fleur qui pare la verdure ; l'ombre sévère des forêts ; l'onde tranquille qui murmure ; les doux reflets de l'air d'azur : la teinte de l'aube rosée ; la couleur jaune du couchant ; l'arc d'or de la nue irisée, qui peint les sept notes du chant : tout ce qui vit dans la nature ; toute la beauté du monde ; dans sa langue tout bas murmure : Divinité ! Divinité ! Tout nous rappelle, nous indique, nous conduit vers le Dieu vainqueur, vers ce Dieu tout-puissant, unique, qui d'un souffle nous fit un cœur ! Quoi encore ? Cet air même qui est vide, qui nous enveloppe et que nous respirons, s'anime presque sous le regard d'un chrétien ; il se peuple d'intelligences distinctes et d'esprits angéliques, envoyés par Dieu pour nous servir et pour nous garder : chère pensée pour cette foule d'âmes croyantes, qui ne tracèrent presque jamais, dans leur art chrétien, un tableau de sainteté sans animer son ciel et sans l'égayer de ces adorables têtes d'anges, symbole expressif d'êtres dont toute la vie est un sentiment d'adoration perpétuelle : image sainte et fugitive de l'éternel *Hosannah!*

Vous voyez donc que, pour le chrétien, l'amour, et, dites-le sans scrupule, le culte de la nature sont le culte et l'amour de Dieu ; considérant, en effet, la nature comme image de son Auteur, il est certain qu'on rend hommage à l'Auteur en admirant son image, ainsi que l'a remarqué le philosophe : *Eodem actu fertur intellectus in imaginem, et in id cuius est imago* (1). Lorsque vous regardez avec tendresse le portrait de votre fils, de votre femme, ou d'un ami absent, vous aimez, dans ces portraits, ceux qu'ils représentent. Philippe de Néri, François de Sales, Ignace de Loyola et, surtout, le séraphique François d'Assise, aimaient la nature de cet amour si chaste et si saint. O François d'Assise ! tu fus, dans des temps de colères féroces, de massacres fratricides, envoyé par le ciel pour répandre sur la terre des trésors de tendresse et d'amour, trésors que six siècles n'ont pas épuisés ! Le soleil et la lune étaient

(1) ARISTOT., *Phys.*, VIII.

le frère et la sœur de ton ame si aimante : les fleurs et les oiseaux, la simple colombelle et la violette modeste étaient, pour toi, les enfants de ton Père ! Qu'elles étaient délicieuses, tes hymnes au Seigneur sur le spectacle de la nature ! Comme tu savais parler familièrement aux astres brillants, à la douce rosée, à la rose vermeille, au candide jasmin et à l'agnelet innocent ! On se sentait, en l'écoutant, transporté comme par miracle dans les jardins de l'Eden pour y admirer l'homme, tel que Dieu l'avait fait, non tel qu'il est devenu par sa propre faute. — Nous dirons plus. L'homme ainsi régénéré et rendu, par la grâce du Sauveur, à son innocence première, nous démontre quelque chose de plus admirable encore que ne le fut Adam innocent : l'état d'Adam innocent était en parfaite harmonie avec la nature ; dans l'homme régénéré, la nature exténuée et gâtée par le péché, triomphe par la grâce régénératrice.

IV. Je vois bien, chers auditeurs, ce que vous pourriez m'opposer. Vous pourriez me dire que, depuis l'Évangile, les chrétiens sont, eux aussi, trompés par les beautés de la nature ; qu'ils se voient menacés, quelquefois broyés par ses forces brutales, ni plus ni moins que ne le furent les anciens païens : que, dans tous les cas, il y a la mort avec laquelle le monde chrétien n'a pu parvenir à prendre d'arrangements différents des conditions accordées par elle au paganisme. Ceci est parfaitement juste, messieurs, et je ne saurais aucunement mettre en doute vos assertions : la chose est sûre : un objet lascif, un monceau d'or, un hochet ambitieux, exercent par eux-mêmes sur une âme chrétienne une fascination égale à celle qu'ils pratiquaient sur un païen : nos croyants et nos saints souffrent de la faim, de la soif, du chaud, du froid, des douleurs, des agonies, et meurent, comme mouraient et souffraient jadis les impies et aveugles gentils : c'est plus que certain. Mais, qu'est-ce que cela veut dire ? Ai-je prétendu prouver que la Rédemption a changé la nature, par hasard ? Je ne l'ai pas même révé ! La nature est restée la même : l'estomac à jeun aboie ; la foudre tombe et tue, les saisons sévissent et les douleurs accablent ; la mort enlève à présent comme par le passé, et peut-être davantage, depuis que la médecine a fait tant de progrès ! Ce que je dis, ce que je soutiens, c'est que la Rédemption a changé les rapports de l'homme avec la nature corporelle, de sorte que la dépendance s'est convertie en liberté, l'esclavage est devenu domination, les privations violentes résignation volontaire, la souffrance un plaisir et la mort un espoir

assuré de la vie éternelle. Vous semble-t-il que ce soit là peu de chose, messieurs ?

Qu'est-ce que la servitude, qu'est-ce que l'esclavage, sinon la perte de l'empire sur soi-même, et la contrainte d'une force extrinsèque qui nous oblige de faire ce que vous ne voulez pas et vous empêche de faire ce que vous voulez ? En effet, si un objet sensible m'induit à faire ce que ma raison repousse, ce que ma conscience condamne, ce que ma volonté ne voudrait pas faire ; et que néanmoins je le fasse ! Il est certain que je ne fais pas ce que je veux, mais bien ce que je ne voudrais pas, que je ne devrais pas faire. Saint Paul dit de l'homme affaibli par le péché : *Non quod volo bonum hoc facio, sed quod nolo malum hoc ago* (1). L'avez-vous compris ? « Je ne fais pas ce que je voudrais ; je fais ce que je ne voudrais pas. » Voilà le véritable esclavage : l'homme fait ce qu'il ne voudrait pas faire : c'est là un esclavage d'autant plus abject qu'est plus abjecte la chose qui nous domine. Je vous ai déjà démontré qu'à cet égard, le paganisme était un peuple d'esclaves, parce que tous servaient ainsi les objets sensibles et ne soupçonnaient même pas la possibilité de les dominer. Ce fut un don précieux de l'Évangile de Jésus-Christ, que nous soyons parvenus, éclairés par la foi et conduits par la grâce à faire raisonnablement ce que nous voulons, sans qu'il y ait, non-seulement un objet terrestre, mais une puissance créée qui puisse nous en empêcher, en nous forçant d'agir selon sa volonté. Oh ! oui : c'est là une liberté vraie, c'est une domination véritable ! Mais lorsque nous nous écartons des prescriptions de Jésus pour nous attacher à quel qu'objet illicite qui nous captive, nous devenons, du moins pour le temps de l'action, les esclaves de ce même objet.

O mes chers frères ! pourquoi ces chutes ne sont-elles pas moins fréquentes ? Hélas ! nous voyons trop souvent de graves personnages, des hommes instruits et importants, servir obséquieusement, je ne dirais pas seulement deux beaux yeux bleus et une bouche vermeille mais, un vendredi, le fumet d'un poulet rôti ! Je suis presque honteux d'avoir laissé tomber de mes lèvres des expressions si peu convenables, et je vous en demande pardon ; mais l'inconvenance de mes paroles vous mettra en garde contre l'inconvenance de l'action. Le pire de cela c'est que ces pauvres gens pen-

(1) Rom., VII, 15.

sent alors être dans le plein exercice de leur libre arbitre, tandis que, en pareille circonstance, ils ne sont que les esclaves des objets les plus vils : s'ils interrogeaient, comme il faut, leur conscience, ils s'apercevraient qu'ils font ce qu'ils ne voudraient pas faire. Le chrétien n'est vraiment le maître de tous les objets sensibles et ne les domine tous, que lorsqu'il repousse ceux qui le tentent, et qu'il accepte ceux qu'il sait être bons et utiles, quoique peut-être repoussants. Alors, selon la belle pensée de Minutius Félix, il les possède tous, quand il n'en désire aucun qui soit contraire aux règles de la raison et aux préceptes de la foi : *Quæ omnia, si non concupiscimus, possidemus* (1).

V. S'il existe entre l'homme païen et le chrétien, à l'égard des séductions de la nature, toute la différence que je viens de vous signaler, gardez-vous de croire, mes chers auditeurs, que cette différence soit moindre pour ce qui est des forces de cette même nature; des gênes, des douleurs, des destructions qui en résultent pour nous, sans en excepter la dernière... la mort ! En effet, pensez-vous qu'il n'y ait aucune différence entre souffrir quelques peines avec le consentement de la volonté, ou les endurer avec une répugnance invincible ? Je vous dirai que tout est là ; car la souffrance de l'homme ne consiste pas tant dans la réaction physiquement désagréable des impressions extrinsèques, comme dans l'opposition violente de la volonté, qui répugne à cette souffrance. Si on enlevait cette répugnance et qu'on la remplaçât par une volonté conforme, non-seulement la souffrance serait adoucie, mais la résignation en ferait presque une jouissance. Vous savez bien tous avec quelle satisfaction une mère tendre et dévouée se prive de sommeil, de nourriture, comme elle renonce à toute distraction, pour passer ses nuits entières près du berceau de son cher petit malade ! Vous savez comment ces privations volontaires se changent en joies, en félicités célestes si, à leur prix, elle a le ferme espoir de conserver son enfant ! Or, dites-moi, le jeûne, les veilles, la solitude, l'air méphitique et malsain qui remplit la chambre et qui enveloppe le lit d'un malade, ne sont-ils pas des ennuis, de graves désagréments ? Oui, sans nul doute : mais si la volonté les accepte, je dirai plus, si elle les désire ; si elle s'y complait ; si elle s'en trouve heureuse ; que demandez-vous encore pour que tout l'individu soit

(1) OCTAVIUS, cap. XXXVI.

complètement satisfait ? En supposant donc, que les incommodités et les maux engendrés par les forces nécessaires de la nature, soient inévitables, le vrai secret pour les amoindrir, serait l'art d'y habituer la volonté et celui plus sublime à coup sûr, de la rendre résignée et satisfaite.

Or, le paganisme ne connut pas le moins du monde cette manière de prendre les choses, et celui qui en eût parlé aurait été pris pour un fou : on eût sifflé à outrance l'homme qui eût fait profession de rechercher la souffrance, comme par exemple, on sifflerait de nos jours un capucin dans les rues de Londres. — Comment ? aurait-on dit à cet homme, tu accepteras, tu chercheras, tu aimeras la douleur ? Mais tu n'as pas le sens commun ; pas plus que si tu disais que tu détestes la jouissance : comme si on pouvait haïr le bien et aimer le mal ! — On ne pouvait raisonner autrement dans une société chez laquelle on ne connaissait que le mal et le bien physiques restreints à l'individu. Je sais bien qu'il a existé une secte, dite la secte des stoïciens, lesquels se prétendaient insensibles à toutes les calamités de l'existence, par l'unique raison que les plaintes n'eussent pas servi à les éviter : mais, pour mon compte, je ne comprends pas quelle consolation cette indifférence pouvait leur donner ! Une douleur impossible à éviter, loin de s'adoucir, s'exaspère ; et ce stoïcisme orgueilleux et insensé, s'il empêchait de se plaindre comme une femmelette pour se soulager, il n'empêchait certes pas l'homme de s'abandonner au dépit et à la rage stérile de l'impuissance.

Oh ! quelle heureuse opposition dans le christianisme ! En nous révélant d'où nous viennent les maux physiques, pourquoi ils nous arrivent, les fruits qu'ils nous donnent dans cette vie, d'une expiation nécessaire, d'une précieuse vertu, et, enfin, les récompenses immortelles que nous pouvons espérer d'en obtenir ailleurs ; le christianisme nous a expliqué la douleur, nous l'a adoucie, nous l'a rendue non-seulement acceptable, mais désirable ; et ceci il ne l'a pas fait par la doctrine seulement, — ce qui, pourtant, eût été beaucoup déjà ; — mais en nous tenant perpétuellement sous les yeux l'effet de cette doctrine, son effet parlant, dans le Christ, d'abord, qui est par antonomase : « l'Homme des douleurs : *Vir dolorum* (1) ; » puis, dans toute l'hagiographie et dans la sainteté, vivant

(1) Isai., LIII, 3.

principalement dans les cloîtres qui, l'une et l'autre, imitant le divin modèle, ne sont presque autre chose que l'exemple des privations et des souffrances, le type immortel du sacrifice. Si le nombre de ceux qui embrassent volontairement cette profession de foi est limité, s'y résigner tranquillement peut et doit être l'obligation de tout chrétien, comme elle l'est pour un grand nombre d'entre eux; et le fait est devenu si commun, qu'on n'y fait presque plus attention. Qui s'occupe, en effet, de la réponse qu'un malade, ou tout autre être malheureux, fait à celui qui lui demande comment il se trouve ?

— Comme il plaît au bon Dieu !

Oh ! qu'il a donc raison, le chrétien qui répond ainsi ! Il va comme il plaît au bon Dieu : allant de cette sorte, rien de plus facile pour lui, que de se convaincre qu'il va parfaitement. Si toutes les forces de la nature sont les ministres de Dieu ; si ce Dieu est mon père amoureux, qui veut mon bonheur éternel, bien plus que je ne saurais le vouloir moi-même ; quelle calamité publique ou privée, quel malheur, quelle douleur, quelle contrariété, quelle traverse devront me sembler excessifs ? Je suis un infirme, qui accepte les douloureuses amputations des chirurgiens, les détestables potions du médecin, parce que je sais que ces potions et ces coupures me rendront la santé. Je suis un fils qui ne se plaint pas, mais qui se réjouit de la correction paternelle, parce qu'en me punissant, mon père, qui m'aime, me donne une preuve nouvelle de son affection. Où est donc la répugnance au mal, puisque je l'accepte, au contraire, je l'aime, je m'en réjouis ? En ne la repoussant point, je ne sers pas la souffrance ; c'est elle qui sert à mon salut éternel : je commande donc, je domine ces maux ; car, en substance, dominer, commander, ne sont autre chose que se servir librement d'un objet à son profit personnel.

Tout en reconnaissant que ce que je vais dire ne tient pas essentiellement au sujet de mon discours, je ne veux pas, néanmoins, négliger de vous faire observer que tout ceci peut également s'appliquer aux maux qui nous arrivent, non par les forces de la nature déraisonnable, mais par la malice et la méchanceté des hommes. Cette cause des maux qui nous viennent par la mauvaise volonté d'autrui, nous rend beaucoup plus impatients et plus rétifs, que la cause naturelle. Pourtant, s'il y a dans les saintes Ecritures, dans la Patrologie et dans les œuvres des docteurs de l'Eglise, une ques-

tion parfaitement posée et explorée, c'est bien cette question : la malice des hommes est, d'une façon plus mystérieuse, peut-être, mais d'autant plus vraie, un instrument bien plus facile dans la main de Dieu, que les forces aveugles de la nature. Quoique Dieu n'ait, dans le désordre moral qui résulte du péché, d'autre volonté que la volonté *permissive*, c'est-à-dire, la volonté de laisser les causes secondaires agir à leur guise ; toutefois, l'effet qui procède du péché au détriment des élus du Seigneur, est positivement *voulu* par Lui pour les corriger, les instruire et les sanctifier ; comme il permet, dans le même but, les épidémies, la grêle et les tremblements de terre. Nous pouvons donc bien supporter les injustices, comme on nous en fait trop souvent ; mais pour nous, chrétiens, il n'est jamais vrai que nous devions trouver injuste de supporter les injustices ; comme le dit admirablement saint Jean Chrysostôme : *Injusta patimur, sed non injuste* (1) ; car il y a une main secrète mais très-juste, laquelle, pour notre véritable avantage, emploie également les forces aveugles de la nature, la malice délibérée des hommes et les savantes combinaisons de leur iniquité.

VI. La mort ! oh ! comme la mort, sur toute autre chose a changé d'aspect dans le monde chrétien ! Qu'est-ce, en définitive, que cet épouvantail de notre pauvre nature ? Qu'est-elle devenue depuis que le Christ est né, qu'il est mort et qu'il est ressuscité pour nous ? Pas autre chose qu'un repos : *requiem* ; qu'une migration : *obitus* ; qu'un sommeil : *dormitio* ! Voilà comment les chrétiens appellent la mort : sépulcre, mot grec, veut dire *dormitoire*, mieux encore, dortoir. Donc, lorsque vous vous trouvez dans un caveau funéraire, figurez-vous que vous êtes au milieu d'une nuit profonde, dans un grand corridor de couvent, où des deux côtés, les moines dorment chacun dans sa cellule, et attendent le réveil du lendemain. Oh ! oui ! nos trépassés, eux aussi, qui reposent dans le cimetière, attendent un réveil qui sera bien plus certain que le réveil des moines, lequel pourrait bien ne pas sonner pour plusieurs d'entre eux ! La mort dit saint Chrysostôme, est quelque chose de moins lourd que le sommeil : celui-ci oblitère la meilleure partie des facultés de l'homme ; la mort les subtilise et n'en suspend que les plus infimes et les plus grossières.

N'est-ce pas là nous avoir délivrés de l'esclavage de la mort qui

(1) Homil. XVII, *ad populum Antiochenum*.

pesa, inexorable comme un joug de fer, sur le monde païen ? Oh ! quelle consolation pour notre passage et pour celui de nos bien-aimés ! Les incrédules de notre époque qu'ont-ils pour les consoler de cette nécessité terrible de la nature ? Ils ont, en répudiant la foi, divorcé avec toute dignité, tout adoucissement, toute consolation : oh ! les infortunés ! Ils n'ont pas compris que la foi est la mère et la dispensatrice de toutes les consolations, de tous les soulagements, de toutes les dignités. Ils ont beau couvrir de fleurs leurs tombes, y graver des vers, des louanges posthumes, de menteuses inscriptions : ils ont beau élever des monuments plus menteurs encore que ces inscriptions, des cénotaphes que la postérité vengeresse couvrira de boue et de mépris, ne voulant peut-être pas se donner la peine de les renverser. Pour ces païens nouveaux, la tombe n'a d'autre réponse que celle qu'elle donnait aux païens leurs devanciers : aux sceptiques, le doute désespérant ; le néant stupide aux matérialistes ! — Oh ! que de choses nous dit la tombe d'un être qui nous fut cher, à nous, heureux chrétiens, lorsque ce mort chéri s'est endormi dans le doux baiser du Seigneur ! Que de consolations nous donne la confiante espérance qu'il nous entend, qu'il prie pour nous et que nous pouvons lui tendre une main secourable et pieuse jusque dans la région expiatoire de l'espoir ? Si la mort a cueilli votre enfant au berceau comme on cueille une fleur à peine éclose en l'arrachant de sa tige !... Oh ! comme la douce pensée d'avoir donné un nouvel ange au paradis vient, suave dictamen, raffranchir la plaie cuisante de votre cœur ! Eh quoi ? Ne le voyez-vous pas vous sourire avec son bleu regard si pur, tendant vers vous ses petites mains innocentes ; n'entendez-vous pas qu'il vous dit :

— Père... maman chérie ; venez dans ce beau lieu, près de maman Marie, près de papa bon Dieu !

VII. Quand il n'y aurait autre chose, mes frères, pour nous rendre précieux le retour à la lumière par l'Évangile, que le Rédempteur nous fit faire, en nous délivrant de la nuit du paganisme ; quand il n'y aurait que mon raisonnement de ce jour, il me semble que nous devrions rester sans cesse prosternés dans la poussière, pour rendre des actions de grâce et de reconnaissance à la révélation de notre salut. Ce retour, vous le savez, prit naissance avec le mystère de l'Épiphanie. Dieu éternel ! Quelle grâce, quelle faveur, quelle dignité acquise à l'homme par ce retour ! D'abjects serviteurs

des créatures les plus viles que nous étions, nous sommes presque devenus les rois et les maîtres de toute la nature sensible ; par la foi, nous en comprenons le but et la raison, nous en dominons royalement les séductions, nous en supportons les blessures avec une résignation tranquille, les faisant servir à notre salut éternel, et nous regardons la mort en face, avec assurance et sans peur : car que peut nous faire la mort, que de nous faire passer d'une vie précaire et ténébreuse à une existence infiniment splendide et immortelle ! En effet, en rappelant dans le Martyrologe, le jour de la mort de ses saints, l'Eglise nomme ce jour celui de leur naissance !

Mais, pour acquérir tant de dignité, mes bien chers frères, les riches patrimoines, les titres pompeux, la science profane, le sceptre du commandement et tous les autres biens fallacieux, tant qu'ils puissent être, dont l'orgueil humain se pavane, dont s'abreuve l'humaine cupidité ; tout cela ne sert de rien, de rien absolument ! Au contraire ; tous ces objets ne sont bons qu'à nous rendre grandement difficile le chemin qui conduit vers cette dignité sublime : ces objets dominent presque toujours et courbent sous le joug d'une véritable tyrannie les malheureux qui les désirent trop ardemment et les heureux qui, les possédant, s'y attachent trop, pour leur malheur ! La simplicité du cœur, l'humble sentiment de nous-mêmes, la participation à la pauvreté, aux douleurs, aux opprobres de Notre-Seigneur Jésus-Christ peuvent seuls nous donner cette dignité suprême : et ces qualités ne se rencontrent communément que chez les pauvres, les humbles, les méprisés, qui sont précisément les élus du Seigneur, et la plus chère partie de lui-même. Le Christ a déclaré cette prédilection dès sa naissance ainsi que le fait remarquer saint Grégoire-le-Grand, puisqu'il commença par se manifester à de simples et pauvres bergers, et non aux riches et doctes princes de l'Orient. Le monde eût fait tout le contraire : les grands d'abord puis les petits ; mais Jésus-Christ savait ce qu'il faisait ! Où êtes-vous donc, ô déshérités de la fortune, opprimés par les hommes, persécutés par l'injustice, écrasés par la puissance despotique, qui, dans le secret de votre cœur déchiré, dévorez tant de privations, tant de larmes, tant de douleurs ? Oh ! où êtes-vous ? Venez ici : je veux, ce soir, poser sur votre tête la couronne de la royauté de toute la création, qui vous appartient ! Si vous êtes fidèles à Dieu, aucune promesse ne peut vous séduire, aucun malheur ne peut vous atteindre, aucune douleur ne peut vous abattre, aucune force

ne peut vous terrasser. Vous avez tout ce que vous voulez, parce que vous ne voulez que ce que Dieu veut. Si Dieu vous demande un abaissement passager, de passagères souffrances, il voudra aussi, soyez-en sûrs, vous donner sous peu, des joies ineffables et une gloire éternelle.

VI

Déplorable illusion. L'instinct et la raison au rapport de la sensualité. Trois degrés de corruption. Le paganisme a servi la concupiscence et l'a adorée. Jésus-Christ a soustrait le monde à cette tyrannie. Vierge, Epouse, Mère; trois dignités conférées à la femme par le christianisme. Il y a de la pureté dans le monde; mais elle n'est pas une vertu de ce monde. Les mœurs du monde sont paganisantes. Preuves de cette assertion: une preuve horrible qui a eu lieu.

I. Nous croire libres, indépendants, maîtres absolus de nous-mêmes, alors que nous gémissons dans un esclavage d'autant plus grand qu'il nous est moins connu; c'est là, bien souvent, une de nos plus déplorables illusions. Je pense vous l'avoir déjà démontré; mais ne trouvez pas mauvais, chers messieurs, que je le redise, car je le crois nécessaire pour la clarté de mon argumentation. Nous nous trouvons alors dans la position d'un malheureux, renfermé dans un cachot, chargé de liens, qui, par l'effet d'un transport au cerveau, se croit devenu tout à coup un grand seigneur, un prince, un roi, un empereur. Vous ne savez pas si le pauvre homme est plus à plaindre d'avoir perdu la liberté, ou d'avoir perdu la raison; mais à coup sûr, la seconde perte est pour lui la plus malheureuse, puisqu'elle le prive de la meilleure partie de lui-même, tandis que la perte de la liberté, tout en le privant de l'emploi de quelque acte extérieur, laisse libres les facultés internes de son âme, plus libres peut-être parmi les entraves de sa captivité, que celles de quelque roi ou de quelque empereur sur son trône.

L'homme païen, séparé de Dieu, s'ignorant lui-même, se trouva précisément dans la position de mon prisonnier devenu fou, lorsqu'il s'avisa de se prendre pour le maître absolu de lui-même; mais il en fut puni par cette loi universelle, qui fait de tout rebelle un misérable esclave. Je n'entends pas parler ici de l'esclavage proprement dit, de cet esclavage honteux et contre nature, que le Christ

fit disparaître de la terre ; les païens ne furent pas tous esclaves de cette façon, quoique la plus grande partie d'entre eux fût esclave. Je parle de l'asservissement aux objets matériels, dans lequel tout le paganisme gémissait et plus encore ces prétendus Grands, qui se croyaient les maîtres du monde, justement alors qu'ils obéissaient en aveugles à un impur désir, à un orgueil capricieux, à une cupidité insensée ou cruelle. Vous l'avez vu dans l'échange des relations entre l'homme et la nature sensible, dont le genre humain se fit serf, lui, créé pour en être le Seigneur. Nous considérerons dans ce discours, messieurs, cette condition servile du paganisme, au point de vue de deux sortes de forces qui enchaînèrent et opprimèrent l'homme dans sa double qualité d'individu et de membre d'un ensemble civilisé, soit que vous l'appeliez peuple ou nation. Dans le premier cas, l'homme obéit aux forces sensuelles ; dans le second, aux forces sociales : mais dans l'un comme dans l'autre cas, il fut toujours l'esclave de la force, avec la prétention, par surcroît, d'être libre, lorsqu'il se vautrait comme un animal immonde dans ses ordures, ou qu'il s'immolait à l'idole vorace et orgueilleuse que le paganisme avait faite en dénaturant l'amour de la patrie.

Ces deux sujets sont assez sérieux, assez importants, pour être traités à fond dans deux discours séparés. Je ne parlerai aujourd'hui que du premier, laissant l'autre sujet pour mon discours de demain. Je veux vous dire d'abord, comment le monde païen servit honteusement la sensualité ; comment le Christ le délivra de cette honte apportant aux mortels assez de lumières et assez de forces pour dominer en souverains, par les saintes pensées et par les chastes affections, les propensions si exigeantes, inspirées à l'homme par l'Auteur lui-même de la nature et qui sont, pour la créature libre, le champ le plus fécond, peut-être, des plus nobles triomphes, ou des défaites les plus honteuses. Je comprends bien, qu'une assemblée chrétienne ne voudrait pas même entendre prononcer le nom de ce vice maudit, tel qu'il fleurit, surtout, chez les peuples anciens ; car c'est une glue qui s'attache aux doigts de quiconque veut en garantir autrui ! Toutefois, comme il est utile et même nécessaire qu'on en parle par hasard, je tâcherai d'en parler de manière à ne blesser aucunement les oreilles les plus délicates.

Je commence.

II. Avant toute autre chose, veuillez remarquer, mes chers auditeurs, d'où naît chez l'homme cette contradiction avec lui-même,

qui fait que, d'un côté, il est poussé avec énergie vers les actions sensuelles ; et qu'il en est éloigné, d'un autre côté, par une force plus calme et plus reposée, qui reste, pour cela, bien souvent sans efficacité. Je ne ferai que vous exposer brièvement la doctrine de saint Thomas sur ce point.

La conservation de l'espèce étant, sans comparaison, un bien plus important que ne l'est la conservation des individus ; la nature tend toujours par elle-même et directement à la première et ne tend qu'indirectement à la seconde, et presque par accident. Or, s'il a été pourvu à la conservation des individus par la propension à la nourriture, pensez combien plus on devait pourvoir à la conservation de l'espèce ! La propension devait être d'autant plus forte qu'était plus considérable le bien que cette conservation devait assurer. De là les instincts de tous les animaux, qui les conduisent à exécuter les actions requises pour l'entretien de l'individu et des espèces. Mais, outre la diverse intensité de ces instincts, il y a la diversité des manières avec lesquelles ces instincts agissent chez les hommes et chez les brutes. Chez ces dernières, l'instinct est gouverné par une intelligence dont ils n'ont ni connaissance ni conscience, partant, sans avoir le moindre mérite, ces instincts ne dépassent jamais les bornes qui leur ont été imposées, qui les dirigent et que la Providence a établies. Vous ne voyez donc jamais les bêtes s'enivrer, se donner des indigestions, ou se rendre malades par des excès de toute sorte ; excepté pourtant les animaux domestiques, qui prennent souvent leur part des qualités et des vices de l'humaine espèce avec laquelle ils vivent : mais, en général, les brutes ne se livrent pas au désordre en suivant aveuglément leurs propres instincts.

Tout, pour l'homme, fut disposé autrement. Lui aussi, devait avoir une règle et une limite pour les instincts animaux ; mais pour que cette limite pût donner lieu à des mérites, n'étant pas dépassée, et à une récompense, il fallait bien la laisser au libre arbitre d'un être doué de raison ; et pour que l'assentiment de cet être pût être libre, il fallut bien aussi qu'il eût la connaissance intellectuelle de cette limite. En somme, les instincts doivent toujours avoir des bornes : chez les brutes, ils les reçoivent par la cause universelle, qui les leur imprime de toute nécessité ; les hommes doivent les trouver dans la raison individuelle, qui les indique à leur entendement et y adhère par le libre arbitre. Or, qui dit *règle*, entend né-

cessairement limite, obligation, direction disciplinée des forces qui, si elles étaient libres, s'élanceraient avec une fougue désordonnée, fort nuisible pour soi et pour les autres. Vous ne sauriez contenir un fleuve et l'empêcher de déborder, qu'en lui opposant des digues, des écluses et des parapets, qui, lui traçant un lit, l'y resserrent et le contiennent dans des bornes salutaires, sans lesquelles le fleuve, détruisant tout sur son passage, finirait par perdre sa nature et son nom.

Cette répression ne rencontre aucun obstacle, nulle répugnance chez les êtres privés de raison : la nécessité naturelle a incarné en eux, pour ainsi dire, l'instinct et ses bornes en un seul principe. La bête féroce, poussée par la faim vers sa proie, s'en éloigne sans délibérer, aussitôt qu'elle est repue : elle ne sait pas plus se surcharger de nourriture, qu'elle n'a su s'en abstenir. Chez l'homme, au contraire, l'instinct et la règle, procédant de principes différents, comme le sont la sensualité et la raison, se trouvent bien souvent en contradiction : les sens débridés et impétueux ne pourraient être refrénés que par la raison qui doit les diriger. Cette théorie de saint Thomas explique parfaitement les deux lois que saint Paul apercevait et déplorait chez lui-même, appelant l'une, *loi des membres* et l'autre, *loi de l'entendement* ou de la *raison* ; il ajoutait qu'il les trouvait en perpétuel désaccord : *Video aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ* (1). La loi des membres n'est autre que l'instinct, qui est sans frein chez l'homme, sans bornes, aveugle, violent, sans mesure, n'ayant d'autre motif pour se jeter sur l'objet qui l'éveille, que d'y trouver sa propre satisfaction. La loi de l'entendement c'est la raison ; la syndérèse, le cri de la conscience qui voient, sentent et parlent sans aucune délibération de notre part : cet instinct ne peut être convenablement secondé au delà de certaines limites, ni en dehors de quelques conditions déterminées. Le libre arbitre siège entre ces deux éléments, et on l'appelle précisément *libre arbitre*, parce que c'est à lui qu'il appartient de prononcer son *arbitrage* entre ces deux parties adverses, comme on dit au palais. Or, il est certain qu'il ne peut y avoir entre ces deux *parties* que répugnance et contradiction ; au moins, tant que la loi de l'entendement n'aura pas pris le dessus sur celle des membres, la bridant de manière à ce qu'elle ne puisse plus regimber ; et l'hom-

(1) Rom., VII, 23.

me, alors, devient presque un ange : à moins que la loi des membres n'ait étouffé la loi de l'entendement ; et alors l'homme est presque devenu une bête brute, ce qui est moins rare, hélas ! que le premier cas. Mais, dans les conditions ordinaires de l'homme, cette lutte est toujours allumée, et si elle a quelques instants de trêve, cette suspension d'armes n'est que momentanée ; la paix n'est ni solide, ni durable.

Savez-vous, mes frères, comment, dans cette condition de notre nature, on descend petit à petit jusqu'à un degré d'abjection telle qu'elle nous place bien au-dessous de la bestialité des animaux les plus vils qui, eux, ne la laissent jamais sortir des bornes, puisqu'elle est identifiée avec leur instinct ? O mes bien-aimés ! Que Dieu vous fasse la grâce de bien comprendre cette grande vérité ! De quelle honte salutaire ne rougirait pas un front chrétien qui, depuis longtemps peut-être, ne savait plus rougir, ayant oublié, non-seulement toute dignité de la foi, mais encore toute pudeur de créature douée de raison ! Le premier degré de cette décadence est celui du haut duquel la liberté aperçoit encore le mal, tout en ne sachant pas régler et contenir les sens, se le reproche, le condamne, le déplore. Sur le deuxième, la raison voit graduellement s'obscurcir la lumière, comme se voilent les rayons du soleil au-dessus des lourdes vapeurs qui émanent d'un infect marécage : alors la loi de l'entendement reste muette, inactive, privée de forces, non-seulement incapable de refréner l'instinct pour qu'il ne tombe pas en faute ; mais ne sachant plus rien lui reprocher, ni reconnaître que la faute est commise. Mais comme, chez l'homme, la raison ne saurait rester longtemps inerte ; lorsqu'elle ne s'exerce pas à diriger, à gouverner le sensualisme ou, du moins, à lui livrer franchement bataille, il arrive presque toujours, qu'elle se laisse choir malheureusement sur le troisième degré, le dernier, le plus bas, le plus infime : là où la loi de l'entendement devient volontairement complice de la loi des membres et, au lieu de l'arrêter, la pousse, l'incite au lieu de la calmer. Qui pourrait s'imaginer à quels abominables excès d'exécrable démence monstrueuse peut se livrer l'homme descendu dans les profondeurs de ce gouffre ténébreux et épouvantable ? C'est là qu'éclate la triste vérité de l'adage : *Corruptio optimi pessima*, que saint Thomas explique en disant : que l'homme abandonné au sensualisme, s'y déprave à l'aide d'une excellente faculté ; plus la faculté est excellente, plus la dépravation

doit être complète, énorme et abominable : *Fit malus per corruptionem optimæ facultatis.*

III. Voilà quelle fut exactement la condition du genre humain, lorsqu'il se sépara et s'éloigna de son Créateur. Le sensualisme commença d'abord à le dominer, à le subjuguier si bien, que Dieu eut raison de lui retirer son Esprit, ainsi qu'il est dit dans la Genèse. La conséquence de ce malheur fut que la lumière de la raison et celle de la Révélation primitive ne servirent presque plus à l'éclairer, tant les penchants de la chair avaient prévalu, jusqu'à faire que l'homme ne fut plus que chair : *Non permanebit Spiritus meus in homine, quia caro est* (1). Et vous savez que les souillures du monde antérieur à Noé allèrent si loin, qu'il ne fallut rien moins que les eaux d'un déluge universel auquel n'échappèrent que huit âmes, pour les laver ! Si vous ajoutez à ce châtement mémorable les flammes tombées miraculeusement du ciel en courroux sur l'impure Pentapole, vous en aurez retiré ce terrible enseignement : Dieu n'a jamais puni par des fléaux universels, d'autres excès humains que ceux de la concupiscence charnelle. Je crois, en effet, qu'aucun excès n'oblitére, n'obscurcit et n'éteint la lumière de la raison, comme le fait celui-là ; car il pousse l'homme à tous les autres vices, même à l'impiété contre Dieu, comme l'a remarqué Lactance : *Ex luxuria ut vitia omnia, sic impietas adversus Deum nascitur* (2). Toutefois, dans cette première époque de l'idolâtrie orientale, que nous appellerons *arcaïque*, la luxure eut une très-grande part à sa naissance ; mais elle ne fut pas, à ma connaissance du moins, l'objet d'un culte spécial, si ce ne fut celui de quelque symbole, imaginé pour honorer la fécondité de la nature, ou, chez quelque petite peuplade, les Phéniciens, les Chananéens, par exemple, que Dieu, pour ces causes, condamna à l'extermination. En général, la raison se contentait de se taire, vaincue par la tyrannie de la concupiscence régnante et, loin d'avoir la force d'en réprover les excès, elle ne savait même pas en gémir et en rougir. On eût dit que la raison n'existait plus chez l'homme, dominé qu'il était par des appétits brutaux et sans frein ; mais au moins, elle ne s'en était pas déclaré la complice, la protectrice, l'apologiste et l'adoratrice.

Le privilège du plus grand opprobre était réservé à la civilisation raffinée du paganisme postérieur et, spécialement, à celui du

(1) Gen., VI, 3.

(2) Div. Instit., II, 4.

monde si cultivé, si perfectionné, des Grecs et des Romains Non content du silence de sa raison, l'homme païen de ces temps voulut qu'elle l'aidât à accomplir l'œuvre hideuse de corruption et le voulût de manière à faire rougir tout front qui n'est pas d'airain. Qu'y a-t-il, en effet, de plus ignominieux que d'exposer en pleine lumière des turpitudes dont le cynisme le plus effronté aurait honte? Et non-seulement les mettre en lumière, mais les personnifier dans l'un ou dans l'autre être fantastique ou réel, dont on fait un dieu, auquel on élève un autel, on consacre un temple, on offre des sacrifices, lui dédiant une fête et des rits solennels? Grand Dieu! que devait donc être une société dont la divinité suprême, le *dieu tonnant* d'Homère, le *Pater hominumque Deumque* de Virgile, le Jupiter souverain était une abominable canaille, si éminemment passé maître en infamies, en escroqueries, en raptus incestueux, en lubricités contre nature, qu'aucun galant homme de nos jours ne voudrait pour rien au monde assumer la responsabilité de la centième partie de ces hauts faits? J'entends un *galant homme* dans l'ancienne acception du mot, car dans la nouvelle ce serait une autre affaire! Aussi, Arnobe demandait aux savants païens de son temps, ce que pouvait leur avoir fait ce pauvre Jupiter, pour l'avoir affublé d'un tel amas incroyable de monstrueuses ignominies : *Quid tantum quæso de vobis Juppiter iste, quicumque est, meruit, quod genus nullum probri infame, quod in ejus non caput, velut in aliquam congeratis vilem luteamque personam* (1). Mais certes, l'apologiste chrétien savait d'avance la réponse qu'on eût pu lui faire : le monde païen s'était fabriqué un tel abominable dieu suprême, pour anoblir, justifier et glorifier, au besoin, toutes les exécrables turpitudes dans lesquelles il se vautrait.

Il serait trop long et peu convenable à la sainteté de ce lieu et pour la chasteté de vos oreilles, de développer la trame de ces honteux mystères, de ces sales arcanes, de ces amours obscènes, dont fourmillait l'ancienne mythologie : vous en avez entendu plus qu'il n'en faut pour frémir d'horreur à la seule pensée d'une société dont une pareille mythologie était la religion, le culte, la théologie, la théogonie, la morale, tout enfin ; de manière que *sacré* et *lascif* étaient synonymes pour ces pauvres infortunés ! Il suffira de dire, d'après Minutius Félix, qu'il y avait des solennités sacrées pour la

(1) ARNOB., V, 22.

célébration desquelles on avait recours à la femme qui avait, le plus souvent et le plus publiquement possible, violé la foi conjugale ; on tâchait de se la procurer avec le plus grand soin : *Magna religione conqueritur quæ plura possit adulteria numerare*. Minutius dit aussi que la gentilité n'avait pas d'inventeurs d'infamies plus féconds et plus habiles que ses prétendus prêtres, et de plus ignobles lupanars que leurs temples : *Ubi autem magis a sacerdotibus conduntur stupra, tractantur lenocinia, adulteria meditantur, nisi in templis?* Il fait observer, et je vous l'ai déjà cité ces jours derniers, que les temples servaient beaucoup mieux que les maisons perdues pour la perpétration de ces iniquités : *Frequentius in ædituorum cellulis, quam in ipsis lupanaribus flagrans libido defungitur* (1).

Allons, mes frères ; finissons-en ! A quoi bon nous débattre plus longtemps dans tout ce fumier, d'où ne peuvent s'exhaler que des miasmes impurs et de fétides et pestilentielle émanations ? Le peu que j'en ai dit doit vous donner une idée suffisante de ce qu'était le paganisme sous ce rapport. Nous ne dirions pas assez en le traitant d'immense mauvais lieu, où la moindre idée de décence et de pudeur n'avait jamais pénétré : il faudrait l'assimiler à un parc démesuré regorgeant de toute sorte d'animaux immondes, n'ayant de la raison que ce qu'il en faut pour adorer lâchement toutes les infâmes passions qui les dominent. Pas un philosophe, pas un sage, pas un moraliste pour mettre en doute, sinon pour les combattre, la légitimité de ces excès. Si le sénat fit quelques lois à ce sujet, ce ne fut que pour atténuer, en quelque sorte, les effets désastreux d'une licence effrénée, mais sans une ombre de respect pour l'honnêteté des mœurs. — Lisez le premier chapitre de saint Paul aux Romains, et vous comprendrez (2) par les paroles qu'il leur jetait au visage, sans qu'ils osassent s'en défendre, ni souffler mot, vous comprendrez, dis-je, que l'esquisse que je viens de vous tracer n'est pas faite avec des couleurs trop chargées.

IV. Vous comprendrez facilement, mes chers frères, comment le Christ affranchit les générations rachetées de la tyrannie qui pesait avec tant d'ignominie sur le monde païen, en rappelant à votre souvenir ce que je vous disais hier, de l'empire que peut prendre le chrétien, aidé par la grâce, sur tous les aveugles penchans de l'instinct. Ce que nous en avons dit en général peut s'appliquer avec

(1) OCTAVIUS, cap. XXV.

(2) Rom., I, 14-19.

justesse aux particularités de ce penchant sensuel vers lequel la nature animale est poussée ; et il est évident que pour triompher de l'impétuosité de ce penchant, l'assistance divine n'a besoin que de la coopération de notre volonté. Lorsque cette coopération existe, la victoire est plus facile et bien plus fréquente que ne semblent le croire les hommes charnels qui, niant jusqu'à la possibilité de la continence, pensent avoir trouvé une excuse valable aux débordements de leur vie chroniquement scandaleuse. Et pourtant tout ce qu'on lit, tout ce qu'on sait, tout ce qu'on voit dans la société chrétienne devrait nous convaincre de la vérité de cette pensée d'un philosophe chrétien, que rien n'est plus difficile à dompter pour l'homme qui ne le veut pas sincèrement que l'appétit sensuel ; mais que rien aussi ne lui est plus aisé, quand il le veut bien ; car alors, l'aide de la grâce ne lui manque jamais ; et la grâce est toute puissante.

Il est parfaitement connu que le principe même d'où naissent les concupiscences charnelles, en rend possible l'entière défaite ; ce qu'on chercherait en vain dans tous les autres instincts. Je vous ai dit, en commençant ce discours, que la force de ce penchant prenait son origine dans le besoin de la conservation de l'espèce, ce grand bien que la nature exige par elle-même. Il en résulte que ce bien n'étant confié à aucun individu en particulier, mais à toute l'espèce, quelques membres de la famille humaine peuvent s'abstenir d'y prendre part, sans encourir le moindre blâme, et méritant, au contraire, une noble louange pour avoir su conserver une intacte pureté. De cette heureuse racine est sorti le beau lis immaculé de la candeur virginale, qui est l'ornement, l'honneur, je dirai presque, le joyau de l'Eglise, lis que le judaïsme fut près de mépriser et dont le paganisme ne se douta même pas, si ce n'est dans la microscopique, temporaire et fort problématique continence des Vestales. L'état de virginité ne remporta pas seul tout l'honneur, tout le mérite, dans le christianisme ; chez le sexe, on anoblit, on consacra en quelque sorte les conditions d'épouse et de mère ; la première, par l'indissolubilité du mariage, devenu un *grand Sacrement* et, comme le dit saint Paul, *en tout honorable*, la seconde, par le sublime emploi d'élever et de former des citoyens pour le paradis !

Mais lorsque le plus admirable des prodiges de la toute-puissance divine, qui voulut réunir dans Marie de Nazareth les trois nobles caractères de Vierge, d'Épouse et de Mère, fut révélé aux mortels,

au sujet du Verbe incarné; oh! alors le sexe que nous appelons le plus faible, acquit tant d'honneur et tant de dignité, qu'il n'eut plus rien à envier au sexe fort. Oui, on ne doit pas en douter! La plus noble créature de l'univers y compris les anges, la créature la plus sublime qui soit sortie des mains du Tout-Puissant, — puisque Jésus, tout en ayant une nature humaine individuelle et créée, n'est ni une personne humaine, ni une créature, — cette créature, dis-je, la plus grande de toutes, la plus sublime, est une femme! Il en est ainsi. Lorsque Dieu voulut répandre, pour ainsi parler, en dehors de lui-même tous les trésors ineffables de sa richesse éternelle, se privant presque de la possibilité d'élever une créature à une hauteur plus grande, il ne trouva rien de plus digne que le sein très-chaste d'une jeune vierge juive. Ainsi, l'esprit de Dieu fut retiré de l'homme fait chair : *Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est*; et cet esprit fut rendu au monde d'une manière bien autrement complète, lorsqu'il descendit se reposer dans le sein immaculé de Celle où LE VERBE FUT FAIT CHAIR : *Spiritus Domini superveniet in te....* et *VERBUM CARO FACTUM EST*.

Cette merveilleuse dignité, conférée à la femme dans le christianisme, apparaît d'autant plus précieuse, que celle-ci était plus avilie, plus dépréciée dans le monde païen. Sous la tyrannie absolue de la force, on devait nécessairement opprimer impitoyablement cette moitié du genre humain qu'on appelle faible par antonomase. Hélas! qu'était la femme chez les païens? Dois-je le dire? C'était un instrument passif, du service le plus vil; une bête de race; abjecte matière d'une volupté plus abjecte! — Qu'est-elle devenue par le christianisme? Elle est redevenue *la femme*: *domna, domina*: c'est-à-dire, *maîtresse, patronne, dominatrice*. Je ne sais si ces noms lui ont été donnés dans aucune des langues anciennes; mais cela me semble difficile et surtout improbable; car on ne donne pas un nom à une chose dont on n'a pas d'idée. Les hébreux la nommèrent *Nascha*, ce qui veut dire *oubliée*, parce que, dans les généalogies, on ne faisait jamais mention de la femme: les grecs l'appelèrent *γυνή*, dérivé de *gendre* (*γλυομα*), peut-être bien: les latins lui donnèrent le nom de *mulier*, presque *mollior*, faiblesse, comme le pense saint Isidore. Dans notre langue chrétienne, nous la nommons *domina*, maîtresse, parce que le christianisme introduisit, le premier, dans le monde, le sentiment si nouveau, si inouï jusqu'alors, du respect pour la faiblesse; comme il fut le pre-

mier à faire doucement résonner à l'oreille et dans le cœur des immenses multitudes d'esclaves le beau nom de frères ! Et la femme est vraiment *maîtresse*, si l'on se reporte au suave empire qu'elle peut exercer au sein des familles chrétiennes, et qu'elle y exerce en effet si souvent par son esprit conciliant, par ses vertus pieuses, par la tendresse de son cœur dans toutes les affections domestiques, si l'on considère que la femme est appelée à être l'âme, le pivot de la famille, la compagne affectueuse de l'homme ; palliatif presque indispensable pour lui, dans les besoins, dans les tempêtes de l'existence ; elle a été destinée à rien de moins qu'à symboliser l'Eglise, dans la mystique et sacramentelle signification conjugale chrétienne. Que devient donc la tyrannie de la concupiscence, alors que celle qui en est l'objet principal, se trouve élevée par le christianisme à cette hauteur spirituelle et sublime ?

V. Il pourrait vous sembler difficile, chers auditeurs, que je parvienne à vous démontrer comment, à l'égard même de cet affreux penchant, la société moderne puisse malheureusement rétrograder à grands pas vers les idées païennes ? Quoi donc ? pourriez-vous dire : dans un monde si policé, qui fait un si grand cas de l'honnêteté, des convenances, des bonnes mœurs privées et publiques ; vous viendrez nous dire, que les monstrueux principes du paganisme se reproduisent ? — Messieurs, je vénère et je m'incline devant tous les *bons* progrès de la société moderne : je m'en réjouis et je fais des vœux pour qu'elle continue à progresser dans le bien. Toutefois il faudrait, pour ne pas s'y tromper, que dans nos villes et dans le sein de nos familles, on sût distinguer avec discernement tout ce qui est chrétien de tout ce qui ne l'est pas, de tout ce qui fait ouvertement profession de ne point l'être. Si l'on faisait cette distinction, je sais parfaitement, moi, que l'on trouverait des hommes mariés, et même des célibataires, ayant des mœurs tout à fait irréprochables ; des femmes exemplaires qui font l'ornement et l'honneur des familles ; de chastes et innocentes jeunes filles qui, même au milieu du monde, savent se tenir à l'écart et embaumer l'air qu'on respire près d'elles (comme la violette cachée dans le buisson) d'un parfum d'esquisse pureté ; des jeunes gens pleins de sève et de vie, candides et sereins, qui ne sentent pas les atteintes brûlantes de la séduction, sous l'égide de leur belle innocence. On les compte par milliers, ces heureux des deux sexes qui, après avoir voilé autour et au-dessus des souillures du monde, ne trou-

vant pas, comme la colombe de l'Arche, de place assez propre pour y poser le pied, se sont réfugiés dans la solitude du cloître, ainsi que la colombe revint à l'Arche, et là, dans cette chaste demeure, dormant peu, priant beaucoup, ils attendent le fortuné moment de devenir les époux, les épouses de l'Agneau immaculé. Mais cette pureté qui, grâce à Dieu, brille dans le monde, n'a rien de commun avec lui : elle est toute chrétienne, toute céleste et pour se conserver intacte, elle doit se séparer du monde ; elle doit s'aider par des moyens méconnus, méprisés, calomniés par le monde ; elle doit même se résigner à se voir dédaignée, dépouillée, proscrite, assassinée par le monde. Et si l'Italie ne le sait pas, elle l'apprend à ses dépens !

Si nous en venons à examiner ce monde... hélas ! quelle triste réalité ! Il retourne à grands pas vers le paganisme, tant il se plonge avec exaltation, avec fureur, dans le gouffre de ses idées, dans le cloaque de ses amours ! Il ne relève pas les temples d'un Jupiter adultère, d'une Vénus impudique : non, moi aussi, je comprends que ces choses ne sont plus de mode ; mais ce n'étaient pas là, à vrai dire, la substance, le nerf, la moelle et, dirons-nous, l'essence du paganisme, pour ce qui touche aux penchants sensuels. Cette essence se trouvait dans le silence de la raison, qui eût pu guider et corriger ces penchants ; elle se trouvait, mieux encore, dans l'abus qu'on faisait de cette même raison, pour justifier, pour innocenter, pour irriter et, même, pour diviniser les cupidités sensuelles ! Et tout cela, on ne le voit que trop se reproduire au sein des sociétés modernes qui, au moyen de leurs sages humanitaires, nous ayant enseigné que le seul bien suprême consistait, pour l'homme, dans l'assouvissement de ses penchants, nous ont appris en même temps à les caresser tous : or, pensez-vous donc, mes frères, que le plus exigeant de tous ces penchants ne va pas s'en donner à cœur-joie et se démener des pieds et des mains ? Qui ne connaît pas, en effet, l'indifférence avec laquelle laissent passer toutes les *peccadilles* contre les mœurs, des gens qui se glorifient du titre d'hommes de progrès ? Vous leur avez entendu répéter plus de cent fois, que ce ne sont que des *faiblesses* qu'il faut bien pardonner, des *niaiseries* auxquelles la Justice divine ne saurait faire aucune attention. N'est-ce pas là, chers messieurs, condamner la raison au silence ? Ah ! si elle pouvait parler haut et ferme, comme elle vous tiendrait un tout autre langage par la rougeur qui, à votre insu,

brûlerait votre front ! Comme vous parleraient clairement les remords dont, malgré votre pénitence, votre conscience est troublée ; et les malheurs privés et publics, qui, vous êtes forcés de le reconnaître, dérivent de la moderne corruption des mœurs !

Mais encore : si vous voulez voir comment, de nos jours, on abuse de la raison, en lui faisant attiser les flammes impures lorsque, au contraire, elle nous fut donnée pour les modérer ; vous n'avez qu'à jeter un regard attentif dans nos villes, dans celles surtout où des intrus sont venus dominer les pauvres populations..... Vous y verrez partout licence et scandale, scandale et licence ! Discordes civiles, persécutions contre la religion de nos pères ; mauvais vers, mauvais journaux, mauvais romans : peintures, sculptures, gravures, théâtres ; drames, opéras, ballets... tout est mauvais, corrupteur, corrompu ! Dans cette triste revue, *tout*, littérature, science, arts, mécanique, industrie ; *tout* enfin, conspire à sa guise, tout brûle, tout alimente un feu destructeur qui ne demande qu'à détruire, qu'à dévorer !

Mais ce qui constitue essentiellement le caractère particulier de notre siècle rationaliste et utilitaire, c'est l'abandon, le mépris, le dénigrement de toutes les sauvegardes dont la piété chrétienne avait entouré la pureté, précisément parce qu'elle savait que la pureté est semblable à un cristal bien poli, qu'un souffle impur ternit et altère ; à un souple roseau que la brise la plus légère fait plier. Nul chrétien ne saurait ignorer que ces sauvegardes sont la chasteté du cœur, la fréquentation des sacrements, l'usage de la prière, la dévotion filiale à la bienheureuse vierge Marie, la fuite des occasions, la mortification de la chair : voilà les moyens que l'Eglise nous donne pour transplanter ici-bas ce lis du paradis ; pour le faire s'épanouir au souffle de la foi, afin qu'il puisse remonter sans tache vers ce ciel, sa patrie, d'où il était descendu ! Je ne veux pas dire, pourtant, que dans des temps et dans des pays de croyance, tous les hommes aient employé les moyens que je viens d'indiquer, mais tous, pour sûr, les respectaient au moins en théorie, et beaucoup, aussi en pratique : or, quel est, de ces moyens, celui que notre siècle, orgueilleux et mécréant, ne discrédite par ses plaisanteries, n'avilisse par ses mépris, ne dénigre par ses calomnies ? Prières, sacrements, pieuses pratiques et, surtout, mortifications, sont des mots à peu près barbares pour nos savants ; ce sont des actes idiots, bons pour les vieilles femmes imbéciles, les jeunes filles

ignorantes ou superstitieuses. Quant à eux, oh ! ils en ont de reste de la raison et de la philosophie ! — La philosophie et la raison, avez-vous dit ?... Eh bien, laissez-moi reprendre haleine, et je vous dirai un mot des merveilleux secours que la raison et la philosophie donnent en fait de bonnes mœurs.

VI. S'il y a une nature de péché que les hommes cherchent à cacher avec le plus grand soin, c'est assurément le péché d'incontinence, à cause sans doute de son ignominie. Et pourtant, s'il y a une nature de péché que l'on puisse cacher le moins, c'est précisément celui-là, qui infecte et empoisonne, comme un cadavre en putréfaction, à une lieue de distance. N'est-ce donc pas ridicule de venir nous faire des fanfaronnades d'honnêteté naturelle, lorsqu'il existe à peine assez de charité chrétienne pour couvrir en partie et dissimuler une masse de hideuses turpitudes ?

Mais si, laissant un peu de côté de pareils égards, je voulais tâter le pouls à ces présomptueux gros bonnets du progrès humanitaire, ou me contenter d'examiner leur langue, je vous montrerais, mes frères, de quelles fièvres ignominieuses leur sang est brûlé et vous découvririez les affreux symptômes de la gangrène qui leur ronge les os jusqu'à la moelle ! Je vous montrerais les unions mal assorties, encore plus mal combinées et détestablement conclues, devenues des cavernes de sourdes haines, de discordes prolongées, de jalousies furibondes et qui finissent par de scandaleuses séparations, par des hontes publiques ! Je vous montrerais un célibat à la musulmane, mis à la mode par des hommes qui supportent tous les inconvénients du mariage, sans en connaître les chastes délices, qui ont une femelle et des petits, sans avoir ni enfants ni femme, et qui, après avoir rué comme des étalons indomptés, au milieu d'un troupeau de caavales sauvages, quittent cette terre qu'ils ont souillée, laissant leur infamie pour unique héritage à des êtres inavoués et à jamais infortunés ! Je vous montrerais des centaines de malheureuses jeunes filles qui, trompées par de fallacieuses promesses, sont restées sur le sable comme la coquille perlière, privées de la goutte précieuse, abandonnées et trop tard repentantes : elles pleurent, mais leurs larmes sont perdues ; elles se lamentent, mais leurs gémissements ne sont pas plus écoutés que ceux de la tourterelle solitaire sur sa branche dépouillée, pendant que leur infâme séducteur achève de les perdre par la calomnie, et ne les connaît plus, que pour les couvrir de sarcasmes et de dérision ! Je

vous montrerais un troupeau de jeunes hommes brillants, qui auraient été l'espoir de la société, la gloire de l'Eglise ; qui sont devenus, dans leurs débordements, les jouets, les dupes de leurs vénales maîtresses ; et qui passent leur oisive existence dans les tripots, dans les mauvais lieux, où ils dispersent, avec leur patrimoine, la santé, la réputation, pour finir peut-être le cours d'une orageuse vie sur un triste lit d'hôpital, dans une sombre prison ou sur un infâme échafaud. N'est-ce pas assez pour vous convaincre que l'homme n'a nul besoin de la crainte du Seigneur pour rester honnête, et que la raison et la philosophie lui suffisent pour cela ? Ne trouvez-vous pas que la philosophie et la raison l'ont bien servi et l'ont mieux encore récompensé de son culte bestial, de toutes ses passions ? Oh ! dignes adorateurs, en vérité ! si vous étiez seuls sur la terre, je n'en doute pas, vous élèveriez, païens ressuscités, des temples et des autels à la concupiscence !

Et demandez à vos pères si on ne l'a pas fait déjà ? Si toute l'Europe n'en a pas frémi ? Si ce frémissement ne vibre pas encore dans le cœur des chrétiens ? Oh ! qu'ont-ils dû dire, les saints du paradis ! Comme les anges de la paix ont dû voiler leur visage avec les plumes de leurs ailes immortelles ! lorsque dans la première Eglise métropolitaine de la France, sur l'auguste autel du Dieu vivant, après en avoir arraché l'Image bénie de la plus pure des créatures, des monstres, sortis de l'enfer, placèrent... — je frémis d'horreur en le disant !... le cœur me manque !... pourtant, je le dirai ! — placèrent une prostituée hideusement nue !... Les successeurs de ces monstres, les partisans de leurs doctrines, viendraient donc régénérer nos patries chrétiennes et croyantes ? O Dieu tout-puissant ; Ayez pitié de nous !..... *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi* (1) !

(1) Psalm. LXXIII, 19.

VII

L'amour païen de la patrie, pris dans la nature, devient l'amour du prochain dans le christianisme. Sacrifice au bonheur de tous. Les vrais patriotes. Comment le paganisme faisait de la patrie une idole. Tyrannie de cette idole ; esclavage universel. Jésus-Christ en délivre le monde. Le seul maître des chrétiens est le Christ. Dans l'idée évangélique, l'amour de la patrie est une obéissance de sujet. Droit divin. Politique hérodiennne.

I. L'ardent amour de la patrie, auquel les hommes sacrifèrent avec enthousiasme leur fortune et leur vie, fut, à coup sûr, sinon le plus juste, du moins le plus brillant motif d'orgueil de l'antiquité païenne. Le sentiment d'admiration des siècles postérieurs pour cet amour, fut égal à sa gloire, que les rhéteurs et les humanistes de tous les temps ont pompeusement exaltée. Qui de nous, messieurs, n'associe aux souvenirs de son adolescence, les respects et les extases admiratives pour les Thémistocles, pour les Epaminondas, pour les trois cents Spartiates, pour les dix mille de Xénophon, pour Marathon et pour Salamine? Qui de nous, dans ses compositions scolaires n'a pas célébré les Horaces et les Curiaces, les Camilles, les Scévolas, les Scipions, les Pompées, les Césars ; sans omettre, si le pédagogue était tant soit peu libéral, quelques fleurs poétiques entrelacées par notre muse en bourrelet à la couronne civique des Gracques et des deux Brutus?

Je ne chercherai pas à savoir si toutes ces admirations sont prudemment inspirées : je me borne à dire seulement que, lorsqu'à ces puériles admirations succèdent des enseignements calqués sur les maximes du fameux secrétaire de la république de Florence, qu'aucune effluve de christianisme ne console, qu'aucun souffle de foi ne rafraîchit ; il ne saurait en sortir autre chose que le spectacle que nous avons eu sous les yeux, et que les peuples de l'Europe contemplent depuis deux générations... Il ne peut en sortir qu'une parodie boiteuse du fanatisme païen, stupide et atroce au suprême degré : et il n'est pas nécessaire de remonter, pour savoir si cette parodie est atroce et stupide, aux histoires de Pierleone, de Cola de Rianzi ou d'Arnold de Brescia : voyez, Romains, ce qui, depuis dix ans, se passe autour de vous, dans votre sainte ville, capitale du monde catholique, patrie spirituelle des croyants, gloire et

splendeur de l'univers !..... — Rome a dû bénir les canons et les armes libératrices qui sont généreusement venues la défendre et la protéger..... Tout ceci et ce que nous devons taire, suffira pour vous faire comprendre que pour nous soustraire aux enthousiasmes fanatiques qui, après une défaite, assaillent, hélas, les bonnes âmes elles-mêmes, il faudrait ne s'en tenir qu'aux préceptes du saint Evangile !

N'allez pas croire, chers auditeurs, qu'en étouffant ce fanatique enthousiasme, le saint Evangile enlève au monde un mérite quelconque ! Il n'a fait que le délivrer des excès d'un orgueil féroce, et de la honte d'un lâche esclavage. Oui, messieurs, oui, certes ; et n'en soyez nullement étonnés. L'amour de la patrie si vanté n'était chez les païens, qu'un mélange d'esclavage et d'orgueil, excepté dans quelques rares circonstances, où il pût avoir une raison d'être droite et naturelle, et il serait difficile de dire, dans ce mélange de sentiments, lequel, de l'opresseur et de l'opprimé, était le plus malheureux !... — Mais Jésus-Christ rédempteur, en appelant le paganisme à la lumière de sa vérité, le débarrassa de ces entraves et, tout en lui conservant ses bases naturelles, Il rétablit, redressa, anoblit et consacra l'amour de la patrie, comme Il le fit de toutes les amours légitimes. Je tâcherai, mes chers frères, de vous démontrer, dans ce discours, la grandeur de ce bienfait et, sans m'arrêter davantage aux généralités de l'argument, je commence.

II. Je vous ai dit que le fanatisme patriotique des païens, avec tous ses excès désordonnés, avait dans la nature un fondement légitime. En effet, qu'y a-t-il de plus naturel à l'homme que d'aimer avec une tendresse passionnée le sol natal ? ce sol natal, qui réveille tant de souvenirs de l'enfance naïve, de l'heureuse puberté ; ce sol qui porte ou renferme tant d'êtres bien-aimés, parents et amis ; ce sol, dont, chaque place, chaque rue, chaque temple, chaque toit, chaque sillon, chaque herbe, chaque pierre contient un fragment de pensée des jours passés, et qui vous parle partout de vos joies, de vos douleurs, de vos larmes, de vos sourires, de vos pères, de vos enfants, de vos concitoyens et de vos adversaires ; qui vous rappelle jusqu'aux rêves d'une jeunesse, hélas ! aussi vite passée qu'eux... et que ses espérances...

Et ce doux sentiment, plus que tout autre bonheur fugitif de la vie, on ne commence à l'apprécier que lorsqu'on en a perdu l'objet. Vous, qui ne faites pas la moindre attention aux aises, aux dou-

ceurs, aux affections qui vous entourent dans votre noble patrie à l'heure qu'il est ; oh ! combien y prendriez-vous garde , et avec quel immense désir vous soupiriez après eux, si, (ce qu'à Dieu ne plaise !) tristes exilés, errants parmi des étrangers, sur une terre étrangère, vos regards ne rencontraient que des visages inconnus, des villes, des bourgs, des châteaux qui ne disent rien à votre âme; lorsque surpris, au déclin du jour, dans un lieu solitaire, vous entendriez au loin le son d'une cloche... Oh ! c'est alors, que pensant à votre nid, à vos chers absents, votre cœur se serrerait et vos yeux se rempliraient de larmes?... Beau ciel d'azur ! Brillant soleil aux rayons de feu ! Mer calme et limpide ! Verdoyantes collines, qui avez souri doucement à mon berceau ! Beaux lieux où, peut-être, mes ossements fatigués ne trouveront pas une tombe ! Que tu m'es chère, ô ma patrie !...

Vous le voyez, l'amour de la patrie est un sentiment légitime, naturel, qui ne peut rien avoir de répréhensible, et qui, au contraire, peut être digne de louange, lorsqu'il se maintient dans les limites que la raison lui impose : mais quel amour ! hélas, la raison humaine a-t-elle dû maîtriser et contenir lorsque, comme au temps du paganisme, elle est livrée à elle-même ? Les gentils ne songèrent même pas qu'il pût y avoir des limites ; comment auraient-ils craint de les franchir ?...

Mais nous, qui sont nés dans la grâce, nous, élevés à l'école de l'amour, nous connaissons bien comment naît l'amour de la patrie, comment il se développe largement ; quels devoirs il impose : enfin, éclairés par la foi, nous pouvons presque à l'aide de saint Thomas, en faire l'anatomie, aussi bien que celle de toutes les autres affections humaines.

Or, l'angélique docteur enseigne, que l'amour de la patrie n'a d'autre origine que la vertu de charité envers le prochain ; que cette charité, tout en n'excluant personne, doit être bien entendue, réglée sur la *proximité* : on doit aimer, d'abord, les plus proches, ensuite, les plus éloignés. Ainsi, le lieu où nous sommes nés, où nous avons été élevés, et les hommes qui l'habitent, auront la préférence sur les lieux et les hommes de notre province ; ceux-ci sur ceux de notre Etat, qui l'emporteront sur le restant de la nation ; et ainsi de suite, sans que jamais un motif d'aimer nous fasse défaut ; quoique, en s'éloignant du centre, l'affection ait à perdre de son intensité : et ceci est démontré dans le

symbole le plus expressif de l'amour, le feu, qui chauffe d'autant moins qu'on s'en éloigne. On voit donc que l'amour de la patrie n'est autre chose, enfin, qu'une ampliation de l'amour de la famille; car les familles, en se groupant, forment les communes qui, par leur réunion, constituent les cantons, les arrondissements, les départements dont la totalité fait la nation, laquelle, sous l'administration de l'autorité, se nomme grand-duché, royaume, empire ou république. Donc, notre siècle est bien peu intelligent et moins encore conséquent, lorsque, après avoir emphatiquement prêché l'amour de la patrie, il emploie tous ses efforts pour affaiblir l'amour de la famille, sapant le patriotisme par sa base unique. Cette genèse de l'amour de la patrie est si naturelle, que les conditions de cet amour ne se comprennent que par leur analogie avec celles de l'amour de la famille.

III. Le premier sentiment chrétien qui s'offre à notre pensée, dans cette matière, est celui-ci : ce n'est pas l'individu qui est fait pour le bien-être de la famille ou de la société, mais c'est la société, c'est la famille qui ont été constituées pour le bonheur de l'individu; et cette pensée s'accorde parfaitement avec la haute dignité que notre foi reconnaît dans l'être humain. Si toute la grande machine du monde sensible est créée et constituée pour le service de l'homme, devons-nous croire que l'homme n'est qu'un instrument inerte, un moyen presque unanime, pour le bien d'un être collectif, le supposant, si vous voulez, exigé par la nature elle-même? Pourquoi la nature a-t-elle voulu que l'homme naquit au sein de la famille et vécût en société, si ce n'est pour que les moyens nécessaires à son bien-être religieux et naturel, moral et physique, lui soient assurés?

Le bien de la famille et de la société dérive, il est vrai, des sujets individuels, qui composent l'une aussi bien que l'autre : par cette raison, en rendant service à ceux-ci, on le rend à celle-là, et le service est d'autant plus important, que la communauté est plus étendue. En ce cas, il est parfaitement avéré que le bien-être commun doit toujours l'emporter sur le bien-être particulier, puisqu'il est certain que le bien de mille ou de dix mille personnes est une chose bien plus importante que celui d'un seul ou de dix. Mais s'il s'agissait d'avantages qui ne seraient pas de véritables bienfaits, ou qui seraient bien minimes et au profit d'un petit nombre; alors le sacrifice d'un seul individu serait une injure pour

la dignité humaine ; une tyrannie de la part de celui qui l'exigerait, une lâcheté folle, que l'ignorance pourrait à peine excuser, de la part de ceux qui le souffriraient impunément. Que diriez-vous d'un homme qui, pour ajouter un vain titre à sa maison, pour en accroître le patrimoine de quelques écus, irait perdre sa santé, son honneur, je dirai presque, sa vie et son éternité ? Faites ce raisonnement, messieurs, au sujet de la patrie, qui est précisément une famille immense, dont chacun de nous est un membre. Le véritable bien-être de la patrie consiste dans la paix, dans l'ordre et particulièrement dans la justice partout et pour tous, sans laquelle l'ordre serait une fiction, la paix un mensonge. Naturellement, tout sacrifice de notre part pour procurer ce bonheur à la patrie serait bien placé ; car, s'il est bon de négliger nos propres intérêts pour sauvegarder ceux d'un frère, d'un parent, d'un ami, il est bien meilleur de les négliger pour la patrie, qui est la réunion immense de tous les parents, de tous les amis, de tous ces inconnus qui, pourtant, tiennent à nous par les liens puissants de la société. C'est là, mes frères, ce qui fait la gloire, l'honneur bien mérité de ces hommes généreux qui, pour assurer à leur patrie un bonheur grand et véritable, pour la délivrer de quelque grande et véritable calamité, n'ont pas hésité à exposer leur vie aux dangers les plus graves ! C'est là le vrai *ponere animam pro fratribus*, que le Christ appelle le plus sublime des actes de charité (1) !

Vous voyez donc que l'amour de la patrie est, pour nous, chrétiens, à peine autre chose que la charité envers le prochain ; et si l'on n'avait pas substitué ce mot de *patriote* qui, pour les italiens, est un vocable étranger, je dirais que les patriotes les plus grands, furent ces hommes apostoliques, qui consacrèrent leur vie entière au bonheur moral et spirituel des peuples au milieu desquels ils ont vécu. Les patriotes dont je parle, furent : pour Rome, Philippe de Néri ; pour Florence, saint Antonin ; Charles Borromée pour Milan ; et pour Naples, Francesco de Girolamo ; chaque ville, chaque région a eu les siens. A ce compte des vrais patriotes, on peut ajouter, par exemple, ces professeurs émérites, qui honorent la patrie par leur science, leurs préceptes, leur enseignement, et lui élèvent une jeunesse instruite, chrétienne, qui lui donnera d'excellents citoyens ; ces officiers publics qui, remplissant leurs devoirs avec une

(1) JOAN., XV, 13.

loyale et scrupuleuse exactitude, regardent leur emploi, non comme une sinécure, source de bénéfiques personnels, mais comme une obligation de *servir* leurs administrés, et qui s'en acquittent à la satisfaction universelle : et ce mot tout chrétien de *servir* devrait choquer moins que tout autre les fonctionnaires d'un Etat, dont le souverain ne dédaigne pas le titre de *serviteur des serviteurs de Dieu*. Ainsi, en vertu de la loi des contraires, les scélérats qui, appelant *gloire et prospérité de la patrie* leur cupidité et leur ambition, lui préparent des jours orageux, en corrompent les mœurs, en persécutent la religion ; dépouillant, insultant, proscrivant et tuant, même, ses ministres les plus zélés, les plus éminents ; ceux-là ne sont pas des patriotes, mais des parricides !

IV. Maintenant, mes chers frères, je vous demanderai : — Comment ce véritable amour de la patrie pourrait-il avoir existé chez les païens qui, loin d'exercer les lois de la charité, n'en connaissaient pas seulement le nom ? — Quand on voudrait encore laisser de côté la charité, comment le paganisme aurait-il pu mettre d'accord l'amour de la patrie et la société civile, lorsqu'il ignorait la nature et les conditions essentielles de l'un et de l'autre ? Minutius Félix l'avait remarqué : *Non potest pulchre gerere rem civilem, quia non cognovit hanc communem mundi civitatem* (1). — Il faut donc convenir qu'au fond de cet amour patriotique, on ne trouvait que cet orgueil démesuré qui était l'âme et la vie de la gentilité, laquelle, désireuse d'embrasser, par ce moyen, un objet vaste et grandiose, se fabriquait une idole nouvelle, pour la servir et lui offrir des sacrifices. — Je le déclare ici... et tâchez, messieurs, de pénétrer dans le sentiment de ma pensée : tout en vous parlant du monde ancien, je mettrai au vif, peut-être, une triste plaie du monde moderne.

L'homme abandonné à lui-même, ayant non-seulement perdu toute connaissance, mais encore tout souvenir de son origine, chercha en lui seul la satisfaction complète de toutes ses aspirations. Mais, enserré dans le cercle de son individu, il sentit aussitôt qu'il était inutile d'y chercher l'accomplissement de certains désirs qui l'entraînaient à son insu vers l'infini. Sortant alors, pour ainsi dire, en dehors de lui, il chercha dans le monde extérieur quelque chose de plus grand et de plus permanent, quelque chose qui ne fût pas

(1) OCTAVIUS, cap. XVII.

l'individu toujours petit, mesquin, passager, comme la fumée dans l'air et l'écume sur les eaux. Il crut avoir trouvé cet objet dans la patrie, l'Etat, la nation ; il s'en empara et il y tint d'autant plus, qu'il espéra conquérir la puissance, en se cramponnant, sinon au gouvernail, au moins à un aviron de ce grand vaisseau ; et prendre sa large part de butin, sa bonne portion des richesses, de la gloire et des honneurs dont la patrie serait la dépositaire et la dispensatrice. Ainsi, l'autolâtrie ou adoration de soi-même, qui était le caractère le plus saillant de l'homme païen, s'amplifiait, pour ainsi dire, et se fondait dans un être collectif démesuré, dans lequel chaque individu s'adorant, ils s'adoraient tous à tour de rôle ; il en résultait bien quelque sûreté contre l'invasion des autres peuples ; mais cela faisait que la seule qualité d'étrangers donnait à ces peuples le nom de barbares et même d'ennemis. Voilà donc la patrie, devenue tout à fait une idole, envahissant tout, absorbant tout, transformant tout en elle-même : voilà les peuples entraînés à s'immoler, à se vendre, corps et ame, pour la préséance, pour l'accroissement de la patrie.

Mais, prenez-y garde ; ce n'était nullement pour l'accroissement de son bonheur, pour l'augmentation, l'amélioration des mœurs, de l'ordre, du bien-être, de la paix, de la justice, que les païens se dévouaient ainsi ; c'était pour étendre le plus possible les limites du pays, au moyen des *annexions*... Vous voyez que les *annexions* sont une invention d'assez vieille date, j'espère... On voulait que la patrie fût un objet de vénération pour les contrées limitrophes, de terreur pour les peuples lointains : qu'elle devînt l'arbitre des destins du monde ; qu'elle donnât et enlevât à son gré la couronne des rois, sans autre motif que l'orgueil, sans autre raison que l'intérêt, sans autre titre que le bon plaisir, sans autre droit que la force. Il est inutile de dire quelle part chacun s'assignait dans le droit de conquête ; on sait que *tous*, excepté les esclaves, devaient se promettre *tout*... On sait aussi que *presque tous* en étaient pour leurs peines comme pour leurs espérances... Il en est encore et toujours ainsi. Et comment en eût-il été autrement ? Pour élever ce monolithe (tous les peuples s'y mettaient, un seul y parvenait), il était tout naturel qu'on lui donnât pour base, pour soutien et pour aliment, toute la foule innombrable des citoyens, lesquels, par une inversion dénaturée, ne croyant plus que la patrie dût causer leur bonheur, trouvèrent qu'ils devaient *tous* être sacrifiés à ce

Moloch monstrueux, en lui consacrant les affections les plus saintes, les goûts les plus légitimes, les intérêts les plus chers, le souffle, la vie ! Ces maximes qui font frémir la nature, ont retenti, pourtant dans la suite des siècles... et leur écho est parvenu jusqu'à nous ! Cet écho nous répète : — Le citoyen appartient à l'Etat ; l'Etat peut prendre et garder ta fortune. Si, par hasard, ta tête l'importune, sois très-heureux si d'un coup il l'abat ! De tes enfants il est aussi le maître : il peut les faire élever comme il veut. S'il veut qu'ils soient turcs ou juifs, il le peut. Tout est à lui : tu dois le reconnaître !

Qu'était donc une société constituée de la sorte ? Un immense troupeau de moutons qu'on appelait citoyens, et qui, ayant perdu toute conscience de leur dignité, de leur indépendance personnelle, vivaient courbés et prosternés sous le joug despotique d'un être inexorable et mystérieux, engraisé d'oppressions, nourri d'esclavage, altéré de larmes et de sang ! Qu'était-ce que cette société, sinon un peuple qui s'assassinait stupidement lui-même pour mettre la patrie en état d'assassiner d'autres peuples ? Lisez... mais lisez-les en chrétiens... les histoires anciennes ; vous n'y trouverez pas autre chose : peuples s'égorgeant entre eux pour agrandir leur patrie respective : triomphait celui qui avait le plus égorgé et le moins perdu. — Vous direz qu'ils s'étaient bâti une patrie ainsi faite, et qu'ils s'y sacrifiaient volontairement ? Eh bien ! qu'en voulez-vous conclure ? que les idolâtres n'adoraient et n'adorent pas un mannequin, fabriqué par leurs mains ? que ces insensés ne se jettent pas dans le gouffre en dansant ?... Dites que les idolâtres sont des fous, et nous serons d'accord.

Au demeurant, l'illusion qui nous fait voir la patrie comme si elle était un être collectif, presque un énorme géant, dans les cavernesuses entrailles duquel chacun pense pouvoir dénicher un petit coin pour y jouir de la puissance et de la richesse tout à son aise ; cette illusion a disparu avec la chute de la République romaine, lorsque Octave - Auguste, concentrant dans ses mains tous les pouvoirs, prit le titre de *princeps* et garda tout. La patrie, ainsi incarnée en un seul homme, cet homme se fit empereur, se fit despote, se fit idole, se fit dieu ; il eut des temples, des autels, des encens, des sacrifices ;... quoique les prétoriens se fussent arrogé le droit d'envoyer dans l'autre monde ces honteuses divinités, lorsqu'elles devenaient insupportables, et de leur en substituer de nou-

velles, pour s'en débarrasser ensuite sans plus de cérémonies!... Cette tragi-comédie se joua, pendant plusieurs siècles, dans presque toute l'étendue du monde connu dans ces temps-là ; et le genre humain, tremblant et enchaîné, blémissait et frémissait aux pieds d'un monstre bestial, d'un ex-esclave sarmathe, ou thrace, c'est-à-dire, *barbare*, dont la volonté tenait lieu de destin, et la personne, de dieu tout-puissant ! — Oh ! ne trouvez-vous pas, mes bien chers auditeurs, que l'homme était largement payé, dignement récompensé de l'audace avec laquelle il s'était soustrait à la domination du vrai Dieu ? Depuis quarante siècles, le genre humain n'était jamais tombé à un tel degré d'abjection ! On lit, pourtant, dans les Fastes chrétiens, que dans le cours de la quarante-deuxième année du règne d'Auguste, *le monde entier jouissait de la paix*, c'était la paix de l'esclavage universel ! Or, ce fut justement en cette année-là qu'apparut au monde le Sauveur, le Libérateur par antonomase, le grand, le vrai *SOSPITATOR* !

V. La famille humaine étant rentrée, par la grâce du Sauveur, sous la domination de Dieu, sa dignité lui fut immédiatement rendue ; mais ce ne fut pas, sachez-le bien, par la désobéissance envers les tyrans ; loin de là ! Pendant que les chrétiens étaient persécutés, mais affranchis, jamais ils ne prirent parti dans aucune des conspirations tramées contre ces indignes empereurs : Tertullien défiait hardiment les gentils de trouver un seul chrétien qui eût conspiré ! Mais, à cet égard, la dignité humaine fut véritablement rétablie par la connaissance bien nette que les générations rachetées eurent des causes intimes de l'ordre social et de l'immense part qu'a le Roi des rois dans l'autorité civile ; quoiqu'il ne soit que trop vrai que les dépositaires de cette autorité, peuvent en abuser et en abusent quelquefois, en effet. L'homme ne fut donc plus, dès lors, considéré comme propriété de la patrie, comme un esclave de la république, du prince ou de l'Etat : oh, non pas ! Une âme raisonnable et immortelle est une chose trop sublime pour offrir ses adorations à d'autres qu'au Roi suprême, dont elle sait être l'image et presque la vivante respiration ! Le sacré et saint caractère du baptême, dont notre front est couronné, nous honore bien plus que n'importe quel diadème royal ; et l'ambitieux *civis romanus* dont vos aïeux étaient si fiers, ô Romains qui m'écoutez, s'évanouit à leurs yeux, à la pensée qu'ils étaient nés de nouveau par Jésus-Christ, ce dont Léon-le-Grand les félicitait : *Nec tam gloriantur*

quod in imperio geniti, quam gloriantur quod in baptisinate sunt renati (1).

Nous aimons la patrie ; nous respectons l'autorité civile légitime ; mais nous respectons celle-ci et nous aimons celle-là d'une toute autre manière que celle dont sut et put se servir le paganisme. Nous n'aimons pas la patrie comme notre fin dernière ; car, dans ce sens, notre véritable patrie, c'est le paradis ! Oui, nous aimons la patrie terrestre ; mais nous l'aimons comme l'un des divers et nombreux moyens que la Providence met dans nos mains pour arriver à notre fin dernière ; et pour que cette destination se réalise, nous désirons voir fleurir dans cette patrie, la religion, la justice, l'ordre, la paix, sans attacher beaucoup d'importance à la crainte qu'elle pourrait inspirer aux autres nations par ses forces de terre et de mer : nous serions désolés de voir ses richesses éparpillées ou enlevées, son sang versé par torrents dans des guerres dont la cause nous serait inconnue, ou nous semblerait injuste et inique : nous rougirions de honte, si nous apprenions que notre patrie eût perdu l'estime du monde par ses mensonges diplomatiques, ou qu'elle fût devenue, par ses perfidies, un objet de haine et de mépris. Nous aimons, nous aussi, sa prospérité matérielle ; mais nous ne saurions jamais la désirer comme un bonheur absolu, car il n'en existe pas sur la terre ; nous devons vouloir ce bonheur, et nous le voulons, mais subordonné aux avantages moraux et aux biens éternels : il ne leur serait pas subordonné si, par exemple, devenant très-voluptueux et sybarite, pour quelques heureux du siècle, ce bien-être matériel laissait le plus grand nombre avoir faim, souffrir les douleurs, les privations d'une vie de peines et de fatigues incessantes.

Quant à ce qui est de l'autorité légitime, le chrétien n'obéit pas à l'homme : non ! L'homme assujéti à l'homme comme homme, est une pensée qui outrage grandement la dignité humaine et plus encore, le titre de chrétien. Non ! Le chrétien n'a d'autre roi, d'autre maître que Dieu, LE DIEU FAIT CHAIR ; il n'obéit qu'à LUI seul. Nous croyons, avec l'apôtre saint Jude, que notre seul maître est Jésus-Christ : *Jesum Christum SOLUM DOMINATOREM nostrum* (2). S'il est le seul, il n'en est pas, il ne peut y en avoir d'autres que LUI. Ici, dans les saints temples de Dieu, sous ces voûtes augustes, au milieu des concerts de l'orgue harmonieux et dans la majesté de nos

(1) SAINT LÉON, serm. XXXVII.

(2) Epist. Jud., V, 4.

cérémonies ; la foule des chrétiens riches, ou malheureux, et leurs voix à la voix du prêtre réunies, proclament un *seul* Dieu, Jésus-Christ le Très-Haut ! Gloire à lui dans les cieux ; paix à nous sur la terre ! Lui SEUL est le Seigneur, lui seul Saint, Fils du Père ; lui seul est grand, parfait, lui seul est sans défaut ! Et ne trouvez-vous pas, chers auditeurs, que ces serviteurs, tout humbles, tout déguenillés qu'ils puissent être, valent cent fois plus que la valetaille dorée, qui se fait un dieu unique de son maître terrestre et qui est condamnée à pourrir dans ses antichambres, attendant l'insigne honneur d'en recevoir un ordre, ou la faveur merveilleuse d'en obtenir un sourire.

Si le chrétien obéit, ainsi qu'il doit le faire, aux autorités terrestres et s'il les respecte, c'est seulement parce que Dieu a, en créant la famille, puis la société, conféré une partie de son autorité à ceux qu'il a placés à la tête de cette société, de cette famille : le chrétien ne craint pas la force de ce chef, n'en redoute pas l'astuce : encore moins en envie-t-il la puissance : mais en toute humilité de cœur, il reconnaît en lui le lieutenant du Seigneur, l'homme investi de son autorité. Oh ! que la parole de saint Paul est grande et sublime, lorsqu'il encourage, non-seulement les sujets, mais les esclaves eux-mêmes, à obéir à leurs supérieurs : *Servi obedite prepositis vestris sicut Deo... non ad oculum servientes* (4). L'avez-vous entendu ? Il ne faut pas s'arrêter à ce que nous en dit le sens ; nous ne devons pas y voir l'ambition, l'injustice, le despotisme, la cupidité qu'on y trouve souvent et que souvent aussi on y suppose ; mais nous devons ne voir dans ces chefs que les instruments de Dieu. S'il vous paraissait étrange que Dieu prenne quelquefois pour instruments des hommes ineptes et, même, des hommes méchants, ne vous en scandalisez pas, je vous prie ! Est-ce que Dieu ne châtie jamais par la disette, la famine, la peste, les inondations, les tremblements de terre ? Pourquoi ne choisirait-il pas pour instrument de sa colère le gouvernement d'un chef incapable, ou pervers, s'en servant comme un père se sert quelquefois d'un martinet pour corriger un enfant qui sera par la suite son héritier, lorsqu'il aura jeté au feu le fouet vengeur, comme le dit si énergiquement saint Augustin ? Or, vous voyez quelle source de dignité, de paix, de contentement résigné, est ouverte pour quiconque se

(4) Ephes., VI, 5, 6.

soumet à un pouvoir supérieur, alors même que ce pouvoir se tromperait par faiblesse, prévariquerait par caprice ou par mauvaise volonté, surtout lorsque, après avoir reconnu que la puissance est donnée par le Christ, on voit son vicaire sur la terre, étendre sa main paternelle pour réprimer ou corriger les excès !...

Mais cette doctrine qui est, en substance, ce *droit divin*, tant calomnié, qui a soutenu le monde, le conservant en paix pendant huit siècles ; ce système, qui sentait par trop la sacristie, les rationalistes humanitaires ont voulu le refaire à leur guise, en refaisant la société. Qu'ont-ils fait ?... Nous ne nous chargerons pas de vous l'apprendre, si vous l'ignorez : nous ne perdrons pas notre temps à vous en parler, si vous en avez connaissance... Et comment ne le sauriez-vous pas ?.. Nous aimons mieux prendre quelques instants de repos.

VI. Je me garderai bien d'affirmer que tous les hommes politiques de notre temps suivent l'exemple du perfide, de l'impie Hérode, du cruel persécuteur du Rédempteur au berceau. Mais, si je restreins ma comparaison à ceux qui n'ont pas eu le don de la foi, ou qui l'ont repoussé, pour ne suivre, comme les païens, que leur soif d'ambition et de toute-puissance, me serais-je, hélas ! trop avancé à leur égard ? Ma comparaison sera-t-elle hasardée ? Qu'a fait Hérode ? Il voulut conserver à tout prix un royaume, à la possession duquel il paraissait avoir quelques droits. Entendant parler d'un certain roi des Juifs, qui venait de naître, il prit adroitement toute sorte de renseignements, puis il s'occupa des moyens les plus expéditifs de s'en défaire. Il fit du machiavélisme avec les Mages, en faisant semblant d'adorer le roi nouveau-né, avec l'intention bien arrêtée de le mettre à mort : il se fâcha, lorsqu'il vit que les Mages se moquaient de lui et qu'ils se fiaient à l'ange plutôt qu'à lui-même : enfin, il fit couler peu de sang innocent ; beaucoup de larmes maternelles ; toutes choses, qui ne valaient pas la peine de faire reculer la raison d'Etat, laquelle réclamait la sûreté de la couronne *quand même*.... Or, je vous le demande : à l'exception du massacre des innocents, qui n'est plus dans nos mœurs, quelle est la phase de la conduite d'Hérode, à laquelle nous n'ayons pas, tous, plus ou moins assisté ?

VIII

Fruit pratique de ces discours. La science ne pouvait pas servir à la conversion du paganisme : elle fut amenée par la stupidité. Texte de saint Paul. Triomphe du mystère de la croix. Incohérence apparente de ce texte. Le monde et les croyants. Le monde paganise avec son *christianisme civil*. Caractères de ce christianisme. Epilogue : conclusion par le mystère de la croix.

I. En terminant le petit service que j'ai cru vous rendre, dans mon bien vif sentiment d'affection pour vous, mes bien chers auditeurs, je ne saurais vous dissimuler ma crainte, et, je dirais presque, mes remords, qui deviennent d'autant plus poignants, qu'ils ont trait à l'utilité de ces discours, pour vous, qui m'avez écouté jusqu'ici avec tant de bienveillance, d'attention et de courtoisie. Je crains fort de ne pas avoir suffisamment pris garde à cette utilité, en traitant un sujet dont l'importance et la noblesse m'avaient séduit. Toutefois, je reprends courage en pensant que cet auditoire, composé d'hommes intelligents et perspicaces, n'aura pas manqué de faire les applications pratiques les plus fécondes en bons résultats, après avoir remarqué que dans ces discours sur le paganisme ancien et le paganisme moderne, mon principal but a été d'attaquer de front la tendance capitale de notre temps et de notre pays ; tendance qui nous entraîne vers un *naturalisme* universel, dont il ne peut sortir qu'un retour, plus ou moins explicite, aux idées et aux amours païennes, comme je l'ai souvent répété.

Mais, s'il était nécessaire de faire de nouvelles applications à ce sujet, en voici encore une qui viendra résumer et couronner toutes les autres : je la trouve si importante, que je me tiendrai pour très-heureux si je parviens à vous l'expliquer assez clairement aujourd'hui. Bienheureux aussi serez-vous, mes frères, si votre esprit parvient également à s'en pénétrer et à la graver dans vos cœurs en caractères ineffaçables ! — Savez-vous quelle est cette vérité si salutaire que je désire tant vous faire apprécier ? Elle a rapport à un moyen tout nouveau, tout imprévu, je dirais presque incroyable, si le fait ne l'avait prouvé ; moyen par lequel Dieu défit d'un souffle l'œuvre de quarante siècles, appelant le paganisme à la foi ; le transformant, comme par enchantement, en ce

christianisme dont nous sommes les enfants, et au milieu duquel, Dieu merci, nous nous trouvons. Oui, messieurs, ce moyen fut si inopiné, si admirable, tellement en dehors de toute pensée, de toute attente humaine, que, manquât-il tout autre argument, il suffirait à lui seul pour démontrer la divinité de notre très-sainte religion. Notez bien, que je ne parle pas de la conversion des Gents, ou de la gentilité; cet argument est très-ancien et presque vulgaire chez tous nos apologistes : je parle simplement du moyen dont la Providence se servit pour opérer cette conversion des gentils. Le moyen qui servit alors à ce prodige, est souverainement nécessaire aujourd'hui pour maintenir dans la foi les générations converties ; car rien n'est plus manifeste que ce précepte de saint Thomas : les institutions, et toute chose humaine en général, comme étant sujette à changement, doivent se conserver et s'accroître par les mêmes principes qui leur ont donné naissance. Je vous vois impatients de voir terminer mon exorde et subjugués par la hauteur du sujet. Pour vous contenter, je commence.

II. Souffrez, cependant, chers auditeurs, que je fasse repasser sous vos yeux les sujets traités dans mes précédents discours, afin de vous donner une idée aussi complète que possible des misérables conditions dans lesquelles Jésus-Christ Rédempteur trouva le genre humain, en venant au monde. Vous ne sentiriez jamais assez toute la valeur de la liberté, de la lumière et du salut qu'il nous apporta, sans avoir connu d'abord l'esclavage, les ténèbres et la mort qui nous environnaient de toutes parts. D'ailleurs, on ne comprendra convenablement l'efficacité plus qu'admirable du moyen employé par Dieu pour opérer cette transformation, que lorsqu'on aura pesé l'opposition absolue des deux termes par lesquels le monde passa, partant de l'un pour arriver à l'autre. J'ai tâché de vous faire sentir cette opposition au fur et à mesure, pendant les sept jours qui viennent de s'écouler ; mais je voudrais aujourd'hui en embrasser l'ensemble comme d'un seul coup d'œil.

Il faut, pour parvenir convenablement à ce but, mettre un peu de côté les préjugés puérils avec lesquels des hommes mûrs ne cessent de contempler et d'admirer la grandeur païenne. Quelle que fût la hauteur à laquelle s'éleva le monde ancien dans la science de l'Etat et dans les arts, il est constant que toutes ces prérogatives n'avaient rien de commun avec la dignité morale de l'homme raisonnable, avec ses mœurs publiques et privées, et

j'ajouterai même, avec ce contentement, cette félicité mesurée dont il lui est permis de jouir dans le cours de cette vie mortelle ; car il faut que pour être vrais, cette félicité, ce contentement ne dépassent point, dans leurs rapports, l'idée du contentement céleste de la future félicité. Sur tous ces sujets, le genre humain était tombé si bas, il en était venu à un tel excès de luxure monstrueuse, d'orgueil démesuré, de bestiale abjection, de lâche et stupide esclavage, que toutes les images de prisons, de chaînes, de ténèbres, d'ulcères gangreneux et fétides, de péché dominant, de mort victorieuse, de démons triomphants, dont les saintes Ecritures sont remplies, suffisent à peine pour en donner une idée. Si l'on veut excepter le peuple Hébreu (bien petite exception, vraiment, au milieu du pervertissement universel), peuple qui, orgueilleux de son mérite, en rapetissait la valeur ; le reste du genre humain ou, pour mieux dire, le genre humain presque entier, s'étant séparé de Dieu, avait comme l'enfant prodigue cueilli les fruits de cette triste racine : ces fruits furent l'ignorance ou méconnaissance de soi-même et des harmonies providentielles qui liaient l'homme à l'univers. Réduit à sa propre personnalité, il voulut être entièrement indépendant et fut complètement esclave : il servit les forces aveugles de la nature ; il servit ses propres instincts sensuels ; il servit le despotisme social personnifié dans la plus vorace des idoles, la patrie.

Je pense donc que la grande parole de saint Paul aux Galates sur l'enfance de peuple hébreu, peut être appliquée à toute la famille humaine, puisque la dépendance est la condition propre des petits enfants. Nous étions tous, dit-il, juifs et gentils, nous étions tous des enfants, avant Jésus-Christ et, dans cette condition, nous nous trouvions tous les esclaves des éléments du monde : *Cum essemus parvuli, sub elementis mundi eramus servientes* (1). Ces éléments du monde étaient la cupidité, le désordre, les forces de la nature, les propensions sensuelles, le despotisme de la société et de l'Etat. — Il en est ainsi : *Eramus servientes sub elementis mundi!*

Or, pour en venir à détruire ce servage universel, à déchirer le voile ténébreux qui s'étendait sur la terre, à briser ces entraves, à rendre libres ces générations opprimées et avilies, quel moyen

(1) Gal., IV, 3.

pensez-vous qu'il eût fallu employer ? Vous imaginez, sans doute, l'emploi de ces moyens qui, suivant la nature, s'offrent spontanément à la pensée de tout le monde : la science aurait chassé l'ignorance ; la décence et la dignité de la vie civile eussent refréné la licence ; l'esclavage universel aurait disparu devant l'amour de la liberté individuelle, civile et politique, qui viendrait embraser tous les cœurs en leur montrant tout son prix, tous ses avantages. Vous pensez cela, et tous les esprits sages et prudents le penseront comme vous ; car ni la nature, ni la raison ne sauraient vous suggérer de meilleurs moyens ?

Mais, les grands desseins de la Providence furent tout différents ; précisément, parce que la nature et la raison étaient entièrement obscurcies et perverties, les moyens naturels et analogues ne pouvaient leur servir : il fallait donc recourir à quelque chose hors ligne et en dehors de la raison et de la nature. Dieu fit cela par le mystère merveilleux de la croix, chose qui répugne à la nature, et que la raison regarde comme une folie : la croix fut pourtant choisie par le Seigneur comme l'instrument le plus approprié à la régénération du monde, comme l'instrument qui devait guérir la nature infirme, rendre à la raison la lumière qui avait été presque entièrement éclipsee. Cet auguste et ineffable mystère de la croix, sur laquelle la vie a soutenu la mort, et qui donna par la mort, la vie au monde :

Qua vita mortem pertulit,
Et morte vitam protulit ;

ce mystère, répétons-nous, nous trouvons très-important de le développer, à ce sujet. Pour faire cela de mon mieux, je prendrai pour guide un passage très-profond de saint Paul, qui se trouve dans sa première épître aux Corinthiens, et que je veux vous exposer posément, vous priant d'y apporter l'attention la plus soutenue. Voici comment l'Apôtre raisonne, en maxime.

III. Si la corruption où était descendu le genre humain, principalement par les abominables excès de l'idolâtrie, avait pris naissance dans le raisonnement ou dans l'expression de l'intelligence, tout erronés qu'ils étaient, il eût nécessairement fallu défaire ce travail au moyen de la science ou de la sagesse humaine, comme

il vous plaira de la nommer. Mais la chose était arrivée d'une tout autre façon : cette corruption universelle eut pour origine l'orgueil et la luxure, sans que la raison y prît la moindre part, si ce n'est celle de se laisser dominer en esclave, de se taire, et, pour comble d'ignominie, de se rendre complice de ces deux affreux péchés capitaux. Ainsi, l'ordre primitif, établi par la Providence, fut renversé par la faute de l'homme. Selon cet ordre primitif de Dieu, que l'Apôtre désigne par ces mots : *In Dei sapientia*, le genre humain eût dû s'élever de la créature à la connaissance et à l'amour du Créateur : et cela serait arrivé, comme l'exprime la suite de la phrase de saint Paul : *Cognoscere Deum per sapientiam*. Mais il n'en fut rien ! Le monde ne connut pas Dieu par la science, suivant la route qu'il avait tracée : *In Dei sapientia non cognovit mundus per sapientiam Deum* (1).

Les choses étant ainsi, quel avantage le monde pouvait-il attendre d'une science selon ses idées, lorsqu'il en avait asservi et presque anéanti l'instrument ? J'irai plus loin : je dirai que non-seulement il avait anéanti cet instrument, mais qu'il l'avait rendu hostile par l'orgueil ; la science naturelle l'aurait trouvé contraire, ou en aurait accru l'outrecuidance. Donc, la science ne pouvant plus servir à la guérison et devenant même une cause morbide, aggravante, il fallut nécessairement recourir au topique contraire de la science. Qu'y a-t-il de plus diamétralement opposé au savoir que la stupidité ? Oui, messieurs ; je dis bien : la *stupidité* ! Oui, messieurs, oui, bien ! la stupidité, la démence, que Dieu prendra comme instrument, pour régénérer le monde gâté et affolé par les égarements d'une science devenue aveugle. Mais toute sorte de démence n'eût pu servir pour atteindre ce but : il fallait la démence professée, proclamée, prêchée ! *Per stultitiam prædicationis* ; c'est un des hébraïcismes très-souvent employés par saint Paul, quoiqu'il ait écrit dans la langue grecque ; et cette expression equivaut à *per stultitiam prædicatam*. Voici la phrase textuelle de l'Apôtre : *Quia in Dei sapientia non cognovit mundus per sapientiam Deum, placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes*. Le monde n'ayant pas connu Dieu par la voie de la science, selon le décret primitif de sa Sagesse divine, Dieu voulut sauver les croyants au moyen de la stupidité prêchée.

(1) Cor., I, 21.

Savez-vous ce que signifie exactement *stultitia prædicata*? Cela veut dire : proclamer une doctrine devant laquelle toute la sagesse humaine fût restée confuse et déconcertée ; une doctrine qui eût placé en haut ce que la science humaine mettait toujours en bas, et *vice-versâ* ; une doctrine qui eût appelé *bonheur et béatitude pour l'homme*, ce qui, pendant quarante siècles, avait été considéré son *malheur suprême*, et encore *vice-versâ* ! Ce fut-là, proprement, la *stultitia prædicata* au moyen de laquelle Dieu voulut sauver l'homme, qui n'avait pas su trouver son salut dans la sienne. Tâchez, mes bien chers auditeurs, de bien vous pénétrer de cette vérité. Que diriez-vous d'un *quidam*, qui viendrait tout à coup ici, au milieu de vous, faire et dire le contraire absolument, de ce que pense et dit tout le monde ? Vous l'appelleriez *imbécile*, ni plus, ni moins ! Qu'est-ce que la démence, sinon autre chose que penser, agir et parler à l'inverse de ce que disent, font et pensent tous les hommes en général ?

Eh bien ! les apôtres firent justement tout cela chez les païens, et saint Paul plus particulièrement encore ! Ils commencèrent par proclamer hautement et solennellement des choses tout à fait opposées aux pensées et aux penchants des gentils. Ils dirent que les pauvres étaient des bienheureux, ainsi que les humbles et les souffrants : ils dirent cela dans un monde où l'on ne connaissait rien de plus abominable que la maladie, l'humiliation et la misère ! Ils appelèrent misérables et dignes de pitié les riches, les renommés, les puissants ; et cela, dans un monde où tous étaient furieusement affamés de pouvoir, de renommée, de richesse ? Hélas ! que devait penser ce monde-là de cette doctrine inouïe ? Mais sa surprise et sa stupéfaction durent arriver à leur comble, lorsqu'il entendit raconter que Dieu, personnifiant en lui-même toutes ces stupidités, était né pauvre, avait été persécuté dès le berceau, avait vécu parmi les hommes, souffrant de la faim, de la soif, des insultes et des calomnies ; qu'il avait été accusé, traîné devant les tribunaux, couvert d'outrages, frappé, martyrisé, abreuvé de toutes les douleurs, de toutes les amertumes ; qu'il avait perdu la vie, attaché à un infâme gibet, placé entre deux malfaiteurs, comme étant le pire des trois !... Je vous demande, encore une fois : que devait penser le peuple païen de l'énorme stupidité d'une semblable doctrine et d'un maître pareil ?... Il y a plus : s'il fut un temps peu opportun pour la prédication de telles sottises, assurément ce fut celui pen-

dant lequel elles furent prêchées. L'apôtre saint Paul lui-même nous apprend qu'à cette époque les Hébreux attendaient d'éclatants prodiges, des merveilles inimaginables : les gentils, qu'il distingue par le nom de Grecs, et qui étaient les plus policés, voulaient des arts, de la littérature, de la science, de la philosophie : *Judæi signa petunt, et Græci sapientiam quærant*. Eh bien ! à ce judaïsme si avide de prodiges, les Apôtres ne présentèrent qu'un Juste opprimé ; ce qui veut dire la chose la plus ordinaire, la plus commune, la plus vulgaire du monde : à ce paganisme si altéré de science, cette folie de la croix ; et par ce moyen, ils eurent la prétention de conquérir ce monde, alors qu'il était humainement plus que présumable que ce moyen, en admettant qu'il fût aperçu, serait exécré et ridiculisé. Ce fut bien là, disons-nous, vouloir gagner la sagesse par la sottise, la force par la faiblesse, la jouissance par la douleur, la noblesse par l'humiliation, ce qui est, par rien, ce qui est vigoureux par moins que rien !... — Ce fut le décret de Dieu. *Sed et quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes ; et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia, et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret* (1). Cette pensée, la seule qui fut praticable, puisqu'elle pouvait seule guérir, par la douleur, la maladie dans sa cause, et par l'humilité aussi, car cette cause était l'orgueil et le sensualisme ; cette pensée se présentait également à l'esprit comme la prétention la plus folle, le rêve le plus bizarre qui pût germer dans le cerveau d'un fiévreux.

IV. Toutefois, cette prétention, qui eût pu sembler une folie à notre pauvre intelligence ; ce rêve si bizarre, sont un fait accompli depuis dix-huit siècles et demi déjà, et non pas, s'il vous plaît, comme les *faits accomplis* de notre temps où cette expression de nouvelle fabrique sert de manteau à la laideur de l'iniquité, vieille en ce monde comme Caïn ; mais comme le fait unique et très-capital que toutes les traditions rapportent, qui domine dans l'histoire entière, qui est empreint sur tous les monuments, qui est attesté par une expérience devant la clarté de laquelle il n'y a pas de chauve-souris qui puisse fermer les paupières. Nos progressistes humanitaires peuvent bien estropier à leur aise les traditions ; ils peuvent fausser, mutiler l'histoire, tirailler les monuments et renier

(1) Cor., I, 27 et 28.

l'expérience elle-même ; mais tant qu'une croix sera vénérée sur la terre, il y restera un témoin irrécusable de ce triomphe que la sottise, prêchée par les Apôtres, a remporté sur la très-vaporeuse et très-hautaine science du paganisme.

Mais que parlé-je d'une croix survivante?... Partout où nous pouvons tourner nos regards, ne la voyons-nous pas, étincelante de lumière, comme le soleil en plein midi ?

Fulget crucis mysterium.

Ne nous parle-t-elle pas, en son langage, de ce grand fait du monde vaincu par elle et triomphant ? Vous la voyez plantée sur les temples augustes du Seigneur, s'élançant vers les régions de la foudre et des nues, et annoncer aux peuples les bénédictions que le Ciel fait pleuvoir, par elle, sur ces monuments sacrés ; vous l'apercevez sur les colonnes gigantesques, sur les obélisques qui furent l'orgueil du monde païen, qui servent aujourd'hui de digne piédestal à ce trophée d'une victoire immortelle ; vous la contemplez tenant la première place sur l'autel de Dieu, entourée de la flamme des vierges, enveloppée dans la mystérieuse fumée de l'encens béni, comme l'objet principal du culte chrétien ; vous l'admirez, chargée de pierres précieuses, suspendue au col de nos saints pasteurs, comme un insigne de puissance spirituelle : elle surmonte la couronne de nos rois chrétiens, comme symbole du pouvoir temporel ; sur les portes des villes, elle sert de bouclier protecteur ; elle est une oriflamme défensive sur les créneaux des forteresses ; une sauve-garde contre les tempêtes, à la proue des navires : brodée sur la bannière des guerriers, elle les conduit à la victoire ; elle pare, signe d'honneur, la poitrine des braves. — Est-ce à vous, chrétiens, qu'il me faudra rappeler les bénédictions qui vous ont été accordées par la croix et pour la croix, associée à l'auguste invocation de la très-sainte Trinité ? La croix vous sanctifia, nouveaux-nés, par le saint baptême : enfants, vous la portâtes gravée par le chrême sacré, sur votre front, noble siège de la pudeur, pour que vous n'ayez jamais à la faire rougir : la croix a bien souvent calmé les agitations et les remords de votre conscience troublée, la ramenant à l'espoir par la douce confiance du pardon : la croix a béni vos épousailles, consacrant l'amour chaste

avec lequel vous avez, en présence des anges, serré une main chère qui, peut-être, trembla dans la vôtre : la croix accompagne toute votre vie dans le signe quotidien du chrétien : la main de vos prêtres, de votre pontife, la fait descendre sur vos têtes : vous la tiendrez dans vos mains déjà froides, à l'heure suprême, et le dernier baiser d'agonie de vos lèvres mourantes sera pour la croix ! Après votre mort, la croix, pieuse gardienne, se placera sur votre tombe, comme le gage d'une sûre, d'une immortelle et glorieuse résurrection ! Espérez-le, mes bien chers frères, espérez-le ; c'est bien votre droit ! Enfin,

Fulget crucis mysterium,

pendant toute la durée des siècles et sur toute l'étendue de la terre. Par la croix fut pleinement accomplie la prophétique parole d'Isaïe : « Le désert rocailleux du paganisme sera embelli comme les jardins les plus fleuris et les mieux exposés ; et cette solitude désolée sera inondée d'une allégresse inouïe : *Lactabitur deserta et in via et exultabit solitudo* (1). »

C'est à présent, mes bien-aimés, à présent que vous avez sous les yeux la prodigieuse victoire remportée par la *démence* qui fut prêchée par les apôtres, la *folie* de la croix ; c'est à présent, dis-je, que vous pouvez sentir dans toute sa force la haute parole de saint Paul, qui nous révèle une décision que la divine Sagesse pouvait seule concevoir, et qui ne pouvait être exécutée que par la toute-puissance divine. Ecoutez encore une fois ce texte, maintenant que, par tout ce qui vient d'être dit, vous êtes à même d'en comprendre toute la profonde vérité : « Puisque le monde n'avait pas connu Dieu par la voie de la science, ainsi qu'il l'avait d'abord établi ; il a plu à Dieu de sauver les croyants par la voie de la folie prêchée. *Quia in Dei sapientia non cognovit mundus per sapientiam Deum, placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes.* »

V. Je ne sais, mes très-chers, si vous avez remarqué dans ce passage de l'apôtre une incohérence apparente qu'on y pourrait critiquer. Cette incohérence semble renfermée dans cette idée : Le

(1) Isa., XXXV, 1.

monde, dit saint Paul, ne connut pas Dieu par la voie de la science; *mundus non cognovit* : il semble que, dans la suite du discours, on aurait dû retenir le même sujet, et conclure en disant que Dieu voulut sauver le monde par la voie nouvelle de la démente. Mais non : dans la seconde partie de la phrase, l'apôtre change le sujet et ne dit pas que Dieu voulut *salvum facere mundum*; mais il dit que Dieu voulut *salvos facere credentes*. — Or, comment cela s'arrange-t-il? — Non, non, messieurs; il n'y a pas là une ombre d'incohérence : il y a, au contraire, une très-profonde doctrine morale; veuillez vous en convaincre, je vous prie, et suivre le raisonnement. Ce fut le monde qui méconnut Dieu : ce n'est pas le monde qui trouve son salut dans la folie prêchée; ce sont les croyants seulement : et si vous voulez, vous qui en êtes, vous conserver au nombre de ces fortunés, tout en vivant dans le monde, vous devez, par la pensée, par les affections, par les penchants, par les désirs, et, même, par vos paroles, vous tenir entièrement séparés du monde. Non-seulement le monde ne comprit pas le mystère de la croix; mais il s'en déclara et il s'en professe toujours, à visage découvert, l'ennemi mortel; et sans s'éloigner, même de l'épaisseur d'un cheveu, des pensées et des amours du paganisme, il continue d'appeler *folie* ce que le paganisme appela folie, et *béatitude* ce qu'il appela béatitude. Donc, adhérer à ce monde, ennemi de la croix de Jésus-Christ, qu'est-ce autre chose que de rendre ce haut mystère inutile pour notre salut? Qu'est-ce, si ce n'est *evacuare crucem Christi*, ainsi que le dit énergiquement le même apôtre saint Paul?

Ne croyez pas que la chose soit bien difficile; je la trouve, au contraire, très-facile et plus commune que vous ne pourriez le croire; et cela, grâce à ce *naturalisme* qui est devenu désormais si universel, à notre époque et dans nos contrées. Que faut-il, messieurs, pour renier d'une certaine façon, pour ainsi dire pratique, le mystère de la croix, et pour en rendre nuls, pour soi-même, les effets salutaires? Il suffit que vous preniez pour guide, dans vos jugements, non la *folie* de la croix, que vous faites profession de vénérer, mais la science de ce monde, auquel vous avez renoncé en recevant le saint baptême. Par cela seul, vous avez rendu inefficace le mystère de la croix : *Evacuastis crucem Christi*. — Qu'advierait-il si, au lieu de juger les choses humaines par les préceptes de la foi, on voulait juger les choses de la foi par les

pensées humaines? Et n'est-ce pas là, pourtant, le tic habituel de notre société, qui se vante de progresser? Que pouvons-nous attendre autre chose de ce progrès, qu'un retour pratique au paganisme, puisque nous remettons en honneur, comme règle unique de nos jugements pratiques et spéculatifs, cette science humaine, qui fut jadis confondue et vaincue par la *démence* prêchée de la croix?

Saint Léon-le-Grand voulait que le chrétien, se prenant à contempler les mystères de sa foi, éloignât de son esprit les ténèbres des raisonnements humains : *Cum ad intelligendum Sacramentum..... Christi accedimus, abigatur procul terrenarum caligo rationum*; il voulait que le chaste regard d'une foi divine fût entièrement débarrassé de la fumée de l'humaine sagesse : *Ab illuminatæ fidei oculo mundanæ sapientiæ fumus abscedat* (1). Le style de notre âge moderne est tout à fait opposé à ces prescriptions, parmi ceux, principalement, qui se disent et que l'on tient pour savants au *niveau du siècle*. Loin d'éloigner d'eux les ténèbres des jugements humains, ils les prennent pour règle de leurs propres jugements à l'égard des mystères de la foi : loin d'écarter la fumée de l'humaine sagesse, lorsqu'il s'agit d'avis et de conseils évangéliques, ils s'enveloppent dans cette fumée, à travers laquelle ils pèsent les œuvres et les paroles divines. — Comment s'étonner si, voulant s'éclairer par les ténèbres et s'instruire avec la fumée, la société moderne se trouve plongée dans une nuit si profonde qui nous présage celle, plus profonde encore, du paganisme ancien?

VI. Savez-vous, mes bien chers, où se trouve, sans ambages et sans métaphore, ce *tic* actuel? Je vais vous le dire en deux mots. Il consiste à ne prendre, des dogmes, des croyances et des préceptes de morale évangélique, que tout juste ce qui s'adapte à nos pauvres cervelles et à nos cœurs corrompus ; à tenir cela pour vrai, pour bon, pour utile à l'homme individuel et à la société civile ; à le glorifier au besoin, comme beau, s'harmonisant à merveille avec l'imagination et les sentiments délicats du cœur..... — Oui ; mais le reste? — Oh ! quant au reste, on le jette dédaigneusement, comme inutile et superstitieux ; ou bien, on l'interprète comme un mythe ; on l'entend, à l'envers ; ou encore, on le traite de fables fanatiques, sans autre cérémonie !...

(1) *Serm. I, De Circumc.*

— Mais la mortification chrétienne ?...

On comprend bien qu'il faut s'abstenir des plaisirs qui perdent la santé, qui vident la bourse et qui ternissent la réputation : Epictète, Sénèque et Plutarque ont pu dire et ont dit ces choses-là, comme les disent nos humanitaires ; mais nous ne savons pas si ceux-ci les observent mieux que ceux-là. — Quant à mortifier sérieusement la chair en expiation de ses fautes, pour en dompter les appétits, pour s'en faire un mérite ! — Oh ! nos personnages importants en rient dans leur barbe, lorsqu'ils en entendent parler ; ils daignent avoir la généreuse bonté de pardonner ces sottises ascétiques à ce pauvre moyen âge !

— Mais l'amour de la pauvreté ?...

— Ce serait une bonne chose si la foule en haillons et mourant de faim voulait le comprendre, au lieu de nous étourdir de ses lamentations... Il y a même des contrées de ce monde, où ces coquins-là commencent à effrayer par leurs menaces. Si vous réussissez, avec un bout de crucifix, à faire en sorte que cette racaille se contente de sa faim et de ses haillons... eh bien ! tant mieux : les savants philanthropes vous sauront bon gré de leur avoir facilité le trafic de ces haillons et de cette faim : mais venir leur dire que les pauvres sont bienheureux et gare aux riches ?... Allons donc ! Ces choses-là ne sont pas croyables dans le siècle de l'économie sociale, du crédit mobilier, des capitaux réunis et du libre-échange ! — La révélation indispensable à l'homme, comme individu ; la religion, élément essentiel de toute société humaine ?... — Qui en doute ? Pourvu, toutefois, que vous entendiez par révélation la lumière de la raison avec les vérités immédiates qui en dérivent, et les vérités *médiates* qu'elle en tire par le fil de la logique, sans non plus, repousser le cortège des grands hommes, parmi lesquels ils veulent bien avoir la bonté de compter le Christ ; pourvu aussi que par religion, vous entendiez la civilisation, c'est-à-dire, l'art de se la passer belle en ce monde, sans préjudice de l'envie d'être mieux encore dans l'autre ; mais à condition que l'autre ne diminue en rien et ne trouble pas nos jouissances de celui-ci !...

Bref : voilà ce *christianisme civil*, qui caresse toutes les cupidités, qui s'arrange avec tous les goûts, qui s'accorde avec toutes les sectes, qui n'exclut aucune religion..... N'est-ce pas là le paganisme ressuscité avec les abominations et sans les grandeurs de l'ancien ? le paganisme marqué d'apostasie ? le paganisme qui n'a

pas les espérances et les promesses de l'autre?... En somme, un christianisme corrompu, mutilé, et qui pourrait nous mener à la barbarie en ce monde... et à l'enfer dans l'autre?... — Le mot est dur, je le sais; mais j'ai dû vous dire la vérité, et la vérité, dans une pareille matière, s'appelle *enfer!*...

VII. Je vous ai dit en commençant ce discours, que les institutions se conservent et augmentent par les mêmes moyens qui leur ont donné naissance. Ainsi, l'auguste mystère de la croix, ayant été le moyen dont la Providence s'est servie pour convertir le désert du paganisme en ce jardin délicieux, ce verger fécond de l'Eglise; ce même mystère auguste est le moyen le plus apte à nous y conserver, comme ses membres vivants, fermes contre les séductions des sens, les tromperies du monde, et confiants dans cette éternité bienheureuse qui couronnera nos douleurs et les luttes de notre pèlerinage terrestre. Oh! oui, la grande pensée de la croix, l'amour tendre et actif de la croix, sont le phare le plus sûr qui puisse briller à nos yeux dans les ténèbres de ce monde! C'est l'étoile polaire qui, seule, peut nous conduire et nous éclairer au milieu des flots et des écueils de notre orageuse existence! — Oh! que je serais heureux! comme je me croirais largement rémunéré de mes pauvres efforts si, en me séparant de vous, mes auditeurs tant désirés, je pouvais être assuré d'avoir bien gravé dans vos esprits et dans vos cœurs la pensée et l'amour de la croix! de cette croix que Dieu jugea être un trône digne de lui, lorsque, Roi suprême des nations, il voulut se montrer aux nations, assis sur un trône : *In nationibus regnavit a ligno Deus!* — Vous tenant fidèlement unis à la croix, elle sera pour vous une défense très-sûre contre les astuces et les scandales de la société au milieu de laquelle vous devez vivre, et qui, ainsi que j'ai tâché de vous le démontrer pendant ces huit jours, incline manifestement aux pensées et aux amours païennes. Avez-vous oublié par combien d'indices je vous ai fait apercevoir ce lamentable retour? Retour funeste pour cette société; mais menaçant pour vous, mes aimés, et imminemment dangereux!

Je vous ai montré la société séparée de Dieu par le rationalisme qui la domine; désordonnée par l'univers, où elle cherche un bonheur que Dieu n'y a pas mis; ignorante de l'homme, parce qu'elle en renie ou elle en néglige les destins extraordinaires; devenue l'esclave des forces naturelles qu'elle vénère et adore

uniquement ; adonnée aux penchants sensuels qu'elle voudrait non-seulement justifier, mais anoblir ; délirant, enfin, dans des accès d'amour patriotique, avec des fanatiques qui, sans avoir d'égards pour le droit ou pour la justice, nous voudraient tous vendus corps et ame à la gloire et au bonheur d'une patrie dont ils sont la honte et les fléaux !

Contre tout ce qui est, soit une erreur de l'intelligence, soit un égarement du cœur, vous serez suffisamment en garde si, pour en juger, vous ne vous en tenez pas au seul avis de la nature, et si vous écoutez attentivement ce que vous apprend la foi, dans les principes spéculatifs et pratiques de la croix. Donc, toutes les fois qu'il vous arrivera de lire ou d'entendre ces perfides et insensés ennemis de la croix de Jésus-Christ, levez les yeux vers le ciel avec piété et dites dans votre cœur : O mon Dieu, les impies m'ont dit tant de choses neuves, étranges, inouïes ! Mais je les ai prises pour des fables, non parce qu'elles m'ont semblé improuvées par ma raison, non parce que je les entendis, au fond du cœur, condamnées par la voix de ma conscience ; mais parce qu'elles répugnent à votre sainte loi : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua* (1).

(1) Psalm. CXVIII, 85.